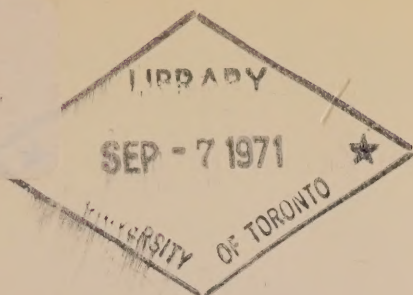




Travaux de recherches sur  
le delta du Mackenzie.

CAI  
IA52  
-70P10  
FRE



Bureau des recherches scientifiques sur le Nord.

# Les Amérindiens du Nord-Ouest canadien au 19<sup>e</sup> siècle selon Emile Petitot

Volume II: Les Indiens Loucheux

précédé d'une présentation générale  
des Indiens *Dènè-dindjié*.

édité par Donat Savoie

MDRP 10

Ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, Ottawa.

3 1761 11557999 7





Digitized by the Internet Archive  
in 2022 with funding from  
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761115579997>

Canada Northern science research group  
Mackenzie delta research project

MDRP-10 **LES AMERINDIENS DU NORD-OUEST CANADIEN  
AU 19<sup>e</sup> SIECLE SELON EMILE PETITOT**

**VOLUME II: LES INDIENS LOUCHEUX**

précédé d'une presentation générale  
des Indiens *dènè-dindjié*.

édité par Donat Savoie

Pour obtenir des exemplaires de la présente publication, on est prié de s'adresser au directeur du Bureau des recherches scientifiques sur le Nord, ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, à Ottawa.

Publiée avec l'autorisation de  
l'honorable Jean Chrétien,  
C.P., député,  
Ministre des Affaires indiennes  
et du Nord canadien

Bureau des recherches  
scientifiques sur le Nord  
Ministère des Affaires  
indiennes et du Nord  
canadien  
Ottawa, 1970.







“Nous avons confiance en toi et en ta parole; nous avons la conviction que nous ne serons pas trompés. Père Petitot, nous te pensons notre père malgré ta jeunesse, nous nous donnons entièrement à toi et à la religion que tu prêches. Tu es déjà un *Dènè-yaltpii* (prêtre *dènè*) de réputation, sois aussi un *Dindjié pagenxi* (prêtre *Dindjié*).”



Planche n<sup>o</sup> 1. Emile Petitot



## NOTE PHONOLOGIQUE

“L’alphabet *dènè-dindjié* compte huit voyelles, deux semi-voyelles, vingt et une consonnes et quarante consonnes composées. En tout soixante et onze lettres.

Les huit voyelles sont: A, OE, È, É, I, O, U et Ü.

A, É, È, I et O se prononcent comme en latin et en français.

OE est notre E muet en français. Il a le son de EU comme dans *oeuf*, *heures*; ex.: *al’vœl’*, je me balance; *yénishæn*, je pense.

U se prononce toujours OU comme en italien. *Udi*, faiblesse, prononcez *oudi*.

Ü est notre U français. Il n’est usité que chez les tribus qui fréquentent les Montagnes Rocheuses.

Les deux semi-voyelles sont W et Y. W a le son de OU formant diphthongue avec la voyelle ou la syllabe qui suit, et la consonne qui précède; v.g.: *fwa*, sable; prononcez *foua* en une seule émission de voix, comme dans le mot *foi*; *wiya*, je suis allé; prononcez *oui-ia* en deux émissions de voix, la première comme dans le diphthongue *oui*!

Y a le même son que dans *yole*, *yack*, *yorck*; il ne se prononce jamais comme dans *royaume*, *ayant*. Précédé de J il forme diphthongue en se prononçant *jia*.

Les vingt et une consonnes simples sont B, χ, D, F, G, H, J, K, L, M, N, Ñ, P, R, ρ, S, Š, T, Ț, V et Z.

B se prononce comme dans *baie*; v.g.: *ban*, sa mère. = χ exprime un soufflement palatal, c’est le grec, le J ou G guttural des Espagnols, comme dans *baraja*, *bijo*; v.g.: *χan*, mère.

D se prononce comme dans *dame*, *dernier*; v.g.: *oda*, ouverture.

F se prononce comme dans *faim*; v.g.: *fa*, longtemps.

G a toujours le son dur, qu’il soit devant un *e* ou un *i*, ou devant un *a* ou un *o*. On le prononce comme dans *gamme*, *gangue*, *guerre*; v.g.: *gu*, ver; *gè*, sentier, prononcez *gou*, *guè*; égis, convulsion, prononcez *éguis*.

H a le même son aspiré qu’il possède en français, comme dans *hibou*, *héros*, v.g.: *hè*, avec, *kèni*, comme. Cette lettre est rarement usitée. Je la remplace ordinairement par un accent circonflexe sur la voyelle qui doit être aspirée. Lorsque l’aspiration est très-forte et qu’elle forme hiatus nous l’exprimons par une seconde“. V.g.: “*a*, raquette; “*el*, éclose.

J se prononce comme dans *jour*; v.g.: *éjial*, tanné.

K comme *c* dans *car*, *comme*; v.g.: *éku*, alors; *kèni*, sève.



L se prononce comme dans *lent*, *lire*; v.g.: *la*, bout, *lié*, chaton.

M comme dans *main*, *maman*; v.g.: *mon*, sa mère; *man*, mauvais.

N se prononce comme dans *nation*, *nez*; v.g.: *niniya*, je suis arrivé. Il est toujours sonore, soit dans le corps, soit à la fin des mots, à moins qu'il ne soit pointé en dessous (ṇ), dans ce cas il devient nasal comme dans *bon*, *pain*, *main*, et forme hiatus avec la voyelle qui suit; v.g.: '*aṇ-ésya*, je me suis égaré.

Ñ se prononce *gn* mouillé comme dans l'espagnol *señor*, *reñia*; c'est une syncope; v.g.: *no*, il dit, prononcez *gno* mouillé. On ne l'emploie qu'en loucheux et quelquefois mais rarement en peau de lièvre.

P se prononce comme dans *pape*; v.g.: *par*, mitaines.

R a le son doux comme en français; v.g.: *aré*, mon ami.

ρ est l'R guttural et grasseyant des arabes; v.g.: *pan*, cervelle; *padè*, même; *péna*, il vit.

S se prononce comme dans *soleil*, *surseoir*; v.g.: *sa*, soleil; *sis*, inconnu. Même dans le corps des mots il conserve sa valeur, et il ne s'adoucit pas entre deux voyelles; v.g.: *yésa*, je marche; ne dites pas *yéza*, mais *yéssa*.

Ṣ a un son médiant entre S et CH. Prononcez S la langue retournée. Il est propre aux Loucheux et aux Peaux de Lièvre.

T se prononce comme dans *temps*, *tarir*; v.g.: *tata*, maladie; *éta*, cap; *ètè*, corne.

Ṭ a une consonnance moyenne entre *t* et *tch*. Il sonne comme TJ. Prononcez T les dents serrées. Il est propre aux Loucheux et aux Peaux de lièvre; v.g.: *ṣéta*, mes yeux.

V se prononce comme dans *vin*, *vase*; v.g.: *vén*, autour; *van*, soir. Il est particulier aux Loucheux et aux *Dènès* des Montagnes.

Z a le même son que dans le français *zèbre*; v.g.: *éza*, bruit de pas; *ézi*, corps.

Les quarante consonnes doubles se divisent en six consonnes redoublées ou clapantes et trente-quatre consonnes composées.

KK s'exprime par un clapement du gosier; v.g.: *kkin*, butte.

LL a deux sons. En loucheux il est mouillé et se prononce comme en espagnol dans *llano*; v.g.: *llen*, beaucoup. En peau de lièvre et en montagnais il est sonore comme dans l'anglais *well*; v.g.: *bélla*, son extrémité.

MM, NN et SS ne présentent aucune difficulté.

TT se prononce comme en appuyant la langue contre le palais pour l'en détacher ensuite violemment, en prononçant T; v.g.: *tta*, plume; *ttôp*, nid; *ttuz*, écorce.

CH se prononce comme dans *chant*, *chuchoter*; v.g.: *chié*, montagne; *chén*, chant.

TCH se prononce comme dans l'anglais *chèque*; v.g.: *tcha*, gros; *tchizé*, lynx.

TTCH équivaut à TT+CH; v.g.: *ottcha*, contrairement.

DJ et DDJ sont d'une prononciation facile à comprendre; v.g.: *djô*, gros; *éddjich*, foudre.

G' équivaut à G+χ; v.g.: *g'a*, lièvre.

ρ égale ρ+χ; v.g.: *ép'a*, cheveu.

K' égale K+χ; v.g.: *k'a*, lièvre.

Kρ' équivaut à K+ρ+χ; v.g.: *okρ'al'*, lime.

KKρ égale KK+ρ; v.g.: *wokkpash*, froid rigoureux.

T' égale T + χ+ρ. Prononcez *tchp* du fond du palais, les dents étant serrées et la bouche ouverte; v.g.: *t'u*, eau. Devant *a* il ne vaut que T+ρ; v.g.: *t'a*, vague.

TT' joint à la lettre précédente la difficulté du clapement. Il n'existe qu'en peau de lièvre et en flanc de chien.

L' égale L + χ et exprime un soufflement du palais, la langue étant repliée dans un coin de la bouche; v.g.: *l'an*, beaucoup; *l'in*, chien.

LL' exprime le même son, uni au LL espagnol; v.g.: *ll'edh*, argile. Cette lettre appartient aux Loucheux.

Les lettres TL, DL, KL s'expliquent d'elles-mêmes. Dans TL' et KL' il y est joint la chuintante χ.

'KL est l'équivalent de la clapante KK unie à L.

DZ, TS ne demandent aucune explication.

Dans TTS, le T est très-dur et sifflant.

SH exprime le TH anglais dur comme dans *to think*, ou le C espagnol; v.g.: *sha*, martre. Prononcez *sa* la langue entre les dents. Les Peaux de Lièvre le remplacent par FW; v.g.: *fwa*, martre, et les Montagnards par PF; v.g. *pfa*, martre.

DH se prononce comme le TH anglais doux, dans *thither*; v.g.: *édha*, bouche. Prononcez *éza* avec le phébus, c'est-à-dire la langue entre les dents. Les Peaux de

Lièvre remplacent cette lettre par W; v.g.: *éwa*, bouche; les Montagnards par V, *éva*, bouche.

TH égale T+SH; v.g.: *then*, étoile. En peau de lièvre, cette lettre est remplacée par *kfw*; v.g.: *kfwén*, chair; en montagnais, par *pfü*; v.g.: *pfüen*, chair. Les Loucheux lui substituent quelquefois TDH; v.g.: *tdha*, montagne.

TTH est l'union de la clapante TT avec le *th* anglais dur; v.g.: *tthay*, plat. En peau de lièvre, on la rend par *kkw*; v.g.: *kkwa*, plat, et en montagnais par *ppu*; v.g.: *ppüa*, plat."

(14: XLVII-XLVIII)



## TABLE DES MATIÈRES

	page
<b>Première partie: Présentation générale des Indiens <i>Dènè-dindjié</i></b> .....	23
Introduction .....	25
1. Répartition géographique .....	27
1.1 Territoire occupé .....	27
1.2 Points de reconnaissance .....	36
2. Anthropologie physique .....	36
2.1 Description anthroposcopique .....	36
3. Démographie .....	38
3.1 Composition de la population .....	38
3.2 Maladies .....	38
3.3 Infirmités .....	39
4. Communication .....	39
4.1 Dictionnaire français - <i>dènè-dindjié</i> .....	39
4.2 Grammaire <i>dènè-dindjié</i> .....	42
4.3 Caractéristiques de la langue <i>dènè-dindjié</i> .....	42
4.4 Relations entre la langue <i>dènè-dindjié</i> et autres langues .....	43
4.4.1 Relations avec les langues asiatiques .....	43
4.4.2 Relations avec les langues d'Amérique .....	44
4.5 Signes graphiques indiens .....	45

## Culture matérielle

5. Armes .....	48
5.1 Matières premières .....	48
5.2 Armes de main .....	48
5.2.1 Couteau .....	48
5.2.2 Hache .....	50
5.3 Armes de jet .....	50
5.3.1 Fronde .....	50
5.3.2 Boumerang .....	50
5.3.3 Harpon .....	50
5.3.4 Arc et flèches .....	51
6. Transport .....	51
6.1 Traînage .....	51
6.2 Navigation .....	51
7. Habitation .....	51
7.1 Tente .....	51

8. Habillement .....	53
8.1 Epaules et hanches.....	53
8.2 Le pied.....	55
8.3 Fabrication .....	55
9. Ornementation du corps .....	56
9.1 Ornements .....	56
9.1.1 Chevelurè .....	56
9.2 Entretien .....	56
9.3 Tatouage .....	56
10. Techniques d'acquisition .....	58
10.1 Chasse .....	58
10.2 Piégeage .....	58
10.3 Pêche .....	59
11. Alimentation .....	59
11.1 Préparation alimentaire .....	59
11.1.1 Ustensiles .....	59
11.1.2 Procédés .....	60
11.2 Produits alimentaires .....	60
11.2.1 Animaux.....	60
11.2.2 Végétaux .....	61
11.2.3 Boissons .....	61
11.2.4 Excitants.....	61
11.3 Cannibalisme .....	61

### Organisation sociale

12. Parenté .....	64
12.1 Famille.....	64
12.1.1 Relations maritales .....	64
12.1.1.1 Choix du conjoint.....	64
12.1.1.2 Polygamie .....	64
12.1.1.3 Division du travail.....	64
12.1.1.4 Formes de désunion .....	64
12.1.2 Comportement familial.....	65
12.2 Terminologie parentale .....	65
13. Communauté .....	66
13.1 Division par bandes .....	66
13.2 Chefferie .....	66
13.3 Prêtres (jongleurs) .....	66
13.4 Contrôle communautaire .....	68

14. Loisirs .....	68
14.1 Jeux .....	68
14.2 Chants .....	68
15. Cycle de vie .....	69
15.1 Naissance .....	69
15.1.1 Accouchement .....	69
15.1.2 Infanticide .....	69
15.1.3 Allaitement .....	69
15.1.4 Nom .....	70
15.1.5 Transport .....	70
15.1.6 Fiançailles .....	70
15.2 Adolescence .....	70
15.2.1 Menstruations .....	70
15.3 Vieillesse .....	71
15.3.1 Comportement envers les personnes âgées .....	71
15.3.2 Sépulture .....	71

### Religion et Vision du monde

16. Vie religieuse .....	74
16.1 Croyances religieuses .....	74
16.1.1 Esprits et dieux .....	74
16.1.1.1 Dieu national .....	74
16.1.1.2 L'Esprit mauvais .....	76
16.1.1.3 Divinités astrales .....	77
16.1.1.4 Génies présidant aux éléments .....	77
16.1.1.5 Divinités légendaires .....	78
16.1.1.6 Lutins .....	78
16.1.2 Eschatologie .....	78
16.1.2.1 Immortalité de l'âme .....	78
16.1.2.2 Comportement des âmes .....	79
16.1.2.3 Réincarnation de l'âme .....	79
16.1.3 Concepts moraux .....	80
16.1.3.1 Mal .....	80
16.1.4 Objets sacrés .....	80
16.2 Pratiques religieuses .....	81
16.2.1 Tabous .....	81
16.2.2 Magie .....	81
16.2.2.1 Curative .....	81
16.2.2.2 Inquisitive .....	82
16.2.2.3 Inoffensive .....	82
16.2.2.4 Procurative .....	83
16.2.2.5 Maléfactive .....	83



16.2.3 Rituel .....	83
16.2.4 Culte des défunts .....	84
16.2.5 Fêtes .....	86
16.2.6 Chants .....	86
17. Vision du monde .....	86
17.1 Image de soi .....	86
17.2 La nature .....	87
17.2.1 Orientation .....	87
17.2.2 Astres .....	87
17.2.3 Phénomènes de la nature .....	87
17.3 Nombres et mesures .....	88
17.3.1 Numération .....	88
17.3.2 Le temps .....	88
<b>Relations inter-ethniques</b>	
18. Relations inter-ethniques .....	90
18.1 Indiens <i>Dènè-dindjié</i> - Esquimaux .....	90
18.1.1 Social .....	90
18.2 Indiens <i>Dènè-dindjié</i> - Kolloches (Tlingit) .....	90
18.2.1 Social .....	90
18.3 Indiens <i>Dènè-dindjié</i> - Blancs .....	90
18.3.1 Culturel .....	90
18.3.2 Social .....	90
18.3.3 Economique .....	91
<b>Seconde partie: Les Indiens Loucheux</b> .....	<b>93</b>
Introduction .....	95
1. Répartition géographique .....	97
1.1 Territoire occupé .....	97
1.2 Limites territoriales .....	98
1.3 Sites habités .....	98
1.4 Forts visités par les Loucheux .....	98
1.4.1 Fort Good Hope .....	98
1.4.2 Fort MacPherson .....	99
1.4.3 Fort Lapierre's House .....	99
1.4.4 Fort Youkon des Remparts .....	99
2. Anthropologie physique .....	100
2.1 Description anthroposcopique .....	100

3. Démographie .....	100
3.1 Composition de la population .....	100
3.2 Maladies et infirmités .....	101
4. Linguistique .....	101
4.1 Jargon .....	102

### Culture matérielle

5. Armes .....	105
5.1 Matières premières .....	105
5.2 Armes de main .....	105
6. Transport .....	105
6.1 Navigation .....	105
7. Habitation .....	106
7.1 Ossature .....	106
7.2 Chauffage .....	106
8. Habillement .....	107
8.1 Parties du corps .....	107
8.1.1 Tête .....	107
8.1.2 Epaules .....	107
8.1.3 Hanches .....	108
8.1.4 Le pied .....	108
8.2 Ornaments .....	108
8.3 A l'intérieur de la maison .....	108
8.4 Fabrication et entretien .....	108
9. Ornementation du corps .....	109
9.1 Ornaments .....	109
9.1.1 Nez .....	109
9.1.2 Chevelure .....	109
10. Techniques d'acquisition .....	109
10.1 Cycle annuel .....	109
10.2 Chasse .....	110
10.3 Pêche .....	110
11. Alimentation .....	110
11.1 Conservation alimentaire .....	110
11.1.1 Contenants de conservation .....	110
11.2 Produits alimentaires .....	110
11.2.1 Poissons .....	110

## Organisation sociale

12.	Famille .....	112
12.1	Relations maritales .....	112
12.1.1	Choix du conjoint .....	112
12.1.2	Polygamie .....	112
12.1.3	Formes de désunion .....	112
12.2	Comportement familial .....	112
12.2.1	Entre époux .....	112
12.3	Terminologie .....	112
13.	Communauté .....	113
13.1	Division en bandes .....	113
13.2	Chefferie .....	113
13.3	Prêtres (jongleurs) .....	113
13.4	Contrôle communautaire .....	113
13.5	Conflits .....	113
14.	Loisirs .....	115
14.1	Jeux .....	115
14.2	Chants .....	115
15.	Cycle de vie .....	115
15.1	Naissance .....	115
15.1.1	Nom .....	117
15.1.2	Circoncision .....	117
15.1.3	Transport .....	117
15.2	Vieillesse .....	117
15.2.1	Comportement envers les personnes âgées .....	117
15.2.2	Sépulture .....	118

## Religion et Vision du monde

16.	Vie religieuse .....	120
16.1	Croyances religieuses .....	120
16.1.1	Mythologie .....	120
16.1.2	Esprits et dieux .....	202
16.1.3	Objets sacrés .....	204
16.2	Pratiques religieuses .....	204
16.2.1	Tabous .....	204
16.2.2	Magie .....	205
16.2.3	Fêtes .....	206
16.2.4	Les défunts .....	206



17. Vision du monde .....	207
17.1 Image de soi .....	207
17.2 La nature .....	207
17.2.1 Vents .....	207
17.3 Mesures .....	207
17.3.1 Le temps .....	207

### Relations inter-ethniques

18. Relations inter-ethniques .....	210
18.1 Indiens Loucheux - Esquimaux .....	210
18.1.1 Social .....	210
18.1.2 Economique .....	210
18.2 Indiens Loucheux - Indiens <i>Dènè</i> .....	210
18.2.1 Indiens Loucheux - Indiens Peaux-de-lièvre .....	210
18.2.1.1 Culturel .....	211
18.2.1.2 Linguistique .....	211
18.3 Indiens Loucheux - Kolloches (Tlingit) .....	211
18.3.1 Culturel .....	211
18.4 Indiens Loucheux - Blancs .....	211
18.4.1 Social .....	211
18.4.2 Economique .....	212
18.4.3 Religion .....	212
Conclusion .....	213



## LISTE DES PLANCHES

	page
1. Emile Petitot . . . . .	4
2. Femmes <i>Etcha-Ottinè</i> ou Esclaves . . . . .	28
3. Danites Couteaux-Jaunes . . . . .	32
4. Danites Flancs-de-Chien . . . . .	35
5. Famille de Peaux-de-Lièvre en voyage d'hiver . . . . .	37
6. Extrait du <i>Dictionnaire de la langue Dènè-dindjié</i> . . . . .	41
7. Artifacts <i>dènè-dindjié</i> . . . . .	49
8. Artifacts <i>dènè-dindjié</i> . . . . .	52
9. Artifacts <i>dènè-dindjié</i> . . . . .	54
10. Embarcations <i>dènè-dindjié</i> . . . . .	57
11. Missionnaires en voyage sur le Grand Lac des Esclaves . . . . .	67
12. Grand Lac des Ours. Baie Keith (côté ouest). Fort Norman et Mission Petitot	75
13. Tombeaux <i>dènè</i> . . . . .	85
14. Emile Petitot en costume loucheux . . . . .	94
15. Camp <i>Dindjié</i> près du lac <i>Edzji-nétlyé</i> . . . . .	104
16. Cañon volcanique de la rivière <i>Tsè-Ondjig</i> , branche orientale du Youkon . .	114
17. <i>Sa-viah</i> , le Rayon-de-Soleil, chef des <i>Dindjié Kuchâ-Kuttchin</i> . . . . .	116





## SOURCE DES PLANCHES

1. Archives Deschâtelets, Ottawa.
2. *En Route pour la Mer Glaciale*. Paris, Letouzey et Ané éd., 1888. 394 p.
3. *Autour du Grand Lac des Esclaves*. Paris, Nouvelle Librairie Parisienne, Albert Savine éditeur, 1891. 368 p.
4. *Autour du Grand Lac des Esclaves*.
5. *Les Missions Catholiques de Lyon*, t. VI, 1874.
6. *Dictionnaire de la langue Dènè-dindjié*. Paris, E. Leroux éditeur. San Francisco, A.L. Bancroft and Co. 1876, 367 p.
7. *De l'origine asiatique des Indiens de l'Amérique arctique*. Les Missions Catholiques de Lyon, t. XI, 1879.
8. *De l'origine asiatique des Indiens de l'Amérique arctique*.
9. *De l'origine asiatique des Indiens de l'Amérique arctique*.
10. *De l'origine asiatique des Indiens de l'Amérique arctique*.
11. *Autour du Grand Lac des Esclaves*.
12. *Exploration de la région du Grand Lac des Ours*. Paris, Téqui libraire-éditeur, 1893. 488 p.
13. *De l'origine asiatique des Indiens de l'Amérique arctique*.
14. *De l'origine asiatique des Indiens de l'Amérique arctique*.
15. *Quinze Ans sous le Cercle Polaire*. Tome I. Mackenzie, Anderson et Youkon. Paris, E. Dentu, 1889. 322 p.
16. *Quinze Ans sous le Cercle Polaire*.
17. *Quinze Ans sous le Cercle Polaire*.



## LISTE DES TABLEAUX

	page
1. Tableau comparatif du <i>Nabajo</i> avec le <i>Dènè</i> et le <i>Dindjié</i> . . . . .	45
2. Exemple d'écriture <i>dènè</i> tiré d'une fable Peau-de-lièvre . . . . .	46



## LISTE DES CARTES

1. Carte des expéditions chez les *Dindjié* et les *Dènè* septentrionaux - Emile Petitot, Prêtre missionnaire Dressée par lui-même de 1862 à 1873.
2. Carte des explorations de l'abbé Emile Petitot, dans les déserts du Grand Lac des Ours.
3. Carte du Grand Lac des Ours tel que connu entre 1825 et les Voyages d'Emile Petitot.
4. Carte des itinéraires de l'abbé Emile Petitot, Miss., autour du Grand Lac des Esclaves.
5. Carte du district d'Athabasca.

**PREMIERE PARTIE**

**PRESENTATION GENERALE  
DES INDIENS DENE-DINDJIE**





## INTRODUCTION

“En réunissant le mot *dènè*, qui convient aux *Chippewayans*, tribu la plus méridionale, à celui de *dindjié* que se donnent les Loucheux, tribu la plus septentrionale, j’ai renfermé sous un nom composé. . . l’entière nation encore si peu connue des Peaux-Rouges hyperboréens de l’Amérique.”

(14: XIX)

“On a . . . désigné. . . les *Dènè-dindjié*. . . sous les noms d’*Athabaskans*, *Chippewayans*, Montagnais du Nord et *Tinnèh*. Ces noms sont impropres et inexacts. *Athabaskans* est un mot inventé par le voyageur Hale pour désigner les sauvages du lac Athabaskaw; *Chippeweyan* ou plutôt *Tchippeweyanawok* (Peaux-pointues) est le nom sous lequel cette famille est connue des Cris; il a trait aux blouses de peau d’élan ou de renne, pointues par devant et par derrière, que portaient tous ces sauvages et qui sont encore le vêtement des Loucheux. Le nom de *Montagnais* donné à ces Indiens par les Canadiens désignerait plutôt ceux qui habitent les vallées des Montagnes Rocheuses. . . Quant au mot *Tinnèh*, il fait allusion à l’expression *ottiné* qui termine le nom distinctif des différentes tribus. Or ce mot. . . signifie habitants, manents, gentes dans la plus large acception.”

(74: 823)



# 1. REPARTITION GEOGRAPHIQUE

## 1.1 Territoire occupé

“J’appelle du nom composé de *Dènè-dindjié* une grande famille d’Américains à peau rouge qui peuplent les deux versants des Montagnes-Rocheuses et les plaines qui leur font suite, entre le 54° de latitude nord et la mer Glaciale, du sud au nord, la baie d’Hudson et les montagnes des Cascades, près du Pacifique, de l’est à l’Ouest. Les *Dènè-dindjié* peuplent donc plus de la moitié du territoire anglais du Nord-Ouest, les trois quarts de la Colombie britannique et du . . . territoire américain d’Alaska.”

(14: XIX)

Nomenclature des peuplades danites, de la Mer Glaciale à Saskatchewan du Sud, classées naturellement par sections obliques et quasi-parallèles, disposées du N.N.O. au S.S.E.

1° *Danè*, hommes, vulgò *Ingaliks*.

Dans l’Alaska, entre la mer de Bering et *Koyoukoug*:

1° *Koyoukoug-Kouttânoe*, gens de la rivière *Koyoukoug*.

Entre *Koyoukoug* et *Noukloukayet*:

2° *Ounhann-Kouttânoe*, gens éloignés.

3° *Youkponi-Kouttânoe*, gens du fleuve Youkon.

Entre le Youkon et les monts Takaïtsky, rivage gauche:

4° *Kkpayou-Kouttânoe*, gens des Sauleraies ou des Bouleaux. (W.H. Dall)

2° *Dindjié*, hommes, vulgò *Loucheux*. Ce sont les Quarellers de Mackenzie, et les *Kuttchin* de Richardson.

Entre *Noukloukayet* et le confluent des deux branches supérieures du Youkon:

1° *Tpa-nânae-Kouttchin*, gens des Buttes.

Ibidem, rive droite:

2° *Tpè-ttchié-dhidié-Kouttchin*, gens du Large, gens qui demeurent loin de l’eau.

Autour du fort Youkon:

3° *Kouschâ-Kouttchin*, gens géants, ou du Youkon; appelés aussi *Na-kotchpôtchig-Kouttchin*, gens du Fleuve aux rives géantes.

Au confluent de la rivière Noire:

4° *Tpion-Kouttchin*, gens de l’Eau, ou *Tpendjidheyttset-Kouttchin*, gens du Milieu.

Le long de la rivière Porc-Epic, en bas:

5° *Rhânae-Kouttchin*, gens de la Rivière au courant rapide.





Planche n° 2. Femmes *Etcha-Ottinè* ou Esclaves

Ibidem en haut:

60° *Vànae-ta-Kouttchin*, gens des Lacs, ou *Zjén-ta-Kouttchin*, gens des Rats musqués.

Dans les Montagnes-Rocheuses:

70° *Tdha-Kouttchin*, gens des Montagnes, ou *Nattsae-Kouttchin* gens des Marmottes, ou *Klô-ven-Kouttchin*, gens du bord des Prairies, ou *Dakkadhae*, les Louches.

Le long de la rivière Plumée ou Peel:

80° *Tpè-tliet-Kouttchin*, gens du bout de l'Eau.

Le long du Bas-Mackenzie:

90° *Na-kotchpô-ondjig-Kouttchin*, gens du Fleuve aux rives géantes.

Entre le Mackenzie et le Bas-Anderson:

100° *Kwitcha-Kouttchin*, gens des Steppes, ou *Kodhellvén-Kouttchin*, gens de la lisière des Terres stériles esquimaudes.

30° *Dounié*, hommes, vulgò *Montagnais*. Dans les Montagnes-Rocheuses, sous le 66° de latitude nord:

10° *Ehta-Gottinè*, gens en l'air, gens de la Montagne.

Ibidem, au fort Norman, rive gauche:

20° *Klô-kkè-Gottinè*, gens des Prairies.

Ibidem, rive droite:

30° *Kkpay-lon-Gottinè*, gens du lac aux Saules.

40° *Danè*, hommes.

Dans les Montagnes-Rocheuses, vers le Rocher-qui-trempe-à-l'Eau:

40° *Nahan-'nè*, gens de l'Occident, Nahannès. Petit fragment d'une tribu considérable qui habite à l'ouest de la chaîne centrale.

Dans les Montagnes-Rocheuses, le long de la rivière des Liards:

50° *Espa-tpa-Ottinè*, gens des Bighorns, Mauvais-Monde.

Ibidem, vers la source des rivières des Liards et de la Paix:

60° *Thè-kka-'nè*, gens sur la Montagne, Sécanais. Fraction d'une peuplade plus considérable de l'ouest.

Le long de la rivière La Paix:

70° *Tsa-'ttinè*, gens parmi les Castors, Castors.

Dans les Montagnes-Rocheuses, vers la source de la rivière des Arcs, (Alberta):

80° *Tsô-Ottinè*, gens parmi les Castors, Sarcix, Castors des Prairies; les *Sa-arcix*, gens mauvais, ou Mauvais-Monde, des Pieds-Noirs.

J'omets ici toutes les tribus danites de l'Ouest, avec lesquelles je n'ai pas été en relation, telles que Porteurs, Babines, Atnans, Shoushouapes, Hualpais et autres.

50 *Dènè*, hommes; vulgò *Peaux-de-Lièvre*, les *Hare-Indians* des Anglais.

Des rivages esquimaux au lac Simpson, le long du fleuve Anderson:

10 *NNè-lla-Gottinè*, gens du Bout-du-Monde, ou *Tpa-pa-Gottinè*, gens de la Mer, Vieux de la mer, Bâtards-Loucheux.

Parmi les grands lacs de l'intérieur, à l'est du Mackenzie:

20 *Kha-tchô-Gottinè*, gens parmi les Lièvres, gens du Large, ou *Natlé-tpa-Gottinè*, gens parmi les Petits-Rennes.

Le long du Bas-Mackenzie, au nord de Good-Hope:

30 *Tchin-tpa-gottinè*, gens du Bois, ou *Kha-tpa-gottinè*, gens du Poil, gens parmi les Lapins.

Ibidem, au sud de Good-Hope:

40 *Kfwè-tpa-Gottinè*, gens des Montagnes.

Au nord et à l'ouest du grand lac des Ours:

50 *Éta-tchô-Gottinè*, gens de la Grosse-Pointe, gens du Poil.

Le long du déversoir du lac des Ours:

60 *Nni-Gottinè*, gens de la Mousse.

60 *Dènè*, hommes; vulgò *Esclaves*, les *Slaves* des Anglais.

Le long du Haut-Mackenzie:

10 *Des-nèdhè-yapè-l'Ottinè*, gens de la Grande Rivière d'en bas, ou *Tpi-kka-Gottinè*, gens sur l'Eau.

Au confluent de la rivière des Liards:

20 *Élé-idlin-Gottinè*, gens de la Fourche.

Le long de la rivière des Liards, et dans l'intérieur:

30 *Ettchéri-dié-Gottinè*, gens du Courant-fort.

Entre la rivière des Liards et la terre du Partage, le long des rivières Noire, Castor, aux Saules et Mackenzie:

40 *Étcha-Ottinè*, gens à l'Abri.

70 *Dounè*, hommes; vulgò *Plats-Côtés-de-Chien*, appelés aussi *Flancs-de-Chien*, *Côtes-de-Chien*, les *Dog-ribs* des Anglais.

Autour des rivages méridionaux du grand lac des Ours:

10 *Ttsè-pottinè*, gens des Canots en écorce, gens du Lac.

Au sud-est du grand lac des Ours, et à la source du fleuve Coppermine:

2<sup>o</sup> *Tpa-kfwèlè-pottinè*, gens de l'Anus-de-l'Eau, gens du Large.

Autour du lac la Martre et le long de la rivière de même nom:

3<sup>o</sup> *Tsan-tpié-pottinè*, gens du lac Excrémentiel.

Le long de la baie du Nord du grand lac des Esclaves:

4<sup>o</sup> *Klin-tchanpè*, Flancs-de-Chien, Plats-Côtés-de-Chien proprement dits.

8<sup>o</sup> *Dènè*, hommes; vulgò *Tchippewayans*.

Sur la côte septentrionale et dans les baies orientales du grand lac des Esclaves:

1<sup>o</sup> *Tpa-'llsan-Ottinè*, gens de la crasse de l'Eau, Couteaux-Jaunes, les *Copper-Indians* ou Cuivres, et les *Red-Knives* des Anglais.

Le long de la rivière aux Buffles:

2<sup>o</sup> *Edjiéré-tpou-kkè-nadé*, gens du Boeuf.

Le long de la rivière des Esclaves:

3<sup>o</sup> *Des-nèdhè-kkè-nadé*, gens de la Grande-Rivière, *Tchippewayans*.

Sur les bords méridionaux du lac Athabasca:

4<sup>o</sup> *Yéta-Ottinè*, gens d'En-haut, ou *Kkpay-tpèlè-Ottinè*, gens du Plancher des Saules, *Tchippewayans*.

Entre le lac Athabasca et le lac Caribou, ainsi qu'entre ces deux grands lacs et la Baie d'Hudson:

5<sup>o</sup> *Éthen-eltèli*, Mangeurs de Caribous, ou *Thè-yé-Ottinè*, gens du Fort-de-pierre.

Du Portage la Loche à la Saskatchewan du Nord:

6<sup>o</sup> *Thi-lan-Ottinè*, gens du Bout de la Tête, sous-entendu du Géant glaciaire arctique.

(2:360-363)

Les *Dènè-dindjié* qui habitent le territoire du Nord-ouest se partagent. . . en tribus qui appartiennent à l'un des quatre groupes Montagnais, Montagnards, Esclaves et Loucheux.

Je me contente d'énumérer ici les tribus en suivant une marche ascensionnelle, c'est-à-dire du sud au nord. Cette division en groupe est purement conventionnelle. . . elle a trait seulement au langage.

Le groupe des Montagnais comprend:

1<sup>o</sup> les *Chippewayans* proprement dits: *Thi-lan-ottiné* (gens ou habitants du bout de la tête), ils habitent sur les bords des lacs Ile à la Crosse, Froid et du Coeur.





Planche n° 3. Danites Couteaux-Jaunes

20 les *Athabaskans*: *Kkpest'aylè kkè ottiné* (gens ou habitants du plancher des trembles), ils chassent autour du lac Athabaskaw et le long de la rivière des Esclaves.

30 les *Mangeurs de Cariboux* ou *Ethen-ekdèli*, ils habitent à l'est des grands lacs Caribou et Athabaskaw, dans les steppes qui s'étendent jusqu'à la baie d'Hudson.

40 les *Couteaux-Jaunes*, les Cuivres de Franklin: *T'atsan ottiné* (gens du cuivre), qui fréquentent les steppes situés à l'est et au nord-est du grand lac des Esclaves.

Au groupe des Montagnards ou *Dènè* des Montagnes-Rocheuses appartiennent:

10 les *Castors*, *Tsa-ttiné* (habitants parmi les Castors), avec

20 les *Sarcis*, qui s'en sont séparés. Les premiers chassent le long de la rivière à la Paix; les seconds dans la Haute-Saskatchewan contre la chaîne des Montagnes-Rocheuses.

30 les *Sékanais*, *Thé-kka-nè* (ceux qui habitent sur la montagne). La majeure partie avoisine les postes de traite du Fraser; un petit nombre seulement fréquentent le haut des rivières la Paix et des Liards, où ils ont acquis une grande réputation de sauvagerie.

40 les *Na'annès* (habitants de l'Occident) ou *nok'hannè* de Richardson. Il n'en existe également qu'un petit noyau sur le versant oriental des montagnes.

50 les *Mauvais-Monde* ou *Etléha-ottiné* (ceux qui agissent contrairement). Ils fréquentent la chaîne des Pics dans les parages de l'ancien fort Halkeit, et sont très peu connus. Richardson les nomme *Dteka-ta-uttiné*.

60 les *Esba-t'a-ottiné* ou habitants parmi les Argali(1) Ce sont les *Sheep-people* de Franklin et les *Amba-ta-ut'tiné* de Richardson. Ils habitent les hautes montagnes comprises entre la rivière du Courant-Fort et celle des *Na'annès*.

Dans le groupe des Esclaves, je range:

10 les *Etchpè-ottiné* (ceux qui habitent à l'abri). Ce sont les *Tsilla-ta-ut'tiné* de Richardson et les *Strong-bows* de Franklin. Ils chassent le long de la rivière des Liards.

20 les Esclaves proprement dits, qui se divisent en gens de la rivière au Foin, du lac la Truite, de la montagne Corne, de la fourche du Mackenzie et du fort Norman. Le nom d'Esclaves leur a été donné par leurs voisins du sud, les Cris, à cause de leur timidité.

30 les *Plats-côtés-de-chien* ou Flancs-de-chien: *L'intchanpé*. Ils habitent entre le lac des Esclaves et celui des Ours, à l'orient du Mackenzie, et jusque sur les bords de la rivière du Cuivre. Ils se subdivisent en *Plats-côtés-de-chien* du fort Raë, *T'akfwel-ottiné*, et *Ttsé-ottiné*. Les Anglais nomment ces sauvages *Dog-ribs*.

(1) Sorte d'antilope des Montagnes-Rocheuses (aploura Montana).

40 les *Peaux-de-Lièvre*. Ils peuplent le Bas-Mackenzie, depuis le fort Norman jusqu'à la mer Glaciale, et se divisent en cinq tribus, les *Nni-ottiné* ou gens de la mousse, qui habitent le long du déversoir du grand lac des Ours; les *K'a-t'a-gottiné* (gens parmi les lièvres), le long du fleuve; les *K'a-tcho-gottiné* (gens parmi les gros lièvres), qui chassent dans l'intérieur entre le Mackenzie et la mer Glaciale; les *Sa-tchô t'u gottiné* (gens du grand lac des Ours), dont le nom indique le territoire; et enfin les *Bâtards-Loucheux* ou *Nné-la-gottiné* (gens du bout du monde), les plus proches voisins des Esquimaux dans le nord du continent. Les Peaux de Lièvre sont les *Hare-Indians* des explorateurs anglais et les *Ka-cho-'dtinné* de Richardson.

50 les *Eta-gottiné* ou gens de la montagne. Ils habitent les vallées des Montagnes-Rocheuses entre les *Esba-t'a-ottiné* et les Loucheux. Richardson les nomme *Dahà-dtinné*.

Au groupe des Loucheux ou *Dindjié*, appartiennent treize tribus qui, depuis le fleuve Anderson à l'est, s'étendent dans le territoire d'Alaska jusque vers les rives du Pacifique où, comme dans le Mackenzie, ils sont circonscrits par la famille esquimaude.

Ces treize tribus sont:

- 10 les *Kwitcha-Kuttchin* ou habitants des steppes de l'Océan glacial, entre l'Anderson et le Mackenzie;
- 20 les *Nakotchpò-ondjig Kuttchin* ou gens du Mackenzie;
- 30 les *T'étllet-Kuttchin* ou habitants de la rivière Peel;
- 40 les *Dakkadhè* (louches), nommés aussi *Tdha-kké Kuttchin* (gens des montagnes) et *Klo-vèn-Kuttchin* (gens du bord des prairies). Ils habitent les montagnes rocheuses entre le Mackenzie et l'Alaska;
- 50 les *Vaen* ou *Zjen Kuttchin* (gens des lacs ou des rats). Leur territoire est la rivière Porc-épic;
- 60 les *Han-Kuttchin* (gens de la rivière). Même territoire;
- 70 les *Artez-Kuttchin*;
- 80 les *Kutchià-Kuttchin* (gens géants), qui habitent le Haut-Youkon;
- 90 les *Tchandjaeri Kuttchia*, qui chassent le long de la rivière Noire;
- 100 les gens des buttes ou *Tanan Kuttchin* (gens des montagnes), le long de la rivière Tanana;
- 110 les *T'éttchié-dhidié*, ou peuple assis dans l'eau;





Planche n<sup>o</sup> 4. Danites Flancs-de-Chien



12° les *Intsi-Dindjitch*, ou hommes de fer;

13° les *Tsoes-tsièg Kuttchin*, qui peuplent le Bas-Youkon.

(14: XIX-XX)

## 1.2 Points de reconnaissance

“... lorsque l’Indien passe pour la première fois dans un lieu, quelques coches faites aux arbres, quelques branches cassées, quelques balises plantées dans la neige, sont autant de jalons qui lui font retrouver son chemin si la poudrerie efface sa piste.”

(111: 376)

## 2. ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE

### 2.1 Description anthroposcopique

“... je me contente de crayonner une esquisse du type général de la nation *dènè-dindjié*. . . Les *Dènè-dindjié* ont la tête allongée, pointue par en bas, surélevée par en haut. Sa plus grande largeur est aux pommettes. Le front est assez élevé, mais il est fuyant, conique, déprimé sur les tempes et porte dans le haut une protubérance arrondie. L’arcade sourcilière est nette, mais très-haute et fortement accentuée. Elle laisse voir un oeil grand, noir, ardent et brillant d’un éclat tout ophidien. La paupière supérieure est lourde, un peu oblique. . . Le nez est généralement aquilin vu de profil, large et un peu épaté vu de face; le pavillon des narines est fortement indiqué, surtout chez les Loucheux, dont le nez est aussi plus proéminent et plus recourbé. Ceci tient en partie aux os de cygnes ou autres ornements qu’ils portaient dans la cloison nasale. . . Leur bouche est large, garnie de dents petites, serrées et du plus bel émail. La lèvre supérieure dépasse l’inférieure et est légèrement retroussée, surtout chez les habitants des montagnes, dont le faciès rappelle celui des oiseaux rapaces. Le menton est pointu et en galoche chez les eux, fuyant chez les autres. A ces caractères. . . si l’on joint des cheveux d’un noir d’ébène, durs, luisants, aussi courts chez la femme que chez l’homme, et qui tombent en longues mèches sur les yeux et sur les épaules. . . leur teint. . . est très-varié, même dans la même tribu. Toutefois ceux d’entre eux qui ont la peau la plus blanche n’atteignent jamais à ce blanc mat et rose de l’Européen; elle a toujours une teinte bistrée et paraît être fort épaisse quoique fine, très-lisse et dénuée de poils. Leurs chairs ne sont pas molles et flasques comme celles de l’Européen, mais fermes, dures et tendues. . . . sont généralement de haute stature et bien proportionnés; ils ont la poitrine bombée, et ne sont jamais enclins à l’obésité.”

(14: XX-XXI)



Planche n<sup>o</sup> 5. Famille de Peaux-de-Lièvre en voyage d'hiver

“Le Montagnais (ou *Dènè-dindjié*) est d’une haute stature. . . la moyenne est de cinq pieds huit pouces à cinq pieds dix pouces. Toutefois les enfants ne se développent guère avant l’âge de quinze à seize ans. . . On pourrait dépeindre le Montagnais comme il suit: tête allongée, pointue et surélevée; cheveux noirs, plats, longs, durs et luisants, séparés en deux sur le front et tombant en longues mèches sur les épaules. Le front. . . est fuyant, conique et déprimé sur les tempes, quoique assez élevé; leurs yeux, bruns. . . sont légèrement bridés. . . leurs paupières sont grosses et lourdes, leurs pommettes saillantes et leur menton. . . pointu. C’est. . . par le nez et la bouche que se distinguent les différentes nations de cette. . . famille; les Montagnais du sud ont le nez aquilin, avec un méplat au milieu; les Couteaux-Jaunes et les Loucheux ont ce qu’on est convenu d’appeler un nez de mouton. Quant aux Esclaves, leur nez ne se compose guère que de deux narines. Tous ces Indiens ont la bouche large, toujours ouverte et à lèvres charnues. . . le pied et la main petits et bien faits; les jambes maigres et arquées en dehors. Ceux du nord sont plus foncés que les habitants du sud.”  
(59: 489-490)

“Ces sauvages sont des hommes de haute taille. . . Les hommes de six pieds ne sont pas rares. . . ils ont les pommettes saillantes, la tête déprimée et allongée, et le menton fort pointu.”  
(105: 369)

### 3. DÉMOGRAPHIE

#### 3.1 Composition de la population

“...780 à 800 Indiens, au moins, ont (péri) de la rougeole. . . en moins de 6 semaines, sur une population d’environ 5 à 6,000 âmes qui forment le contingent du district du fleuve du Mackenzie.”  
(126: 184)

#### 3.2 Maladies

“Avant l’arrivée des Européens, ils ne connaissaient d’autres maladies que les rhumatismes, l’ophtalmie et la surdité.”  
(14: XXI)

“La rougeole. . . est mortelle pour les sauvages qui en sont atteints, parce que, dès l’irruption des boutons, ces malheureux. . . se dépouillent de leurs vêtements, s’exposent à l’air froid, et se roulent tout nus dans la neige.”  
(126: 184)

“La rougeole ou la fièvre scarlatine. . . cette maladie qui est monté avec les bateaux de la Compagnie de la Rivière-Rouge, a fait et fait encore de grands ravages parmi nos populations à peau-rouge. . .”  
(126: 183)

“ . . .l’influenza qui, depuis l’hiver (1864) fait de grands ravages parmi les sauvages.”  
(119: 476)

### 3.3 Infirmités

“ . . .on ne rencontre chez eux ni bossus, ni boiteux.”  
(59: 488)

## 4. COMMUNICATION

La contribution de Petitot dans le domaine linguistique est surtout caractérisée par la création de son *Dictionnaire de la langue Dènè-dindjié*. Nous déterminerons successivement les buts, les sources et les circonstances dans lesquelles il publia ce dictionnaire; nous ajouterons quelques remarques sur le précis de grammaire qu’il y incorpore.

Dans son avant-propos, l’auteur détermine les caractéristiques propres à la langue *Dènè-dindjié*, et fournit plusieurs exemples de similitude avec les autres langues vivantes. Il en conclut que le *dènè-dindjié* vient d’Asie, et que la variété américaine y tire en grande partie son origine. Pour terminer, nous présenterons quelques notes sur les signes graphiques indiens.

### 4.1 Dictionnaire français - dènè-dindjié

En même temps que son *Vocabulaire français-esquimau*, Petitot publia son *Dictionnaire de la langue Dènè-dindjié*, des dialectes montagnais ou *Chippewayan*, Peaux-de-lièvre et Loucheux, renfermant en outre un grand nombre de termes propres à sept autres dialectes de la même langue. A son dictionnaire, il y joignit une grammaire et des tableaux synoptiques des conjugaisons.

Dans la préface de son ouvrage, Petitot résume les buts, les sources et les circonstances dans lesquelles il publia son dictionnaire.

“En réunissant et en classant par ordre alphabétique les termes de plusieurs dialectes de la . . . langue des peuplades *Dènè* et *dindjié* . . . je n’avais qu’un but, celui de parvenir promptement et par une méthode claire à la possession de l’idiome parlé par le peuple que je devais évangéliser.

Longtemps avant que mes supérieurs m’eussent conseillé de produire mes notes manuscrites, mes confrères du Nord-Ouest n’avaient pas dédaigné de les transcrire de leur main pour leur propre usage.



Mais, si les Missionnaires-Oblats des missions du Mackenzie et de la Saskatchewan ont usé envers moi de tant d'indulgence, je dois attester aussi... qu'avec leur consentement j'ai uni à mon travail leur contingent de données linguistiques, tout en les coordonnant à la méthode que j'avais adoptée.

Dans la colonne affectée au Chippewayan ou Montagnais, on trouvera donc toutes les expressions *dènè* qui ont été employées par NN.SS. La Flèche, Taché, Faraud et Grandin, dans les livres de prières et de cantiques que ces premiers apôtres de la nation *Dènè* composèrent dès le principe de nos établissements dans le Nord-Ouest. J'y ai fait entrer également tous les mots contenus dans le précis d'histoire sainte que fait publier en ce moment, par le R.P. Grouard, Mgr Faraud, vicaire apostolique d'Athabaskaw-Mackenzie.

Mon dictionnaire est également redevable à Mgr I. Clut, évêque d'Erindel, auxiliaire de Mgr Faraud, ainsi qu'au R.P. Grouard, des termes usités chez les Montagnais du lac Athabaskaw (A); au R.P. LeGoff d'un grand nombre d'expressions propres à l'Isle à la Crosse et au lac Caribou (T). Enfin, je dois au R.P. Gascon le contingent des mots montagnais qu'il glana en 1862 durant son séjour au fort des Liards.

Si je n'ai pas eu de coopérateurs dans l'étude du dialecte Peaux de Lièvre, je dois reconnaître dans mon aimable compagnon et ami, le R.P. Séguin, un devancier d'abord et un co-associé ensuite dans celle du Loucheux ou *Dindjié*. Une lacune que mon départ de Good Hope avait laissée dans le vocabulaire de ce dernier dialecte, a été récemment comblée dans le territoire d'Alaska, par sa grandeur Mgr d'Erindel, aidée du R.P. A. LeCorre, qui m'a fait la faveur de m'en communiquer le manuscrit."

(14: VII)

Petitot explique ensuite la construction même du dictionnaire:

"Il contient les trois principaux dialectes. Celui du Sud, ou Montagnais; celui du nord ou Loucheux; et le Peau-de-Lièvre, qui peut être considéré comme médiant parce qu'il est parfaitement compris des Flancs-de-Chien et des Esclaves.

En outre, on y trouvera un grand nombre de mots propres à d'autres dialectes *dènè-dindjié*. Ils sont suivis, entre parenthèses, de lettres majuscules indiquant le nom des tribus respectives qui les parlent.

Parmi les mots synonymes qui se trouvent en regard de l'équivalent français, dans chaque colonne, celui qui occupe la première place est le plus usité, le mot propre. Les termes qui suivent sont également appropriés mais souvent moins usités. Après ceux-ci figurent aussi les locutions et les périphrases employées dans le style imagé ou plaisant.



## DICTIONNAIRE

DE LA

## LANGUE DÉNÉ-DINDJIÉ

## A

FRANÇAIS.	DIALECTE DES MONTAGNAIS OU CHICHEWAYANS Dene (hommes).	DIALECTE DES PEUPLES DE LA RIVIERE OU K'A-THE-GOTTINÉ Dene (hommes).	DIALECTE DES LOUCHEUX OU QUARELLES OU DICKTINÉ Dudje (hommes).
a. du v. avoir, se rend par la préposition à par l'impersonnel du v. être.	Tsi. <i>Il a des chiens</i> : lin-bé-tsi (i. e. : chiens lai-a).	Ttsen. <i>Il a des chiens</i> : lin-bé-ttsen.	Ttsen. <i>Il a des chiens</i> : lin-vosttsen.
marquant : 1 <sup>re</sup> possession.	Unli. <i>Elle a une robe</i> : bé 'tyé-unli (i. e. : sa-robe-est).	Gunli. <i>Elle a une robe</i> : be 'tyé-gunli.	Konli. <i>Elle a une robe</i> : vo 'tyé-konli.
— 2 <sup>e</sup> location.	Tsi. après les pronoms posses. <i>C'est à moi</i> : si-se-tsi.	Ttsen. <i>C'est à moi</i> : se-ttsen.	Ttsen. <i>C'est à moi</i> : se-ttsen.
— 3 <sup>e</sup> tendance.	(Ottson. <i>Il est à la maison</i> : k'upé-ttsen-sai).	Gottsen. K'unigottsen-enli. = <i>χ</i> -ttsen (E).	Kwottsen. <i>je-kwottsen-enli</i> .
adj. v. d'act. ment.	(Ottson. = toipan.	(Gottsen. = (ko)ou.	Kwo-ttsot.
v. tr. v. obj. v. g. son voile.	Kkoyapé-naveni-essher. = ipan : ya-enai 'an.	Yuo-bé-ttsen. nisse, nussi. 2 conj.	Zjegaphe-indji-t-het.
v. humilier.	Yapé-na-stchush. = yapé-ttsen-bes-sai. (2 conj.).	Uyag (wen-é) (15).	Zjegonell-djili. 3. b. o. = <i>zjegonell-tchitchi</i> . 9.
v. v. pr.	Kkoyapé-nayeni edher aslé (15).	Kokke 'iné Atté. (3 conj.) = sau-kke 'a (2 conj.).	Ogie-nilli-tset-tillé. 13. = <i>katshowell-tset-tillé</i> . 13.
errain).	Okkara 'up-asté 3.	Yue-nago 'a. = <i>l'ayegole 'a</i> . = <i>puages</i> : naakiwa.	Kka-tshow-ell e. 2.
li (être), v. intr.	Yapé-na-og 'a. = <i>l'a-oder 'a</i> . = <i>sua jes</i> : ulsher.	Yue-nago 'a. = <i>l'ayegole 'a</i> . = <i>puages</i> : naakiwa.	Zje-zon-nesteip 'e. = <i>nuages</i> : nakwas-ték'at.
ir, v. tr.	Se-thi-netali. 1. = oneni illé. 2.	Se-kkwi-sink'in. 1.	Sitchi-indie, itie, t'tiya (10).
ue-ati, o, v. intr.	Setadli a'le. 15. = oninil-aslé. 15.	Ischinkuallé. 15.	Nitietset-tillé. 13.
j.	*An-seetagi. 1. = <i>à soi-même</i> : 'an-seetagi. 9.	*Ognesset-té. 1. = <i>à soi-même</i> : 'ognesset-té. 9.	*Og'an-ye-tset-tatchi. 1. = <i>à soi-même</i> : 'ognesset-tatchi. 9.
ner, v. tr. i. e. y renonce; se départir de; quitter.	*An-schal 9. = <i>animal</i> : 'an-schal. = <i>riale</i> : 'anlyel.	*Ognesset-té. 9.	*Og'an-tchille. 9.
e. partir sans.	Harlec. = <i>l'harlec</i> : 'harlec. 9.	Harlec. = <i>l'harlec</i> : 'harlec. 9.	Vouc-nilli. 9.
e. venir à.	Bedane-say. = 6. = <i>partir</i> : 6.	Bedane-say. 6.	Vor-tsié. 6.
intr. v. g. les forces m'a abandonnent.	<i>la mère</i> : esté-pa-s'li. 9. = <i>la dent des lèbres</i> : tset'a-nestli. 9.	<i>la mère</i> : bedatati-kullé. 15.	<i>la mère</i> : néyiedjattcho-tset-tillé. 13.
ner (s) v. pr. à lui.	Se-ttie-k'e-tadli. 1.	Setchieschugalelli. = <i>telek</i> 2.	Setchepad-gopéuk'wa. = <i>setl</i> 1.
mal.	Be-ttsen-ni-denestli. 9. = <i>bépa-ale</i> : ti. 9.	Bettson-edeteli. 9. = <i>bépa adeli</i> . 9.	Vor-ti-tinill-tchi. 9.
li (être), v. intr.	*Ap-destap. 9. = <i>ostliant-ni-denestli</i> : ti. 9.	*Ongedé-deza. 9. = <i>kotsinté tssentadepa</i> . 9. = <i>kotsinté tssentadeti</i> .	*Ognesset-té. 9.
ir, v. tr.	Ed-oral-yapil-aslé. 15.	Sotatossawa yepé. 1. = <i>kwi-det</i> : 2.	Sogensijig-izja-paw-t'al. 1.
m.	Detchen-panteli. = <i>detchen</i> : 'an-ketchin-enteli.	Bek'ata-odekka. 2.	Detchan-pa-titcha = <i>detchan-pa</i> : tchil.
n. m. (lieu où l'on a dépensé un animal).	Telak-ké.	Detchin-pa-ede-kwin. = <i>detchin-pa</i> : yfane.	Ekkil.
v. tr. un arbre.	Detchen-esset. 2. = <i>detchen</i> : 'ip-esset. 2. = <i>ip-esset</i> : 2.	Esetchink'a-inthi. = <i>dallmitché</i> : unli. = <i>kodette</i> , par le cent.	Tenel'wo. nilp'dh, nal'wol. 3.
e maison, un mur.	Detchen 'in-esset. 2. = <i>be-ké</i> : nestler, nilp'z, nup'z.	On-ké.	Kot'a-nenel'wo. 3.
testé.	Yonassé 'a. 9. = <i>na-nestler</i> : 10. = <i>esther</i> . 10. = <i>festher</i> . 10.	Yonassé-ké. 2. = <i>yi-kotente</i> . 2. = <i>yi-kotenti</i> . 2.	Zje-kut'-denitche. 9.
	Nibale-na-ale. 15.	Nopale-na-é 'a. 9. = <i>nopale-na-é</i> : tché. 9.	Nixia-né 'at, nat'ey 'a. 2. = <i>ni-xia-né</i> : 13.

Je place quelquefois en italique, à la suite des mots sauvages, leur traduction littérale en conservant même les inversions. J'en use ainsi lorsque le terme français ne peut exprimer le sens du mot indien, ou bien quand ce dernier présente en lui-même quelque tournure piquante et originale. . .

Chaque verbe, chaque adjectif ou nom susceptible de se conjuguer, est suivi, dans le dictionnaire, d'un chiffre de repère qui renvoie le lecteur à l'un des paradigmes portés sur les tableaux synoptiques des verbes.

Quand besoin a été, j'ai fourni quelques exemples pour expliquer l'emploi de certains mots qui pourraient prêter au quiproquo.

Je n'exprime jamais le pluriel des mots, par la raison que ceux-ci n'ont point de désinence plurielle.

Pour la même raison, on ne trouvera pas. . . les désignations de genres, parce qu'il n'y en a point dans les noms ni dans les adjectifs.

Tous les noms de parenté et ceux qui désignent quelque partie du corps humain sont exprimés. . . d'une manière abstraite.

Un grand nombre de mots français qui expriment des abstractions. . . n'existent pas dans l'idiome *dènè-dindjié*.”  
(14: XVII-XVIII)

## 4.2 Grammaire *dènè-dindjié*

A son dictionnaire, Petitot ajoute un précis de grammaire comparée des trois principaux dialectes *Dènè-dindjié*. Pour construire sa grammaire, l'auteur utilise les catégories suivantes: il traite tout d'abord des prolégomènes: lettres ou touches, des articulations ou des sons, la valeur des consonnes, des signes graphiques indiens et des mots. Une première partie porte sur les quatre premières parties du discours: des affixes-particulatifs, du nom de l'adjectif et du pronom. La deuxième partie porte sur le verbe. Dans une première section, il traite des verbes réguliers: des parties constitutives du verbe, des verbes simples ou primitifs, de la conversion des verbes intransitifs en verbes transitifs, des verbes composés et du verbe passif. La deuxième section porte sur les verbes à désinences irrégulières: verbes irréguliers soumis à des lois fixes, verbes à désinences irrégulières hors classes, onomatopées, verbes unipersonnels, participe. La troisième partie concerne les quatre dernières parties du discours: de l'adverbe, de la postposition, de la conjonction, de l'interjection, de l'interrogation, de la négation, de la défense et de l'ordre, et pour terminer il fournit quelques règles et exemples de construction de phrases.

## 4.3 Caractéristiques de la langue *Dènè-dindjié*

Petitot résume à trois les principales caractéristiques de la langue *dènè-dindjié*. Tout d'abord, elle n'offre pas le plus mince rapport de terminologie avec l'esquimau

et l'algonquin. Ensuite, elle se divise en une multitude de dialectes. Enfin, elle revêt des formes multiples et possède des caractères propres aux quatre classifications de langues vivantes: 1. langues monosyllabiques ou isolantes; 2. touraniennes ou agglutinées ou encore juxtaposées; 3. polysynthétiques ou encapsulées ou encore incorporantes; 4. inflectées, qui se divisent en aryennes ou indo-européennes et en araméennes ou sémitiques.

A l'aide de plusieurs exemples, l'auteur fait une comparaison entre la langue *dènè-dindjié* et ces quatre classifications, dans le but d'en montrer les similitudes.

Nous en reproduisons deux:

#### Exemple I:

“Comme les langues touraniennes, le *dènè-dindjié* présente un grand nombre de mots formés sans aucun lien, par agglutination, en conservant leur individualité respective. V.g. de *t'a* eau, vague, et de *l'er* fumée, nous avons *t'a-lléré* eau fumée, c'est-à-dire brouillard.”

(14: XIV)

#### Exemple II:

“Avec les langues araméennes ou sémitiques, le *dènè-dindjié* présente les rapports suivants: 1. Dans les mots racines, les consonnes sont préfixes et caractérisent l'idiome, tandis que la vocalisation change d'un dialecte à l'autre. Lièvre, lapin: *k'a* en montagnais, *k'è* en loucheux, *k'o* dans l'Alaska et à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. Etc.”

(14: XV)

Après avoir démontré par ces exemples, les caractères de similitude entre la langue *dènè-dindjié* et les quatre classifications linguistiques, le missionnaire en conclut que le *dènè-dindjié* vient d'Asie, et que la variété américaine y tire en grande partie son origine.

## 4.4 Relations entre la langue *dènè-dindjié* et autres langues

### 4.4.1 Relations avec les langues asiatiques.

“Je m'abstiens maintenant de tirer en cette matière des conclusions restrictives et trop particulières. Je ne suis point un savant; il me serait donc téméraire de conclure que le *dènè-dindjié* tire son origine première de telle ou telle famille de langues. La question serait bien plus facile à résoudre si le *dènè-dindjié* ne présentait que les caractères tranchés et homogènes d'une seule des grandes catégories reconnues; mais il n'en est rien. On a dit avec vérité “que les mêmes familles d'hommes parlent les



mêmes familles de langues, parce que celles-ci sont des variétés du langage, attribut de l'humanité, comme les hommes sont des variétés de l'humanité." Si donc on peut avancer qu'en vertu de ses éléments polysynthétiques, le *dènè-dindjié* est une langue qui s'est constituée en Amérique, parce que le procédé d'encapsulation est propre aux Américains, je crois avoir prouvé aussi qu'il tire son origine première de l'Asie, parce qu'il présente un grand nombre d'autres éléments particuliers aux langues asiatiques ou qui sont sorties de l'Asie. C'est donc à cette conclusion générale que l'on demeure. Elle concorde avec l'enseignement de la Bible et suffira, je l'espère, pour détruire l'erreur de l'autochtonie absolue des Américains."

(14: XVII)

#### 4.4.2 Relations avec les langues d'Amérique.

"Etant prouvé qu'une ou deux grandes familles de Peaux-Rouges septentrionaux ont immigré en Amérique, par l'Asie, il suffira de chercher des affinités linguistiques entre cette famille et d'autres Peaux-Rouges méridionaux pour établir parfaitement que la variété américaine tire en grande partie son origine de l'Asie. Eh bien, ces affinités j'ai eu l'occasion de les constater, en 1865, entre la langue *dènè-dindjié* et celle de la nation des *Apaches*, tribu des *Nabajos*, par la lecture d'un ouvrage américain. (*New-Mexico and his people*, by W.W.H. Davis, attorney, New-York, 1857). J'y trouvai des fragments de vocabulaires indiens dus à des religieux espagnols et cités par l'auteur, auquel je fis l'emprunt des mots *nabajos* qui suivent. Par la comparaison que j'en fais il me paraît que leur langue est identiquement la même que le *dènè-dindjié* et constitue seulement un dialecte différent, uni à certains mots inconnus aux *Dènè*, et qui proviennent sans doute du mélange des *Nabajos* avec les peuplades Peaux-Rouges parmi lesquelles ils sont enclavés. Si j'osais émettre une opinion, je dirais même que les *Nabajos* et les *Tanos*, nation à laquelle ils se rattachent, sont aussi étrangers au reste des *Apaches*, les *Piros*, les *Tégwas* et les *Kwères*, avec les *Zuni* et les *Moqui*, que les *Sarcis*, autre tribu *dènè* de la haute Saskatchewan, sont étrangers à la nation des Pieds-Noirs, parmi lesquels ils vivent et qui les a adoptés. Les *Nabajos* du Nouveau-Mexique et les *Sarcis* des prairies de l'ouest, qui leur servent de trait-d'union avec le corps de la nation des *Dènè* et des *Dindjié*, seraient donc comme les avant-coureurs, les sentinelles avancées de cette grande famille vers le sud. Mais qui sait si les nations du Mexique et du Pérou n'ont pas aussi une grande affinité avec nos *Dènè* et nos *Dindjié*, puisque les *Nabajos* ont été considérés comme des *Aztèques* ou *Mexicains* par plusieurs ethnologues? Le fait est qu'ayant eu l'occasion de converser dernièrement à Nancy, avec un savant linguiste de Lima, don G. Pachéco Zégarra, érudit dans la langue des *Incas* le *Quichoa*, nous fûmes frappés tous les deux de voir que le *quichoa* et le *dènè-dindjié*, ont exactement le même alphabet très compliqué, riche de 60 à 65 sons qui requierraient autant de signes phonétiques. Les lettres doubles, les

clapantes, les gutturales, les palatales, les dentales y sont si identiquement les mêmes, que nous demeurâmes convaincus que là seulement ne devaient pas se borner les rapports entre ces deux langues. J'ai eu le regret de n'avoir pu m'aboucher assez longtemps avec ce savant pour que nous ayions pu constater d'autres corrélations."

(14: XVII)

Tableau 1

TABLEAU COMPARATIF DU NABAJO AVEC LE  
DÈNÈ ET LE DINDJIÉ

	<i>Nabajo</i>	<i>Dènè</i> (de divers dialectes)	<i>Dindjié</i>
Cinq	<i>ichla</i>	<i>la-kkè.</i> = <i>inl'a</i> (une main)	<i>inl'adl</i> <i>gwenlle.</i>
Chien	<i>kli</i>	<i>kli.</i> = <i>l'in.</i> = <i>tl'in</i>	<i>l'én.</i>
Cheval	<i>kli-cha</i>	<i>kli-tchô.</i> = <i>l'in-</i> <i>tchôp.</i>	<i>l'én tchpô.</i>
Herbe	<i>klôs</i>	<i>klô.</i> = <i>tlô</i>	<i>klô.</i>

Source: Dictionnaire de la langue Dènè-dindjié: XVII.

#### 4.5 Signes graphiques indiens

Les Indiens de l'Ouest ne connaissant pas l'écriture, les premiers missionnaires oblats adaptèrent aux dialectes montagnais les caractères conventionnels monosyllabiques inventés par Evans, missionnaire des Indiens Mashkégons du lac Winnipeg. Mais Petitot y voit une lacune en ce qu'elle est insuffisante à répondre aux exigences de l'idiome *dènè-dindjié* qui compte 71 sons phonétiques. Son application devient par le fait même difficile.



Tableau 2

EXEMPLE D'ÉCRITURE DÈNÈ TIRÉ  
D'UNE FABLE PEAU DE LIÈVRE

ʔu-tsiè -yan klané ètsé koŋli, èk'u ton yépa etchin xhè  
 T''u-tsiè -yan klané ètsé koŋli, èk'u ton yépa etchin xhè  
 ʔu: sè yané, duntié adiŋdi! sè yané, sét'oné kodéyi!  
 adi: sè yané, duntié adiŋdi! sè yané, sét'oné kodéyi!

Le fils du plongeon noir gémissait sur le rivage,  
 Alors sa mère, en chantant pour l'endormir, lui disait:  
 Mon fils, c'est en vain que tu cries!  
 Mon fils, car mes entrailles sont insensibles!

~

## CULTURE MATÉRIELLE

## 5. ARMES

### 5.1 Matières premières

“Les armes. . . en usage chez les *Dènè* et les *Dindjié*, lors de l’arrivée des Européens dans ce pays, il y a à peine un siècle, étaient de bois, d’os et de pierre. Le cuivre et le fer ne leur étaient pas connus. . . Même de nos jours, la pierre règne encore parmi eux, de concert avec le métal.”  
(58: 530)

“...on ne trouve aucun objet en bronze ni en cuivre chez les *Dènè-dindjié* . . .”  
(58: 531)

“Les armes de pierre . . . sont en silex, en pétrosilex, en phonolite et en kersanton. . .”  
(14: XXXI)

### 5.2 Armes de main

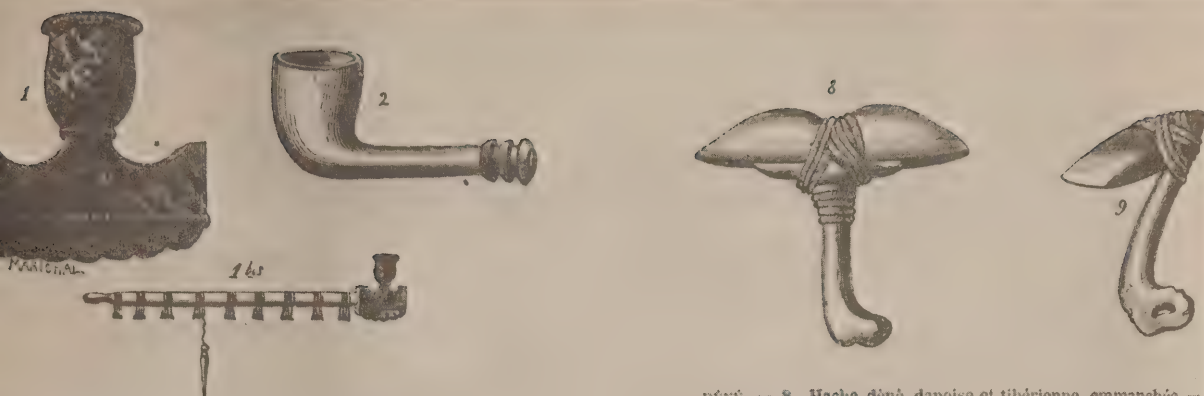
#### 5.2.1 Couteau.

“Les couteaux-grattoirs des *Dènè* en forme de croissant (*sun-kèzè*) . . . durent être originairement en pierre, servirent aussi au tannage, bien qu’ils fussent employés plus ordinairement à tailler les vêtements et à couper les viandes.”  
(58: 542-543) (Pl. 7, no.3)

“Les traditions des *Dènè-dindjié* font souvent mention de dents (*ru*) de castors gigantesques qui leur auraient servis de couteaux.”  
(58: 542)

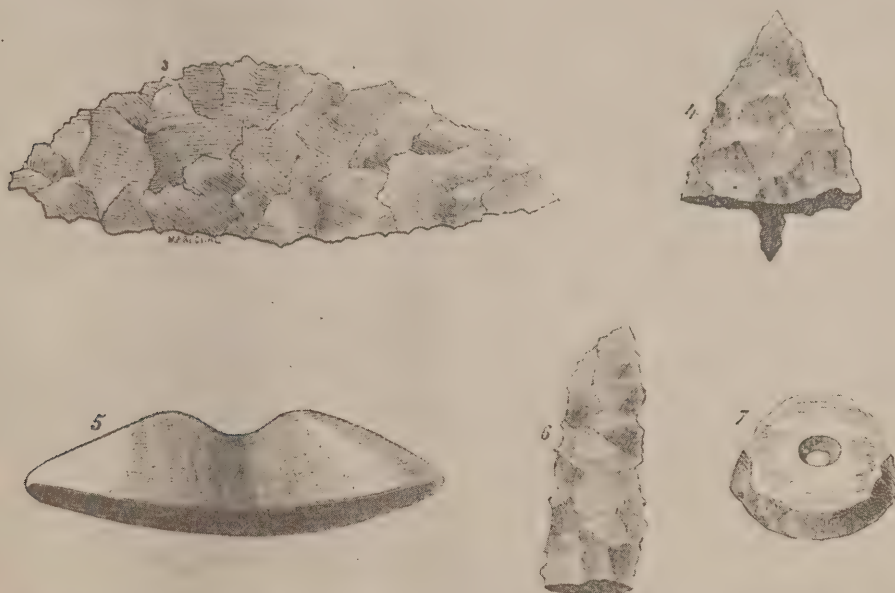
“Le tranche-glace (*été*). - Cet instrument, qui sert à pratiquer journellement des trous dans la glace des lacs et des rivières, soit pour tendre des filets aux poissons ou aux castors, soit pour puiser de l’eau, consistait primitivement en une corne de chèvre des montagnes ou de boeuf musqué emmanchée d’une gaule. De là son nom de *été* qui signifie corne, bien que cet outil soit maintenant en fer.  
L’escoubane ou grande écumoire à glace (*l’urtthayé*). - Accompagnement obligé du tranche-glace, c’est un filet tendu sur un cercle de bois dont les tiges réunies forment le manche. Il sert à nettoyer l’orifice des puits pratiqués dans la glace, des débris qu’y a laissés le tranche-glace.”  
(58: 540) (Pl. 8, no. 23)  
(Pl. 9, no. 24)

“Le couteau-croche ou couteau indien (*bès-rash*). - Il sert à fabriquer tous les objets qui précèdent et beaucoup d’autres (plats, cueillers). Il



DÉNÉ. — 1 et 2. Calumets en serpentine (demi-grandeur). — 1 bis. Calumet emmanché. — Dessins du R. P. Petitot (voir p. 530).

DÉNÉ. — 8. Hache dènè, danoise et tibérienne, emmanchée. — 9. Hache esquimaude, polynésienne et égyptienne, emmanchée. — Dessins du R. P. Petitot (voir p. 531).



DÉNÉ. — 3. Couteau en phonolithe (demi-grandeur). — 4. Dard de flèche en quartz. — 5. Hache en kersanton (réduite au cinquième). — 6. Lancette en phonolithe (demi-grandeur). — 7. Pierre à filets en calcaire (réduite au tiers). — Dessins du R. P. Petitot (voir p. 530).

est, dit-on, d'invention sauvage. Il se fait ordinairement avec de vieilles limes. Le manche en est de corne de renne, d'os ou de bois."

(58: 541)

(Pl. 9, no. 28)

"Chez les tribus qui ont reçu le métal, nombre d'objets en pierre continuent à être en usage tels que. . . les tirants à aiguiser. . ."

(58: 530)

### 5.2.2 Hache.

"...les haches-marteaux à double taillant des *Dènè-dindjié*. . . n'ont été employées, dans le Bas-Mackenzie, jusqu'à ces derniers temps, qu'à couper du bois, à fendre des arbres, à aplanir le terrain pour le rendre propre à recevoir un campement, à piler des os pour en extraire la moëlle par l'ébullition, etc."

(58: 531)

(Pl. 7, no. 5, 8)

## 5.3 Armes de jet

### 5.3.1 Fronde.

"Le sumpitan ou fronde de bois (*kkra-la-yiyai*). - Il est fait d'une hampe fendue en trois à l'une de ses extrémités, pour y recevoir un caillou. C'est un instrument primitif que tous les enfants ont fabriqué et manié trop souvent pour qu'il exige une plus longue description."

(58: 540)

(Pl. 8, no. 21)

### 5.3.2 Bomerang.

"Le bommereng (*nalzous; khètellral'*). - C'est un instrument en bois, en forme de fuseau, que l'on lance de manière qu'il fasse des ricochets sur la neige. Dans certaines tribus, il est en forme de faucille et muni de deux ou trois dents. Il sillonne l'air en cabriolant d'une façon irrégulière. Les bommerengs ne servent plus actuellement qu'à jouter d'adresse."

(58: 540)

(Pl. 8, no. 22, 22bis)

### 5.3.3 Harpon.

"Chez les tribus qui ont reçu le métal, nombre d'objets en pierre continuent à être en usage, tels que. . . les dards de javelines, de harpons. . ."

(58: 530)



### 5.3.4 Arc et flèches.

“L’arc (*elt’in*) et les flèches. - L’arc est ordinairement en saule et d’une seule pièce. La corde est en nerf de renne. Il existe plusieurs sortes de flèches. La hampe est en amélanchier et la pointe en os. Cette pointe est, ou dentée en scie (*detléné*), ou aiguë (*été-chel*), ou émoussée (*tinl’*). Les noms des flèches varient selon les dialectes. Les flèches à pointe de quartz ou de silex (*kkratàré*) sont maintenant très-rares.”

(58: 540)

(Pl. 7, no. 4)

(Pl. 8, no. 20)

## 6. TRANSPORT

### 6.1 Traînage

“Le traîneau (*bash-tchènè*). - Il est en bouleau ou en sapin blanc. C’est une planche de 12 à 14 pouces de large et de 12 à 15 pieds de long, relevée en volute à son extrémité antérieure. Elle est garnie, sur tout son pourtour, d’une forte corde de lanières qui sert à y maintenir une sacoche de peau dans laquelle on entasse les objets que l’on veut transporter à l’aide du traîneau. A cet effet, on lace la sacoche à la corde du traîneau, comme on le ferait d’un maillot d’enfant.”

(58: 541)

(Pl. 10, no. 34)

### 6.2 Navigation

“Canot ou pirogue (*ttsi; ella; ttsu*). - . . .sa forme varie d’une tribu à l’autre; mais, chez toutes, il se compose d’une carcasse en lattes minces et légères, recouverte d’une enveloppe complète en fortes écorces de bouleau-à-papier cousues avec du *watap* ou racines de sapin blanc. Les coutures en sont soigneusement calfatées avec de la résine fondue et mélangée avec un peu de graisse et de charbon pilé.”

(58: 541)

(Pl. 10, no. 36 à 39)

## 7. HABITATION

### 7.1 Tente

“Leurs habitations sont des tentes ou loges de peau *nipali, naupalé, nivia, etchyédé*, ou des huttes de feuillage. . . Les Montagnais, les Castors et les Esclaves habitent trois ans des tentes de peaux de renne (caribou) ou d’élan (orignal) cousues ensemble et disposées. . . sur des perches liées en faisceaux. Les Peaux-de-lièvre et les Loucheux se font

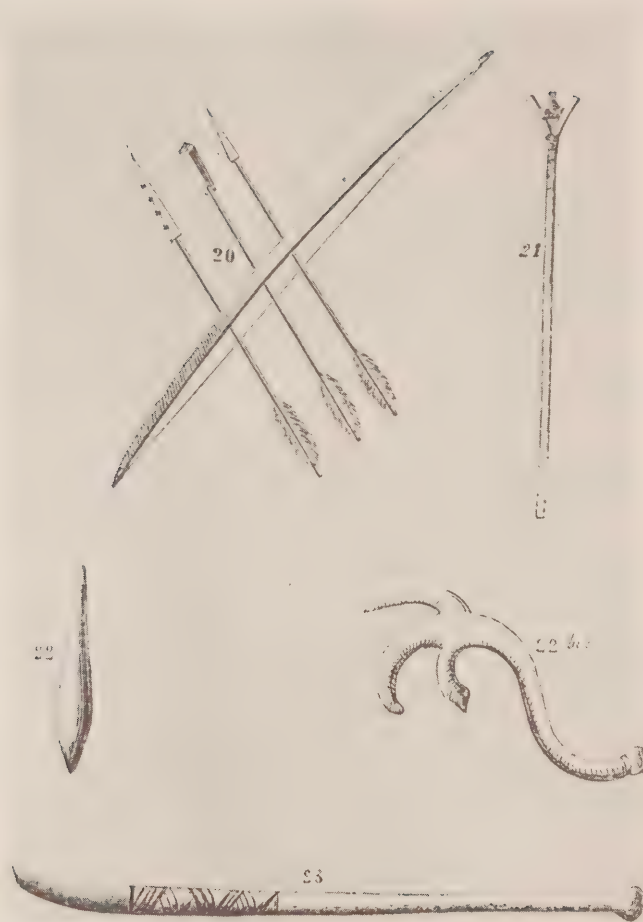


Planche n<sup>o</sup> 8. Artifacts *dènè-dindjié*

Américains du Nord-Ouest. — 20. Arc et flèches *dènè-dindjié*.

21. Fronde peau-de-lièvre. — 22. Bommereng chippewayan. —

22 bis. Bommereng peau-de-lièvre et loucheux. — 23. Tranche —  
glace.

des tentes sphériques. . . Dans les unes comme dans les autres, une épaisse couche de branches de sapin, recouverte de robes de renne, de bison ou d'ours blanc. . . forme le plancher, la table, les sièges et le lit. Au milieu, est placé le foyer, dont la fumée s'échappe par une ouverture ménagée au sommet de la tente. En hiver, ces habitations sont rechauffées, tant en dedans qu'en dehors, par un ados de neige, afin de les rendre plus chaudes.

. . . ces demeures. . . sont froides quand le temps est serein et sombres en tout temps. Aussi les Indiens ont-ils pour habitude de dire . . . "*Sas-ansé lanttè se-k<sup>C</sup>nûê*". - Ma maison est semblable à la tanière de l'ours." (59: 531)

" . . . les *Dènè-Dindjié* habitent sous des tentes de peaux d'élan ou de renne, garnies de poil ou sans poil, côniques ou demi-sphériques. Ils les nomment *nanbali*, *nonpalé*, *nivia*, *nijyé*, *ètchiédé*, suivant les dialectes. Ces loges. . . reposent sur des perches réunies en faisceau ou sur des cerceaux plantés en terre. Une ouverture ménagée au sommet laisse échapper la fumée d'un feu qu'on y entretient sans cesse. Certaines tribus. . . se contentent de cahutes en branches de sapin (*kpuni kowa*) . . . quelques. . . rameaux de sapin recouverts de vieilles robes de renne, de bison ou d'élan, forment à la fois la table, l'atelier, le siège et le lit du sauvage. Il s'y assied jambes croisées, et y repose. . . avec tous les membres de sa famille, les visiteurs, les intrus. . ." (14: XXV)

"Chez les tribus qui ont reçu le métal, nombre d'objets en pierre continuent à être en usage, tels que. . . les lampes. . ." (58: 530)

"Si le bois sec devient rare. . . l'Indien met le feu à la forêt." (14: XXV)

" . . . les Indiens font du feu au moyen de la pyrite compacte ou sulfure de fer. . ." (14: XXXIII)

## 8. HABILLEMENT

### 8.1 Epauls et hanches

"En hiver, l'habillement. . . se compose de blouses de peau de renne, poil en dehors, et de mitasses ou de culottes avec poil en dedans. Mais le vêtement le plus chaud du pays est celui qui est tissé avec des lanières de peau de lièvre blanche." (59: 533)

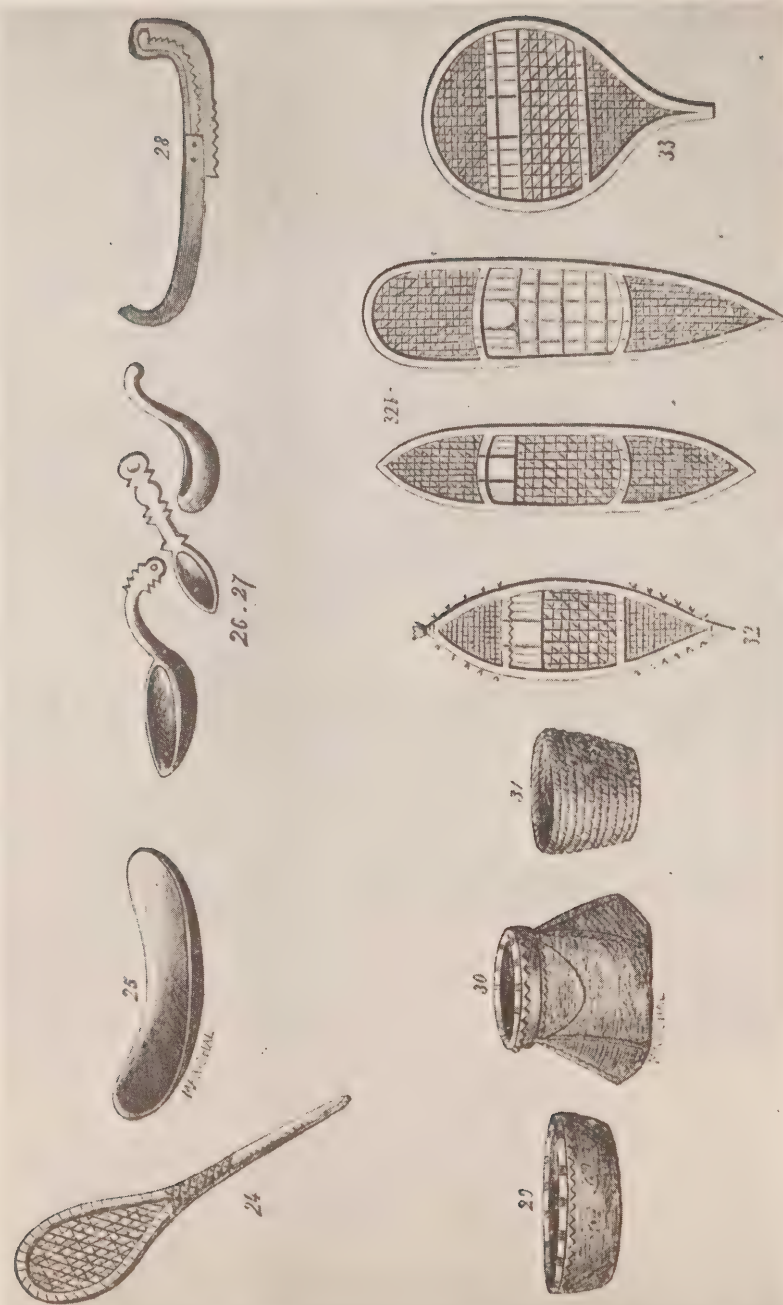


Planche n° 9. Artifacts dènè-dindjié

“...la blouse de peau blanche ou jaune (*i, iè, ig*) à queues décorées de franges et de breloques métalliques... fut le costume primitif des *Dènè-dindjié* et que portent encore les Loucheux; ceux-ci ainsi que les Peaux-de-Lièvre y joignent un pantalon de même matière et aussi richement orné (*kia-i*), qui est cousu avec la chaussure. Il est porté par les femmes comme par les hommes. Les tribus plus méridionales remplacent le pantalon par les cuissards ou mitasses (*shel'*), que des jarretières retiennent aux jambes, et par un pagne oblong d'une étoffe quelconque.”

(14: XXIV)

“La robe des femmes est très-courte et décorée d'une profusion de franges, de houppes de laine, de verroteries et de breloques sonores... Durant l'hiver, le renne, le castor et le lièvre arctique... fournissent... des vêtements aussi chauds que légers et commodes.”

(14: XXIV-XXV)

## 8.2

### Le pied

“La chaussure générale est le mocassin (*k'é*)... qui emprisonne et dessine le pied...”

(14: XXV)

“Les raquettes (*“ay; “a; “ey*). - C'est un cadre de bois de saule, de bouleau ou de sapin dont la forme varie avec les tribus, et qui est rempli par un treillis en menues lanières appelées babiches. Ce treillis est soutenu par deux ou trois petites barres qui traversent le cadre dans sa largeur et servent à le consolider. Dans la partie médiane formée par ces barres se place le pied. Il y est retenu par un lien qui en fait le tour et plonge dans la neige par un trou ménagé sous les doigts. La partie antérieure de la raquette se nomme la pointe, et la partie postérieure la queue. Quant à leurs dimensions, elles varient depuis un pied (raquette des petits enfants) jusqu'à six et sept pieds anglais (raquettes de chasse).”

(58: 541)

(Pl. 9, no. 32, 32 bis, 33)

## 8.3

### Fabrication

“...petit objet en os (*kuray, koka*)... ou en ivoire, quelquefois en métal et sert à natter le réseau qui garnit l'intérieur des raquettes... Le mode de ce nattage... forme comme des hexagones par la superposition d'une natte en losange à une natte à angle droits. Ces navettes servent aussi à tricoter la peau du lièvre arctique réduite en lanières, de manière à en tisser ces vêtements sans couture et composés de toutes pièces...”

(58: 543)



“...grattoirs en os et en pierre, à l’aide desquels les femmes. . . enlèvent la maque des peaux, première opération du tannage. . . Ces instruments. . . sont simplement des cailloux tranchants ou des fragments de tibias de renne, taillés en biseau et légèrement dentés en scie. . .”  
(58: 542)

## 9. ORNEMENTATION DU CORPS

### 9.1 Ornements

#### 9.1.1 Chevelure.

“Le port d’une large tonsure. . . est aussi une mode montagnaise. Jadis, hommes et femmes partageaient leurs cheveux sur le front, pour les laisser pendre de chaque côté du visage. De nos jours, il n’y a plus que les vieillards qui ont conservé cette mode. . . Les jeunes gens se modèlent. . . sur les métis franco-canadiens.”  
(14: XXV)

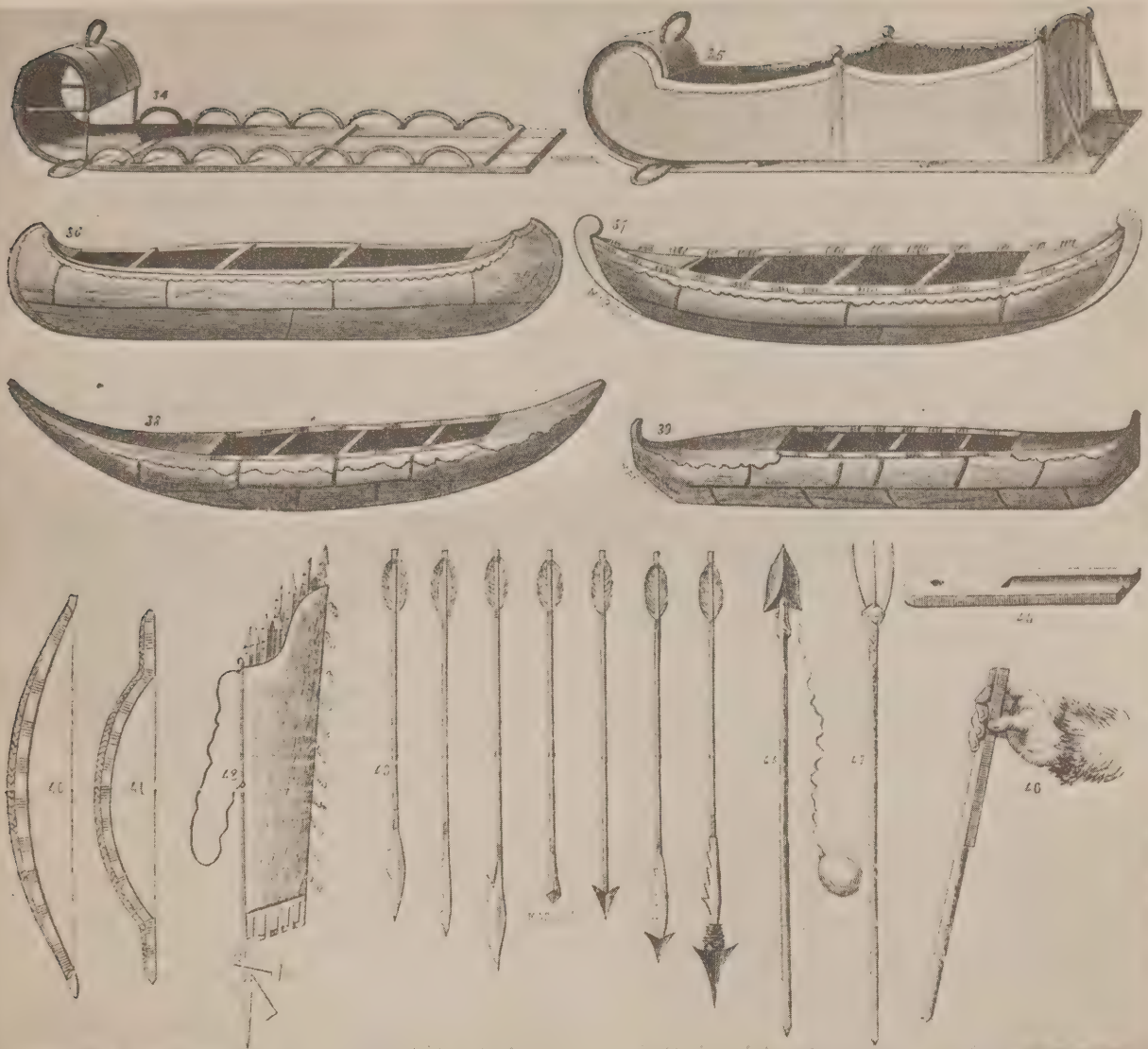
“...dans les occasions solennelles. . . après avoir induit leurs cheveux d’ocre rouge en poudre délayée dans du suif fondu. . . les *Dènè-dindjié*. . . les parsèment du duvet blanc des oiseaux aquatiques, tels que le cygne, l’oie et le canard.”  
(29: 693)

### 9.2 Entretien

“Les *Dènè-dindjié*. . . ne se lavaient jamais autrefois; mais ils se nettoyaient les mains et le visage avec de la graisse ou avec un morceau de chair de poisson. . . Aujourd’hui même, ils portent une chemise. . . jusqu’à ce qu’elle tombe en pièces; et lorsqu’ils veulent s’endimancher, ils en mettent deux ou trois par-dessus la sale. . . La vermine les dévore. . .”  
(14: XXV)

### 9.3 Tatouage

“Le tatouage se réduit. . . à quelques petits traits parallèles que les femmes portent sur le menton, aux commissures de la bouche ou sur les pommettes. Les hommes sont rarement tatoués, mais ils se peignent de vermillon les joues, le menton, le front et le nez.”  
(14: XXV)



AMÉRICAINS DU NORD-OUEST. — 34. Traîneau à viande. — 35. Traîneau de voyageur ou carriole. — 36. Canot chippewyan. — 37. Id. — 38. Canot peau-de-lievre et peau-de-chien. — 39. Canot esquimau. — 40. Arc esquimau (d'homme fait). — 41. Id. (de jeune homme). — 42. Carquois esquimau, avec épissures en ivoire. — 43. Flèches esquimautes. — 44. Harpon esquimau. — 45. Instrument servant à lancer la javeline, le harpon et le trident *notark*. — 46. Manière de lancer le harpon à l'aide du *notark*. — 47. Trident esquimau : — dessins du R. P. Petitot (voir p. 541).

## 10. TECHNIQUES D'ACQUISITION

### 10.1 Chasse

“Le sauvage pourvoyeur est parti; il emmène avec lui toute sa famille, sa maison de peaux, ses vêtements, ses armes; pour tout véhicule, il n’a qu’une longue planche de bouleau, dont la partie antérieure est recourbée en volute, qui est traînée immédiatement sur le sol par 2 ou 3 chiens. . . Il fraye lui-même à la raquette un chemin à son équipage jusqu’à ce qu’il trouve un endroit assez fourni en bois mort et assez couvert de pistes d’animaux. Là, il dresse la loge, puis bat le terrain jusqu’à ce qu’il ait tué quelques animaux. C’est alors à son aide à les dépouiller et à les mettre en cachette. . .”

(111: 376)

“Ils chassent le renne de plusieurs manières: à courre, c’est-à-dire en le poursuivant à pied et à la raquette dans la neige, sur les grands lacs, dans les bois et les steppes; au lacet dont ils garnissent de vastes enceintes palissadées vers lesquelles ils pourchassent cet animal. . . lequel vit toujours par grands troupeaux. En été et en automne, les *Dènè-dindjié* guettent le renne à certains endroits que l’animal a l’habitude de traverser en bandes, dans ses migrations périodiques de l’Océan Glacial à l’intérieur et vice-versa. Lorsqu’un troupeau s’est jeté à la nage, il est aussitôt entouré et massacré. . . Les *Dènè* nomment le renne *étié, éthen, ékfwen*, c’est-à-dire viande, nourriture.”

(14: XXV)

“Le mouton et la chèvre se chassent à l’affût, et il en est de même du castor et de l’orignal. Un castor et un élan manqués sont ordinairement perdus pour le chasseur.”

(14: XXV)

“Le chasseur. . . dépèce lui-même les animaux qu’il a tués. . . c’est ordinairement à la femme et aux enfants qu’est dévolu le soin de venir chercher en traîneau, pour les conduire au camp.”

(14: XXV)

### 10.2 Piégeage

“. . . pour prendre le lapin sauvage, le ptarmigan tiqueté et la gelinotte blanche. . . dans les bois. . . les jeunes Indiens disposent. . . des lacets. . .”

(14: XXVI)

“. . . dans les bois. . . les jeunes Indiens. . . auront fabriqué des trappes à martres, à renards ou à gloutons. . .”

(14: XXVI)

### 10.3 Pêche

“...les jeunes Indiens. . . auront creuser des puits dans une croûte de glace de trois à neuf pieds d'épaisseur, afin d'y tendre des filets ou des lignes de pêche.”

(14: XXV)

(Pl. 7, no. 9)

“Chez les tribus qui ont reçu le métal, nombre d'objets en pierre continuent à être en usage, tels que: les hameçons. . .”

(58: 530)

## 11. ALIMENTATION

### 11.1 Préparation alimentaire

#### 11.1.1 Ustensiles.

“Les cuillers ou mikouanes (*l'us; etchè-unliné*). - En bois ou en corne de boeuf musqué, de moufflon et d'antilo-chèvre des montagnes, elles atteignent souvent des dimensions considérables parce qu'elles n'ont pas pour but d'être introduites dans la bouche; ce sont, à vrai dire, de simples écuelles. Elles servent aussi à déguster la graisse du bouillon par un procédé bien simple. Chaque Indien, rangé autour de la chaudière et muni de sa large mikouane, effleure la surface du liquide avec le dos de cet ustensile et le lèche ensuite pour recommencer le même manège jusqu'à ce que le bouillon soit entièrement dégraissé. Afin d'aider à l'opération, on a coutume de faire figer cette graisse en jetant un peu de neige dans le chaudron.”

(58: 540-541)

(Pl. 9, no. 26, 27)

“Les casseaux ou vases d'écorce de bouleau. On les nomme *kkri t'ili* ou *kkri tthay*, selon que leur forme se rapproche de celle d'un chaudron ou de celle d'un plat.”

(58: 541)

(Pl. 9, no. 29)

“Le chaudron ou marmite (*onfwa; pay-t'èni*). - Cet ustensile se fabriquait avec des racines de saule si habilement tressées qu'il était apte à contenir des liquides. On y faisait cuire les mets en y jetant des cailloux brûlants jusqu'à ce que l'ébullition s'en suivit. L'*onfwa* est encore en usage dans les Montagnes Rocheuses.”

(58: 541)

(Pl. 9, no. 30, 31)

“Chez les tribus qui ont reçu le métal, nombre d'objets en pierre continuent à être en usage, tels que: les marmites. . .”

(58: 530)



“Les plats (*tthay; kkwa; ttchek*). - Ce sont de simples planchettes creusées à l’aide du couteau-croche et dont la curvité est augmentée par leur exposition au feu. Ils servent à faire fondre de la neige près du foyer, à recevoir le contenu des chaudrons à l’heure des repas, et même à pelleter la neige.”

(58: 540)

(Pl. 9, no. 25)

### 11.1.2 Procédés.

“...la chaudière fut enlevée du feu, et on tira à l’aide d’un bois pointu des quartiers de viande à demi-cuite. . .”

(59: 378)

“...les flancs et les croupes des animaux tués sont désossés, découpés, exposés à la fumée sur un *boucan*, puis séchés au soleil, si on est en été. C’est ce qu’on appelle de la viande boucanée (*ékpané*). Elle est sèche, cassante, et se mange aussi bien crue que cuite.”

(14: XXVI)

“*La Martre-qui-saute*, femme de la *Graine-sèche*, s’empare... des lièvres; en un clin d’oeil, elle les eut retournés comme un gant, vidés et lancés dans le chaudron sans plus d’apprêts... les perdrix furent expédiées aussi promptement.”

(59: 377-378)

“...la *Graine-sèche* me demanda si je voulais goûter du contenu d’un certain vase non couvert. Je me vis servir... une sorte de colle jaunâtre et gluante. Je lui demandai... la recette de cette soupe: mon homme, me montrant un parchemin qui servait de porte à sa hutte, et un os d’orignal taillé en biseau. Voilà, dit-il, la matière de la soupe, et voilà l’instrument de cuisine.”

(59: 378)

## 11.2 Produits alimentaires

### 11.2.1 Animaux.

“...ils abhorent le chien; ils n’en mangent jamais la chair. . .”

(14: 28)

“Les animaux qui forment la nourriture de nos *Dènè-dindjié* sont le renne des déserts, le grand renne des bois ou caribou, l’orignal ou élan d’Amérique, le bison, le boeuf musqué ou ovibos, l’argali ou antilochèvre des Montagnes-Rocheuses, le bighorn ou moufflon des montagnes, le castor et l’ondatra ou rat-musqué.”

(14: XXV)

“L’Indien, s’il n’a plus rien à manger. . . fera râcler les peaux de sa tente, ou la robe de cuir de sa femme, dont il tirera une. . . gélatine nommée *elt’anl’-tsin*.”

(14: XXVI)

### 11.2.2 Végétaux.

“ . . ils sont friands des jeunes racines de l’astragale à fleurs violettes (*Hedysarum*), sorte de réglisse sauvage, de celles du Nénuphar lutea ou lis d’étang, de la moëlle du jonc fleuri, des tiges acidulées de la grande berce et de la rhubarbe sauvage (*Polygonum elliptica*).”

(89: 70)

“L’Indien, s’il n’a plus rien à manger. . . ira gratter les roches, y ramassera un lichen noir et recoquillé, du genre *Gyrophora*, et, avec ce cryptogame bouilli, procurera à ses enfants une gélatine douce et nourrissante (*thé-tsin* ou tripe de roche).”

(14: XXVI)

### 11.2.3 Boissons.

“Chez les *Dènè*. . . des tubes qui sont en os de cygne (*kuja; kuvuli; tsendhul*), servent aux hommes pour boire en canot plus commodément, c’est-à-dire en aspirant l’eau sans qu’ils aient besoin de mettre pied à terre.”

(58: 543)

### 11.2.4 Excitants.

“Chez les tribus qui ont reçu le métal, nombre d’objets en pierre continuent à être en usage, tel que: les calumets. . .”

(58: 530)

(Pl. 7, no. 1, 1 bis, 2)

## 11.3 Cannibalisme

“ . . le cannibalisme. . . eut lieu. . . dans presque toutes les tribus avant leur conversion. Les tortures de la faim et la crainte excessive de la mort rendaient ces Indiens si insensés que, loin de songer à se mettre en quête de nourriture, ils se jetaient les uns sur les autres et s’entrégorgeaient sans pitié. . . Les Montagnais ont moins d’excès à se reprocher en ce genre que les autres tribus, parce qu’ils vivent solitaires, famille par famille.”

(14: XXI-XXII)

“La nation montagnaise n’est pas anthropophage et ne l’a jamais été. . . .durant les époques de famine. . . il est peu de vieillards au grand lac d’Ours, à Good Hope et dans les Montagnes-Rocheuses qui n’aient dévoré plusieurs membres de leur famille. J’ai vu au fort Norman un vieillard à cheveux blancs qui en a mangé jusqu’à onze, . . .à savoir: ses deux femmes, et ses six enfants, son père, sa mère et un de ses beaux-frères. Il y a trois ans à peine (1864). . . un sauvage de Good Hope. . . a mangé sa fille cadette. . .”

(59: 530)

**ORGANISATION SOCIALE**



## 12. PARENTE

### 12.1 Famille

#### 12.1.1 Relations maritales.

##### 12.1.1.1 Choix du conjoint.

“...ils ne prennent leurs épouses que dans leur propre tribu; ils ne répugnent nullement à s’allier avec leur belle-soeur ou avec leur nièce. Tout au contraire, la parenté d’une femme avec leur épouse défunte leur semble une raison suffisante pour l’épouser en secondes noces. Mais ils ont en aversion les liaisons entre autres consanguins.”

(14: XXXV)

“D’ordinaire, la femme était tronquée par son père contre une couverture, un fusil ou... un ou deux chiens.”

(14: XXIII)

##### 12.1.1.2 Polygamie.

“La bigamie, la polygamie et même un communisme relatif étaient choses fréquentes chez les *Dènè-dindjié*.”

(14: XXII)

“Chez les Indiens du Mackenzie... il est rare qu’ils gardent leur 1<sup>ère</sup> femme... ils changent 3, 4, 5, 6 fois... avant de persévérer dans une dernière union... Mais ils n’en continuent pas moins à considérer toutes celles avec lesquelles ils ont eu commerce, comme leurs femmes et ils ne leur donnent pas d’autre nom.”

(253: 2-3)

##### 12.1.1.3 Division du travail.

“La femme... (doit) vaquer aux soins du ménage, tanner les peaux, préparer les fourrures, déssosser et boucaner la venaison, piler les os pour en extraire la moëlle, coudre, laver et raccommorder...”

(14: XXV)

##### 12.1.1.4 Formes de désunion.

“Si la femme est mécontente de son mari, elle s’en venge en violant la foi jurée (divorce), celui-ci lui rend la pareille, non... sans lui avoir

donné un à-compte de coups de crosse de fusil ou de tête de hache.”  
(59: 528)

“Quand le mari dégoûté rejetait son épouse, il lui reprenait tout ce qu’il lui avait donné, mais il n’avait pas le droit de demander au père offensé l’objet qui avait servi comme de sceau au marché.”  
(14: XXIII)

### 12.1.2 Comportement familial.

“L’autorité du père n’est pas beaucoup plus grande. . . que celle du chef. Elle ne se fait guère respecter que par la force.”  
(59: 528)

“ . . .l’enfant est un esclave qui doit obéir sans cesse, obéir à tous. . .”  
(59: 529)

“ . . .je n’ignorais pas le peu de soin que les sauvages prenaient des orphelins qui sont à leur charge.”  
(111: 377)

### 12.2 Terminologie parentale

“ . . .si, dans une tribu. . . le mari appelle sa femme *sé’a*, mon esclave, il la nomme ailleurs. . . *sé dézé*, ma soeur.”  
(14: XXII)

“ . . .ils n’ont point de terme dans leur vocabulaire pour nommer leurs cousins et leurs cousines, soit germains soit éloignés à quelque degré que ce soit. Ils les appellent tous du nom de frères ou de soeurs. Ils sont également dépourvus du mot frère et du mot soeur en général; mais ils ont des termes spéciaux pour désigner les aînés des cadets. Les orphelins, qu’ils sont dans la coutume d’adopter, donnent le nom de père et de mère à ceux qui les ont élevés. Dans la langue *dènè*, les mots oncle et tante sont des dérivés des mots père et mère. Ils n’ont pas de nom abstrait pour désigner le mot de parent en général; ils emploient alors le mot frère. Mais ils possèdent un mot pour désigner leurs parents en tant qu’ancêtres, auteurs de leurs jours. Ce mot est *sé tchôp k’é*, *sé t’i kwi*, *sé téjyé k’é*, c’est-à-dire mes gros, mes grands, mes plus élevés.”  
(14: XXXV)

- “1. tous les oncles sont appelés père, et toutes les tantes, mère;
2. tous les aïeuls et frères et soeurs d’aïeuls sont appelés grand-père et grand-mère. Point de grand-oncle, ni de grand’tante, de bisaïeul, de trisaïeul, etc.
3. et vice-versa, point d’arrière-neveux, mais rien que des petits-fils;

4. il existe un mot différent pour désigner le frère aîné, et un autre mot pour désigner le cadet, mais il n'y en a point pour exprimer le mot frère. Pareille chose a lieu pour le mot soeur;

5. les noms de cousin et de cousine, se rendent par les mots de frère et de soeur, sans aucune dénomination particulière;

6. le même mot désigne le gendre et la bru. Un autre mot désigne pareillement le beau-frère et la belle-soeur, etc.

Chez les Montagnais de toutes les nations, il y a en cela identité complète, sauf dans quelques dialectes. . .”

(59: 500-501)

### 13. COMMUNAUTE

#### 13.1 Division par bandes

“La grande famille montagnaise n'est constituée ni en république ni en petits Etats; elle se divise en tribus qui se subdivisent en diverses bandes. . . indépendantes les unes des autres, et ne reconnaissant d'autre maître. . . que la volonté individuelle de chacun.”

(59: 526)

#### 13.2 Chefferie

“Si quelques tribus ont un ou plusieurs chefs, ils n'y jouissent que d'une influence très-faible et d'un titre honorifique dont toutes les fonctions consistent à régler l'ordre des chasses, à discuter l'opportunité des voyages aux forts de traite, à répartir entre leurs jeunes gens les marchandises obtenues par la traite. . . C'est. . . à la longueur des harangues que l'on reconnaît un chef.

. . . les sauvages ne se croient pas inférieurs à leurs chefs et ne leur cèdent en rien, tandis que ceux-ci. . . afin de conserver leur poste et de jouir de la popularité, s'épuisent en largesses vis-à-vis des jeunes gens qu'ils appellent pompeusement leur suite: *seskr énéu*.”

(59: 526)

“Les chefs que se donnent certaines tribus, ou plutôt que leur donne la Compagnie d'Hudson n'ont absolument d'autre apanage que de régler l'ordonnance des chasses et les voyages dans les forts de traite. . .”

(14: XXII)

#### 13.3 Prêtres (jongleurs)

“ . . . ces Indiens reconnaissent des jongleurs qui s'arrogent et cumulent les fonctions de conjureurs, d'envoûteurs, de médecins, de voyants ou devins, de thaumaturges et enfin d'absolveurs. Cette classe d'homme est

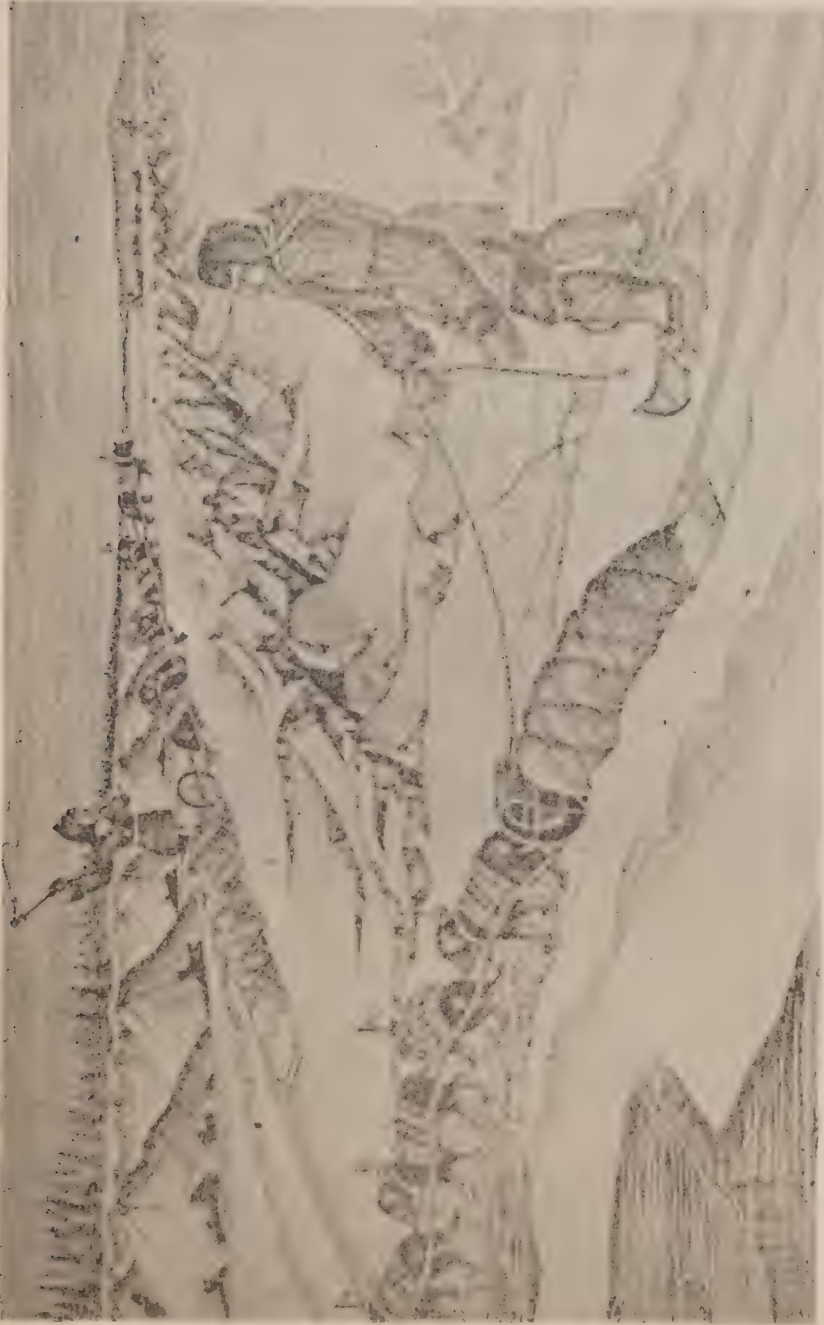


Planche n° 11. Missionnaires en voyage sur le Grand Lac des Esclaves



plus méprisée que redoutée, parce qu'elle se compose généralement de monomanes et de demi-idiots. . .”

(15: 25)

“...ils ont en guise de prêtres, des jongleurs qu'ils nomment Voyants (*Nako'i*). Ceux-ci pratiquent la confession des péchés, le jeûne et des chants qui sont appelés incantations, et auxquels ils attribuent le pouvoir de faire descendre l'esprit en terre.”

(35: 31)

“...tout chef de famille est le prêtre de sa famille, jusqu'à ce qu'il ait plu à un génie de se révéler à quelqu'un de ses enfants qui en devient le suppôt et le protégé.”

(15: 25)

“...le chamanisme des *Dènè-dindjié* a... ses initiateurs. Ce sont les jongleurs ou chamans, qui se nomment *dènè inkkpanzè*, *inkkponé* (ombres, silhouettes); *nat'é* (rêveurs), *nako'i* (voyants); et en *dindjié toezjien*, magiciens, du mot *schian* magie. Toutes leurs fonctions se réduisent à chanter et à rêver. . .”

(14: XXIII)

#### 13.4 Contrôle communautaire

“...point de lois, point de juges.”

(59: 526)

### 14. LOISIRS

#### 14.1 Jeux

“Ils ont un jeu nommé *udzi*. . . il consiste à deviner dans quelle main le partner tient un objet caché. Ils l'accompagnaient de chants, de clameurs et du son du tambour.”

(14: XXX)

“L'usage des masques... était d'un fréquent usage chez les *Dènè-dindjié*, autant dans les jeux qui ont pour but d'imiter les actions des géants *otchapé*, *kfwi-dételli* (têtes rasées), *dzé-tchpô* (grands-coeurs) ou *tchi-tchpô* (grosses-têtes). . .”

(14: XXVI)

#### 14.2 Chants

“Leurs chants, vocalisés chez les Montagnais, accompagnés de paroles chez les Peaux-de-lièvre et les Loucheux, ne sont pas dépourvus

d'harmonie et de rythme. Ils ont un rythme pour l'amour, et un autre pour la guerre et la magie; un troisième pour le jeu, un quatrième pour la danse et un cinquième pour le deuil et la douleur. . . tous ces chants sont sur le mode mineur. . . Sitôt que nous cessons de les accompagner, soit de la voix, soit d'un instrument, ils bémolisent toutes les notes. . .”  
(14: XXVI)

## 15. CYCLE DE VIE

### 15.1 Naissance

#### 15.1.1 Accouchement.

“Nos Indiennes accouchent sans aucun secours étranger.”  
(35: 27)

“ (les maris) se séparaient pendant quarante jours de leurs épouses après leurs couches.”  
(35: 26)

“ . . .traitement que suivent les personnes qui relèvent de couches: La femme est séquestrée en dehors de la tente, même au coeur de l'hiver, et elle prend son repos sous un petit abri fait avec des branches de sapin. Si la famille est en marche, il ne lui est pas. . . loisible de suivre le sentier battu, elle est obligée de se frayer. . . un chemin dans la neige, assez loin du reste de sa famille. . . ”  
(59: 515)

#### 15.1.2 Infanticide.

“Ils exposaient à la mort et détruisaient les enfants du sexe féminin. . . parce qu'ils regardaient la naissance d'une fille comme une infortune.”  
(14: XXX)

“ . . .les enfants du sexe féminin. . . souvent étaient voués à l'abandon et à la dent du loup à titre d'êtres inutiles et embarrassants.”  
(14: XXIII)

#### 15.1.3 Allaitement.

“Les mères. . . nourrissent leurs enfants durant trois ans et plus.”  
(35: 26)

#### 15.1.4 Nom.

“...ce ne sont pas les fils qui prennent le nom de leurs parents, mais ce sont les pères et mères qui changent leur nom à la naissance de leur fils aîné, pour prendre le nom de celui-ci. Ainsi le père de *Ttchélé* se nommera *Ttchélé-t’a*, père de *Ttchélé*; et sa mère se nommera *Ttchélé-mon*, mère de *Ttchélé*.”  
(14: XXX)

#### 15.1.5 Transport.

“Nos Indiennes portent les enfants sur le dos.”  
(35: 27)

#### 15.1.6 Fiançailles.

“...dans certaines peuplades du Mackenzie, on fiançaille des enfants dès l’âge le plus tendre...”  
(253: 3)

### 15.2 Adolescence

#### 15.2.1 Menstruations.

“...ils séquestrent leurs femmes et leurs filles lorsqu’elles sont sujettes à leurs infirmités naturelles. . . il ne leur ait pas permis de demeurer sous la tente de la famille. . . elles sont exclues du camp lui-même, elles habitent, pendant toute cette période, dans une petite cahutte de branchages, ayant la tête et la poitrine couvertes d’un large capuchon qui ne leur permet ni de voir aucun homme, ni d’en être vues. Elles ne doivent ni suivre, ni traverser les sentiers, ni prendre place dans une pirogue, ni s’asseoir sur les peaux qui servent de lit, ni se servir d’aucun ustensile du ménage; on leur donne à boire au moyen d’un chalumeau fait avec un os de cygne. Dans cet état, la femme s’appelle *tei-ttini*, mot à double sens, qui signifie également: celle qui porte le capuchon, et, celle qui est dans le mal. La raison de cette pratique. . . est, disent nos Indiens. . . que cet état de la femme est une cause de mort pour l’homme.”  
(35: 26)

### 15.3 Vieillesse

#### 15.3.1 Comportement envers les personnes âgées.

“...il n’y a pas longtemps encore qu’une vieille... octogénaire, tombée dans l’enfance, fut abandonnée, en été, sur une petite île du lac des Esclaves, avec un seul morceau de viande sèche pour toute nourriture.”

(59: 494)

“...le sort des vieillards. . . : mauvais traitements, paroles dures, moqueries, refus de nourriture, souhaits de mort. . . Si le trépas tarde trop, si le vieillard devient infirme et impotent... on l’abandonne dans un campement jusqu’à ce que mort s’ensuive. A Good Hope, un vieillard. . . a été abandonné par ses enfants, et une. . . septuagénaire par son fils unique. On allume pour lui un petit feu dans la neige; on dépose à ses côtés, sous un abri de branchages, un morceau de viande boucanée, et l’on part! Il est déjà considéré comme mort et ses parents le disent: *Otcié élla-niwèt, yènta ahentté khulu otcié ellaniwet*. - Il est bien mort, il paraît vivant encore, mais il est bien mort.”

(59: 528-529)

#### 15.3.2 Sépulture.

“Au point de vue des usages funéraires, on trouve. . . trois modes de sépulture du corps: allongé, accroupi, debout, dans des fosses, des sarcophages de bois brut, portés sur des poteaux, dans la terre ou sur le sol, dans des troncs d’arbres, plantés en terre, etc. On pratique aussi l’incinération, dans le but, dit M. Petitot, de procurer une chaleur réconfortante au défunt dont le corps, grelotterait éternellement.”

(Bordier: 61)

(Pl. 13)

“...ils enterraient leurs morts aussitôt après le trépas. . . Ils cousaient étroitement le cadavre dans des peaux qu’ils peignaient en rouge, puis le déposaient dans les tombes. . . ou bien l’ensevelissaient debout dans le tronc creusé d’un arbre. . .”

(14: XXXIII)

“...les morts sont déposés en *cache* dans un coffre. . . fait de petits troncs d’arbres encochés, et élevé de trois à sept pieds au-dessus du sol. Les vêtements, les armes et les ustensiles du défunt sont ensevelis avec lui. . . son canot d’écorce est renversé sur la tombe ou bien lancé au gré du courant. Tous les objets, ayant appartenu au défunt et qui ne peuvent être cachés avec lui sont sacrifiés. On les brûle, on les jette à l’eau ou bien on les suspend dans les arbres; car ils sont *eln’ari, étay*, c’est-à-dire anathème.”

(14: XXVI)

“Les *Dènè-dindjié* . . . ensevelissent leurs morts dans des coffres (*tssa*) élevés sur des poteaux au-dessus de terre. Depuis leur conversion au christianisme. . . ils déposent leurs morts dans la terre. . . entourant le tertre funéraire d’un apprentis grossier ou d’une enceinte palissadée.”  
(58: 589)

“ . . . les *Dènè-dindjié* . . . n’ont jamais pratiqué la crémation ou l’incinération comme un usage national. . . ”  
(58: 602)

“Ils éprouvent la plus grande répugnance à manipuler les cadavres ou les ossements des morts, et ne se servent jamais d’aucun objet ayant appartenu à un défunt. Dès qu’une personne entre en agonie, on se hâte d’abattre la tente, de crainte que le moribond ne vienne à y mourir, ce qui la rendrait. . . tabou.”  
(14: XXXV)



**RELIGION ET VISION DU MONDE**

## 16. VIE RELIGIEUSE

### 16.1 Croyances religieuses

“Les croyances des Danites sont contenues implicitement dans leurs traditions, leurs légendes et leurs pratiques quotidiennes. Ils ne les enseignent point ex professo. Ils ne les reconnaissent pas officiellement, pas plus que leurs divinités.”  
(15: 44-45)

#### 16.1.1 Esprits et dieux.

##### 16.1.1.1 Dieu national.

“...la lune, *tpèwè-zaë* ou *adzié-di-sa*, le soleil nocturne, qui est pour la nation danite le véritable dieu national et tutélaire souverainement reconnu et adoré.”  
(15: 112-113)

“Comme enfant, le dieu-lune est pourvoyeur des Danites. Il s'appelle *Sié-zjit-dhidié*, *Sa-kkè-wéta*, ou *Sa-wéta*; c'est-à-dire Assis dans ou sur la lune. Celui qui réside dans la lune. On l'appelle aussi *Ettsen-noulé-yan*, le Petit Bien-Aimé, *Bettsin-nni-ounli* et *Bettsen-nouli*, le Créateur. . . On le nomme encore *Etsièghè*, la Bouse de Boeuf musqué; *Nni ottsintàné*, l'Enfant mousse; *Bètsouné-yénel chian*, l'Élevé par sa mère-grand; *Oumit-chimo-awasis*, l'Enfant de la Bouse et enfin *Attik-oumik iyiniw* ou l'Homme des déjections du renne. Comme magicien et protecteur des Danites, le dieu-lunaire porte les noms de *Kotsi-da-tpèh*, ou *Oltsint-pédh*, le Bâton opérant; parce qu'il faisait des prodiges à l'aide de sa baguette; on l'appelle aussi *Etsié*, le Grand-Père, et *Etsié-déwkfoë* le Grand-Père jaune. . . Enfin, comme génie ou dieu de la lune, cette divinité change les noms qui précèdent en ceux de *Oboe-ékon* ou Ventre-bouclier, *Edzèè*, *Edzil'*, ou *Adzjell*, le Coeur, et *Ettsonné*, *Ettsun*, *Ettséné*, l'Esprit mauvais.”  
(15: 116-119)

“Le dieu mâle lunaire est d'autant plus le dieu national des Danites hyperboréens qu'il est leur grand-père maternel. Ces Indiens. . . se prétendent issus du mariage d'un descendant immédiat du premier couple avec une fille du vieillard-Lune, nommée *Yékkpay-ttsèghe* ou la femme de lumière du jour.”  
(15: 117)

“...nos *Dènè-dindjié* ont la connaissance primordiale d'un Etre bon qui se trouve placé au-dessus de tous les êtres. Il a une foule de noms. . . Le plus ordinaire dans les trois principaux dialectes est



Planche n° 12. Grand Lac des Ours. Baie Keith (côté ouest). Fort Norman et  
Mission Petitot

*Bèttsen-nu-unli* (celui par qui la terre existe), *Nnutsé* (fait-terre ou Créateur) et *Tit'ié* (père des hommes). Les Peaux-de-lièvre et les Loucheux le disent trine. Cette triade se compose du père, de la mère et du fils. Le père est assis au zénith, la mère au nadir, et le fils parcourt le ciel de l'un à l'autre.”

(14: XXIII)

“Ils personnifient souvent leur triade divine sous la forme d'oiseaux gigantesques de la famille de l'aigle, père, mère et fils, qu'ils nomment *olbalé*, *orelpalé* (l'immense, le blanc, le pur), *nontélé* et *Kanédèté* (le voyageur). . . le mâle, d'après leur récit, apporte le jour en arrivant à son nid, tandis que la femelle y amène la nuit avec elle.”

(14: XXXI)

#### 16.1.1.2 L'Esprit mauvais.

“Indépendamment de la triade créatrice et des animaux-génies ou *Elloné*, les *Dènè-dindjié* reconnaissent un Esprit mauvais qui porte aussi plusieurs noms. Les plus vulgaires sont *yédariyé-slini* (puissant-mauvais); *éttsoné* (loutre, esprit-mauvais); *ëdzé* (coeur); *yat'énontay* (venu du ciel, ou qui a traversé le ciel); *éttséni* (esprit); *onné-ttsen* (rejeté, repoussé). Les Indiens en ont grand'peur et en font l'objet de leur magie noire.”

(14: XXIII)

“...mauvais esprit ou...*Dènelaté*, ou *Yat'énontay* ou *Dindjyé ta'in*. . . les sauvages croient toujours le voir à leurs trousses. Un grand nombre d'entre eux et même des enfants. . . m'ont affirmé l'avoir vu jadis sous la figure d'un être noir et affreux. L'ennemi *Nanttinène* ou *Dénè djyèdè*. . . n'appartient à aucune nation, habite dans les montagnes et rôde en plein jour à travers les bois. C'est lui que l'on conjure par des scènes de jonglerie. On le prie de s'éloigner des malades, de laisser les Indiens chasser en paix.”

(59: 503-504)

“Voici quelques noms danites de l'Esprit mauvais: *Ttasin-slini*, *ttsin-djiéré*, *djidzjin*, c'est-à-dire quelque chose de méchant. *Tta bédjiéré*, *tta beslini*, le mauvais; *djen-tloedh*, l'esprit fort. . . *Yédariyé*, *yédaodiyé*, *yéindjidhaetloedh*, le puissant, le fort, l'esprit fort, c'est-à-dire le mauvais. Voici encore d'autres noms du même esprit: *han-djétoetlaedh*, *hantpoetètoetlaedh*, le fort rejeté, repoussé au loin. Comme certains animaux ont des noms qui se rapprochent de ceux-ci, ces bêtes sont considérées comme des suppôts et des emblèmes de cet Esprit-mauvais. Tels sont *ttsen*, *ttséné*, *éttsali*, le pic-de-bois jaune (*Picus varius*); *éttsun*, *éttsou*, *ttsiw*, la loutre. *Ettséné* n'est cependant pas un tentateur, ni un tortionnaire. . . il n'est point trine et est considéré comme un pur esprit; c'est-à-dire qu'il n'a pas de corps. Les Danites redoutent surtout ce démon en ce qui a trait à leurs infractions aux coutumes antiques de



leurs pères. Mais la seule punition qu'ils m'ont paru redouter d'*Ettséné* est la mort. La résidence de cet Esprit malin est la Lune . . . Enfin, les Danites. . . donnent encore au malin esprit un nom plus mystérieux et plus équivoque encore, en l'appelant *Edzil'*, *Edzèè*, *Edzon*, *Adzziel'*, c'est-à-dire le Coeur du ciel ou de la nature. Sous cette dénomination il est encore génie de la maladie et de la mort, en même temps que divinité lunaire. Toutefois je ne peux certifier que ce soit le même dieu que *Ettséné*. Je ne le pense pas du tout.”  
(15: 82-85)

#### 16.1.1.3 Divinités astrales.

“Les Danites américains ne rendent absolument aucun culte au soleil, *sa*, *cha*, *sié*, pas plus qu'aux étoiles, *fwen*, *shen*. Le nom qu'ils donnent à la planète Vénus. . . est *Ttsèyunnè-tchô wènè*, l'étoile de la Grande Femme, ainsi que celui de Syrius, *sa-linhé*, le chien du soleil. . . Le nom de *yedh-ta*, les vierges célestes, donné par eux aux deux Ourses. . . Ils appellent le Baudrier d'Orion *Dénintchié*, le vieillard. . . Bien qu'ils ne rendent aucune espèce de culte à l'astre du jour, les Danites n'en font pas moins une divinité masculine, chez les *Tchippewayans* des lacs Athabasca et la Biche, féminine chez les Peaux-de-lièvre et les *Dindjié*. . .”  
(15: 102)

“ . . .lorsqu'un immense cercle apparaît. . . autour du soleil. . . les Montagnais disent que le soleil a peur (*Sa-trelguedh*).”  
(120: 337)

#### 16.1.1.4 Génies présidant aux éléments.

“Les Danites hyperboréens reconnaissent. . . des *Schédim* ou génies présidant aux éléments. Ces dieux de l'air, du feu, de l'aurore boréale ne sont jamais représentés par des figures. Ce sont réellement des esprits mais qui animent les éléments et les météores au point d'en faire des êtres vivants, puissants et doués de bons ou de mauvais sentiments envers l'homme. Admis par tous les Indiens, ils ne sont jamais *éllonhé* ou protecteurs individuels, chez les Danites. Le plus connu et le plus populaire de tous les *Schédim* est. . . le dieu des vents et de l'air. . . ou le Bras tout-puissant. . . C'est un être spirituel, invisible, insaisissable, doué d'une ouïe délicate, d'un coeur jaloux et susceptible, mais surtout de vigoureux et infatigables poumons. Le dieu des vents a un nom propre dans la théogonie danite; celui du feu n'en a point d'autre que celui de cet élément même, *kpon*; mais c'est un dieu bienfaisant et souverainement aimé de tous les habitants d'un pays qui est le plus froid de la terre.”  
(15: 76)



“*Idi* ou *Iti*, le dieu de la foudre et, par extension le dieu du tonnerre, est encore plus redouté que *Ta-youkpay*, le feu polaire. C’est un aigle gigantesque qui le produit. Il accourt, au printemps, avec le retour de la chaleur, sur les pics des Montagnes-Rocheuses, où il niche, et s’en retourne dans l’astre terrestre, en automne. *Idi* produit les éclairs par le clignement de ses paupières, et le tonnerre, par le frémissement de ses ailes et de sa queue.”  
(15: 79)

#### 16.1.1.5 Divinités légendaires.

“...les Danites les plus septentrionaux reconnaissent virtuellement l’omniscience divine, dans les noms d’un héros légendaire qu’ils nomment *El-nahi*, *El-na-guhini*, *El-ta-oduhini*, *El-na-ta-ettini*, *nischie-gunihw*, suivant les dialectes; c’est-à-dire Celui qui voit en arrière et en avant, Celui qui a des yeux par devant et par derrière. Ils prêtent à ce dieu une stature gigantesque auprès de laquelle l’homme n’est qu’un chétif pygmée, lui attribuent la plus grande bonté, le parent de vêtements superbes, placent dans ses mains la foudre ainsi qu’un celt ou hache de pierre avec lequel ils lui font ouvrir la terre pour en retirer l’homme captif de l’Esprit des ténèbres.”  
(15: 54-55)

“Revêtu de la peau du fils (d’oiseaux fabuleux, c’est-à-dire des aigles blancs), *Ra-tronné* ou l’Etranger, héros des *Dènè*, traverse l’Océan et aborde en Amérique en fuyant le pays ténébreux des Hommes-Chiens, après avoir touché deux fois sur des îles de l’Océan Pacifique.”  
(29: 696)

#### 16.1.1.6 Lutins.

“Les Danites arctiques ont aussi et enfin des lutins, qu’ils nomment. . . *kfwit-ta*, Plumes de guerre, et dont ils n’ont pu m’esquisser le portrait. Ils ne leur reconnaissent aucun caractère de malignité.”  
(15: 100)

#### 16.1.2 Eschatologie.

##### 16.1.2.1 Immortalité de l’âme.

“Les *Dènè-dindjié* croient à l’immortalité de l’âme, à une autre vie, à un monde supérieur et à un monde inférieur.”  
(14: XXXI)

“Ils ont de l’immortalité de l’âme, une connaissance grossière; leurs âmes séparées: *Eyouñné*, des uns, *Ewiû-èn*, *Ttsini*, *nikyon*, des autres. . .”

(59: 505)

“Les revenants ou *Eyunné* de nos *Dènès* sifflent comme les *Innulit* des Esquimaux.”

(13: XXXIII)

“Nos *Dènè-dindjié*. . . ont. . . la croyance. . . du départ des âmes en bateau, au point qu’une phrase consacrée pour exprimer l’agonie d’un mourant est celle-ci: *bé yu dék’i* (son esprit part en canot). . .”

(58: 601)

#### 16.1.2.2 Comportement des âmes.

“...des Indiens. . . croient que les aurores boréales. . . sont les mânes de leurs parents qui exécutent des danses célestes; et, lorsqu’ils en sont trop effrayés, ils les dissipent ou prétendent les dissiper en tirant des coups de fusil, tandis qu’ils s’imaginent les attirer en sifflant; d’autres ne s’en occupent nullement.”

(120: 338)

#### 16.1.2.3 Réincarnation de l’âme.

“...dans un grand nombre de tribus, l’antique foi à la métempsychose et à la migration des âmes est profondément enracinée. Ce sont ordinairement les petits enfants naissant avec une ou deux dents. . . qui passent pour ressuscités ou réincarnés. Il en est de même de ceux qui viennent au monde peu après le trépas de quelqu’un. J’ai pu chasser de l’esprit d’une jeune fille la persuasion où elle était d’avoir vécu, antérieurement à sa naissance, sous un nom et avec des traits autres que ceux que je lui connaissais; ni empêcher une vieille femme de revendiquer la propriété de l’enfant de sa voisine, sous le spécieux prétexte qu’elle reconnaissait en lui l’âme émigrée de son fils décédé.”

(14: XXX)

“Le fait. . . que des enfants. . . viennent. . . au monde munis de deux dents. . . les Indiens septentrionaux le considéraient. . . comme un cas. . . de transmigration et de réincarnation de l’âme du dernier défunt de la tribu.”

(75: 246)

“Cette faculté de se réincarner, les *Dènè-dindjié* l’appliquent également aux animaux. J’ai connu une malheureuse mère qui se désolait, parce qu’une sorcière de profession lui assurait qu’elle avait vu son fils mort se

promenant sur le rivage, sous la forme d'un ours. Il est rare, qu'après le trépas de quelque sauvage marquant, ses compagnons n'affirment l'avoir vu métamorphosé en caribou à deux pattes, en ours ou en élan.”  
(14: XXX)

### 16.1.3 Concepts moraux.

#### 16.1.3.1 Mal.

“...ils ont la connaissance du serpent, et de très-gros serpents qu'ils nomment *naduwi*, *natéwéri*, *kian*, *it'ini*. Ils identifient tellement cet animal avec le mal, la maladie et la mort, que pour désigner un accès ou une crise aiguë d'une maladie fiévreuse ou nerveuse, ils se servent de la phrase: *natéwédi yé nadenkkwè*, le serpent est tombé en lui. Ils prétendent que dans leurs incantations, leurs voyants forçaient ces reptiles de sortir du corps des malades qui les consultaient.”  
(14: XXXV)

“...ils reconnaissent le péché (qui, à leurs yeux, n'est autre que le commerce charnel) comme la source première de tous les maux, et la mort comme sa punition: c'est ce qu'exprime le proverbe, *Etendi-koëdenyé...*”  
(35: 31)

### 16.1.4 Objets sacrés.

“...les Indiens... se procurent, dès qu'ils ont reçu l'initiation, une peau ou quelque partie de l'animal afin d'en fabriquer une amulette, un talisman... Griffes, queues ou ailes d'oiseaux, peaux d'hermine, de belette ou de putois, oiseaux empaillés ou étalés... On portait ces objets sur soi. On en décorait les pirogues, les berceaux et les couches; et les époux prenaient leur repos sous le regard de l'animal tutélaire, appendu au-dessus de leur lit... Le rameau de sapin, *el ellè*... préservatif des maléfices et de la ruse des animaux qui symbolisent le diable, tels que le carcajou, la loutre et le renard. Ils plantaient cette amulette sur les caches... à provisions... accompagnant cette action de chansons...”  
(15: 8-9)

“...les plumes... du pic-de-bois jaune (*Picus varius*)... et la peau... de la loutre... sont... des amulettes puissantes.”  
(15: 84)

## 16.2 Pratiques religieuses

### 16.2.1 Tabous.

“Quand nos Indiens ont tué à la chasse un gros animal, tel que l’Elan, Renne, etc., ils en ramassent le sang dans la panse de la bête et vont l’ensevelir sous la neige, loin de la viande. Si c’est un oiseau ou un petit animal qu’ils ont tué, ils le saignent aussitôt.”

(35: 29)

“...avant leur baptême, ils considéraient comme une faute de manger d’un animal crevé ou mort-né; ils distinguaient par là, les animaux qui étaient purs et comestibles à leurs yeux, d’avec les animaux immondes, tels que les bêtes féroces et les oiseaux carnassiers.”

(35: 30)

“...le sauvage... devra s’abstenir de manger du sang... les coquillages, le frai de poisson, les animaux mort-nés, les intestins, les poux... et certains animaux et oiseaux...: du corbeau, du chien, des animaux morts de maladie...”

(59: 514-515)

### 16.2.2 Magie.

#### 16.2.2.1 Curative.

“...*èlkkézin-tsédjen*, *ehkkèen-tsèt chin*, *nikkion-tsoetil’ié*, ou magie curative, suivant les dialectes, ou le chant de l’un sur l’autre, le chant mutuel, porte aussi le nom bizarre et mystérieux de passage sous l’eau, *tpu-yié-tsédété*. Dans le but d’opérer la magie curative, la seule dans l’exercice de laquelle les jongleurs danites cumulent les fonctions d’absolveur et de médecine, le conjureur, accompagné quelquefois de deux confrères, se renfermait avec le malade dans un *chouns* ou loge de médecine, et y jeûnait, dit-on, sévèrement pendant trois jours. Il se couchait à côté du malade et se répandait en chansons, en soupirs et en insufflations réputés bienfaisants et capables de charmer le mal. Il parvenait ainsi bien facilement à endormir le patient par l’effet soporifique de sa monotone et peu mélodieuse mélodie...”

Au préalable, le conjureur avait obtenu du malade l’aveu de ses fautes; car, disent les *Dènè*, ce sont les péchés des hommes qui attirent sur eux les maux, les maladies, et qui causent leur trépas: *étendi koédényé*. . . Il semble que cette confession auriculaire fut sérieuse de la part des malades. Du côté de l’absolveur, elle était passablement odieuse, car on m’a dit que les conjureurs ne se contentaient pas d’un aveu spontané, qu’ils ne croyaient pas le malade sur parole; mais cherchaient à surprendre son ingénuité par des questions captieuses ou inutiles, et à



lui faire avouer des fautes plus grandes que celles qu'il avait commises. Cette confession faite et le malade endormi par des chants, le magicien évoquait et attirait à lui *You-hanzin*, l'Eloigné, ou *Nou-hansin*, Celui qui est loin de nous. Les Peaux-de-lièvre le nomment *Younkfwin*, l'Esprit du septentrion. Et cet Esprit-éloigné accourant à la voix du jongleur, rejetait les péchés du malade, arrachait le mal ou l'esprit malin qui le minait, reprenait son âme qui se cachait et cherchait à quitter son corps et, la réintégrant dans son récipient de chair, rendait la vie au moribond, qui était sauvé. Que si cet Esprit-éloigné aimait trop l'âme du moribond, il l'emportait et tout était dit, l'homme mourait. .

...c'était un ministère lucratif; car tout cela se payait et même chèrement."

(15: 25-28)

#### 16.2.2.2 Inquisitive.

"La magie inquisitive, *nanlyéli*, *nanldé*, *yné-inkpa tsédékpa*, *yunkpat-adeytchit*, est le sort jeté, le sort bénin. Il avait pour but de récupérer les personnes ou les objets perdus, de prévoir l'arrivée des barques des commerçants, l'issue des chasses et des voyages, de s'informer de l'état, de l'habitat et des actes des personnes absentes. Le ministre s'appelait *nàkohin*, le voyant. . . A l'effet de connaître l'avenir, le voyant chante, souffle, se démène, chevrotte d'une voix nazillarde, et finit par s'endormir. Puis à son réveil simulé, il raconte à ses dupes les visions de son prétendu hypnotisme. Puis il feint de lancer dans l'espace une muscade qu'il escamote adroitement et l'envoie prendre des nouvelles de la personne, ou des indications de l'objet sur lesquels il est consulté. Puis enfin, toujours chantant, il voit la boule revenir et lui apporter les renseignements désirés."

(15: 28-32)

#### 16.2.2.3 Inoffensive.

"Dans la magie inoffensive ou plaisante, *yétitséwi*, jonglerie, *yéindji-djitpèzjit*, reption de la pensée, les Danites semblent copier, par manière de jeu, les actions. . . de l'un de leurs héros d'antan. . . Armé d'un bâton blanc ou d'une baguette de saule et le front orné de cornes, le prestidigitateur se livre à de pauvres tours, à des farces. . . L'homme à la baguette parcourt le camp sans autres vêtements qu'une peau de bête; il se masque ou se barbouille le visage de vermillon, de jus d'airelle ou de raisin d'ours; il ne cherche qu'à provoquer le rire. . . à jouer des tours aux spectateurs, poursuivant filles et garçons, frappant de son bâton ceux qui ne sont pas assez lestes pour se garer de lui, et poursuivi lui-même par les huées et les clameurs de la foule."

(15: 32-35)



#### 16.2.2.4 Procurative.

“La magie procurative s’appelle *inkkpanzé tta nattsoet*, l’ombre forte; *ékhé ta-yétlin*, l’enfant (ou le jeune homme) lié en l’air; *akpey*, l’enfant ou le jeune homme. Son but est de pourvoir le jongleur ou sa tribu d’un grand nombre d’animaux de venaison, soit en les attirant sur leur territoire, soit en les faisant tomber sous leurs coups, quand ils y sont déjà. Elle a donc pour dessein de faire cesser la disette ou de procurer l’abondance... cette merveille ne peut s’opérer que par la mort d’autant d’ennemis qu’il leur faut d’animaux prêts à se faire occire et manger. . .

. . . bien que le titre et l’origine de ce mode de jonglerie fassent mention d’un jeune homme, c’est d’un petit enfant que l’on se sert dans la pratique; parce que les mots *sé-kwi*, *eskpé*, *ékhé*, *akpey* signifient aussi bien garçon et jeune homme qu’enfant, en langue danite. Le magicien prend donc un petit enfant, il le couche dans un hamac, l’y lie par huit cordons fixés vers la tête et autant aux pieds, et le balance dans sa loge de médecine en chantant la mort de ses ennemis. . .”

(15: 35-38)

#### 16.2.2.5 Maléfactive.

“Magie maléfactive ou nocive, que l’on appelle *inkkpanzé dènè-kkèolté*, l’ombre qui tue; *éétlé*, la danse; *Ya-tpèh-nonttay* ou *yitpoenétik*, Celui qui a traversé le ciel dans son vol, le déchu, le Diable. Ce genre de magie a pour objectif le trépas d’un ennemi privé, pour mobile la haine particulière du jongleur ou la vengeance d’une famille. Ceux qui s’y adonnent sont tenus en très mauvaise réputation, et on les méprise autant qu’on les redoute. Pour faire son diable, le magicien *dènè* se dépouille de tout vêtement. . . il se barbouille de vermillon ou d’ocre rouge, il se fait peindre des lignes rouges par tout le corps, surmonte son front de cornes, s’affuble d’une queue de loup ou de carcajou, et tient dans ses mains des franges en poils de porc-épic. . . Ces franges *ékfwèli*, il les enroule et les déroule alternativement autour de ses membres. . . marchant, s’agitant et se balançant, enragé, *nànékel*, sur les mains et sur les pieds, comme un animal. Par le fait, il contrefait la bête comme le meilleur moyen de se rapprocher du malin-esprit. En cet état. . . le jongleur chante, évoque, jure, hurle. . . se surexcitant de plus en plus et se grisant lui-même à force de bruit, de contorsions et de hurlements. Il invoque *Ya-tpèh-nonttay*, il le somme d’accourir à tire d’ailes du Grand Lac des Truites, son séjour ordinaire, pour qu’il pénètre dans son corps, qu’il le possède et lui obéisse en lui donnant tous les moyens de causer la mort de son ennemi.”

(15: 39-43)

#### 16.2.3 Rituel.

“En hiver, quand l’excès du froid les presse et les met en danger, les Danites arctiques disent au feu: -*χuri*, *kpon nézin*, *χuri dinkpon*,

*pèlè-yékpo, patponnè wèthu.* - Vite, bon feu, vite, allume-toi, voici le loup qui accourt, et le voyageur est transi. . . On doit répéter. . . cette prière. . . jusqu'à ce que le feu flamboie."  
(15: 77)

#### 16.2.4 Culte des défunts.

"A la mort de leurs parents, les *Dènè-dindjié*, pour manifester leur deuil et leur douleur, coupent leur chevelure, se roulent dans la poussière, déchirent leurs vêtements et s'en dépouillent même. Jadis, dans ces occasions, ils s'incisaient la chair et allaient entièrement nus."  
(14: XXX-XXXI)

"L'usage des masques. . . était d'un fréquent usage chez les *Dènè-dindjié*. . . dans les funérailles où on en recouvrait la face du cadavre."  
(14: XXVI)

"Dans certaines tribus, un an après la mort de quelqu'un on se réunissait autour de la cache, on l'ouvrait pour contempler une dernière fois les restes hideux et défigurés du défunt; puis, après s'être lamenté et avoir entonné le chant des morts, on festinait en silence sur la pelouse. J'ai encore vu cette pratique. . . au grand lac des Ours et parmi les Flancs-de-chien éloignés des forts de traite. . ."  
(14: XXVI)

"Fête des morts et du festin des âmes. . . Nos chrétiens omettent maintenant le premier et le dernier acte de cette scène. . . à savoir: 1<sup>o</sup> la visite et le dépouillement des tombeaux; 2<sup>o</sup> la procession des corps et la translation des reliques. Dans la première instance, on se rendait en foule au cimetière au jour fixé par les chefs. C'était ordinairement au printemps, c'est-à-dire après le prétendu retour des mânes dans le lieu de la sépulture de leurs restes mortels. Quelquefois ces fêtes se faisaient aussi en automne, c'est-à-dire avant le départ périodique des mânes en compagnie du gibier empenné. Parvenu au champ du repos, on ouvrait les coffres, et on contemplait silencieusement leur affreux contenu. Puis, le tribut des pleurs payé, on nettoyait soigneusement ces ossements, on les dépouillait des restes des chairs en putréfaction, on les enveloppait dans des peaux neuves, et ils étaient alors transportés processionnellement à travers les tentes, dans lesquelles on les introduisait ensuite et où ils occupaient la place d'honneur, recevant journellement les saluts et les offrandes des habitants. Après cette cérémonie religieuse venaient les panégyriques des défunts, le festin silencieux et la danse des morts, au milieu de laquelle se faisait la distribution des présents. . . Enfin, venait la troisième partie de la fête. Les ossements réduits en un petit volume étaient transférés processionnellement dans une fosse commune où on les recouvrait de branchages et ensuite de terre, de manière toutefois que la terre ne touchât pas les reliques. Mais les morts, qui ne comptaient pas encore un an de décès, n'avaient point part à ces honneurs; sans doute parce que l'état de leur cadavre ne le permettait pas."  
(58: 590-591)

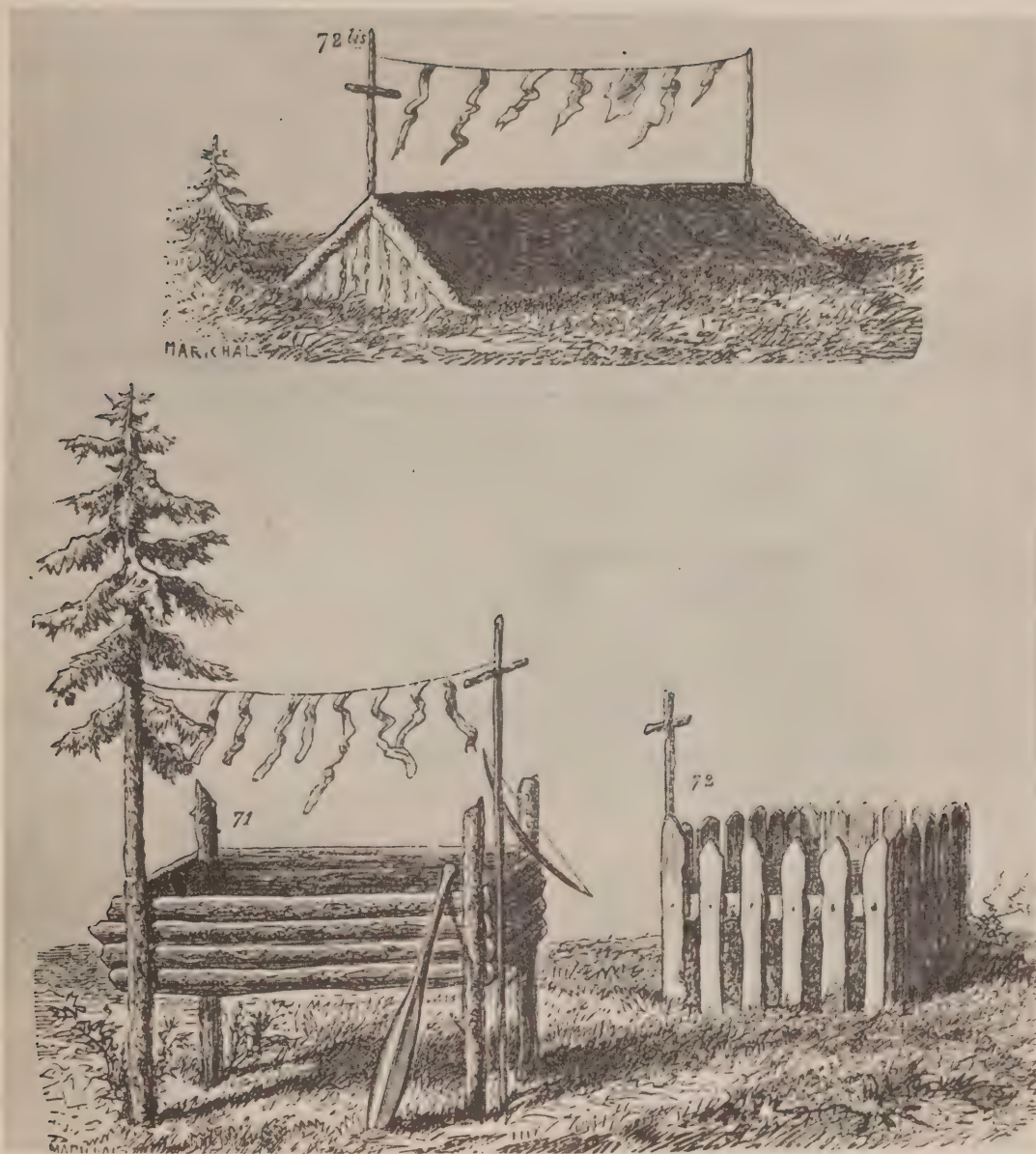


Planche n<sup>o</sup> 13. Tombeaux dène



“Les *Dènè-dindjié* surmontent les tombes de leurs morts de longues perches auxquelles sont suspendues des banderolles de diverses couleurs. Leur but secret est d’amuser l’âme du défunt et de la retenir dans la cache (*tssa*) avec le cadavre.”

(14: XXVI)

#### 16.2.5 Fêtes.

“...la fête de la lune a pour but d’obtenir l’heureuse issue de la chasse du renne et une grande abondance de viande; en même temps que de délivrer l’astre qu’ils disent en souffrance, et de procurer la mort de leurs ennemis.”

(14: XXXII)

“...si certains *Dènè-dindjié* immolent un faon de renne, à l’occasion de (la) fête équinoxale, il le faut noir, comme l’indique le chant qui accompagne la cérémonie:

*Tsié dètley endjion nékkwénè! Aillaha!*

Petit faon noir, voici tes os! *Aillaha!* car cette fête a également un caractère funèbre et se nomme Promenade funèbre autour des tentes (*t’ana-épéié-tsatéli*).”

(14: XXXIII)

#### 16.2.6 Chants.

“Les chants de médecine, dont il y a une grande variété, se composent de trois ou quatre notes tristes répétées à satiété, avec accompagnement de contorsions et d’insufflations. Plusieurs y mêlent de vieux mots... qui sont réputés blasphèmes; tel est, entre autres, le mot *Sos<sup>c</sup>louz*.”

(59: 507)

### 17. VISION DU MONDE

#### 17.1 Image de soi

“Le nom propre des Indiens qui nous occupent est celui d’homme, qui se traduit, sans désignation du nombre, par les mots *dènè, tènè, danè, dunè, dinè, adènè, adaena, dnaïnè, dindjié, dindjitch*, selon les tribus et les dialectes. Ces mots... signifient ce qui est terre, terrien ou terrestre, de la particule *dè*, ce qui est, et de la racine *nnè, nni, noen, nan*, terre.”

(14: XIX)

## 17.2 La nature

### 17.2.1 Orientation.

“L’Est. . . s’appelle *Sa-yissi*, soleil-demeure ou la demeure du soleil, aussi bien que *Kfwè-hin*, montagnes-derrière, ou derrière les Montagnes-Rocheuses.

. . .ils donnent à l’Occident les noms de *Tasin*, *tahan*, *tan*, *tien*, c’est-à-dire l’arrière.

. . .le nom du Nord ou plutôt du nord-est. . . est. . . *Thinsin*, vers la tête, ainsi que *Inkfwîn*, *younkfwîn*, *youthen*, au large, au zénith, en même temps que: dans le pays des rennes, dans les terres stériles.

. . .le Sud ou plutôt le sud-ouest y porte le même nom que l’ouest, *Nié*, *na-sin*, en arrière. . . ils le nomment aussi *téghé*, en haut. . . Enfin, ils lui donnent encore le nom de *Kfwè-houn*, de l’autre côté des Montagnes-Rocheuses.”

(87: 22-23)

### 17.2.2 Astres.

“ . . .croient. . . aux influences des étoiles et s’imaginent qu’il meurt un homme toutes les fois qu’il paraît se détacher de la voûte des cieux un de ces gaz inflammables que nous nommons étoiles tombantes.”

(14: XXXII)

“Les *Dènè-dindjié* pensent que la terre est plate, disculaire, entourée d’eau et reposant sur cet élément. . . le firmament, semblable à une calotte demi-sphérique, reposerait sur les bords du disque terrestre. . . Un étançon nommé *ya-ottcha ni*”ay soutiendrait ciel et terre. . .”

(14: XXXII)

“ . . .ils ont dans leur vocabulaire les noms d’un petit nombre de constellations qui leur servent à s’orienter dans leurs. . . voyages.”

(14: XXII)

“ . . .c’est un petit canard, appelé *rankanli*, qui a fait la terre.”

(105: 370)

### 17.2.3 Phénomènes de la nature.

“D’après les *Dènè-dindjié*, la foudre est produite par l’éclat du regard d’une sorte d’aigle monstrueux nommé *idi*, *iti*, dont les battements d’ailes forment les roulements du tonnerre.”

(14: XXX)

“Quant au feu céleste ou lumière polaire, l’aurore boréale, ces mêmes Danites l’appellent *éthen-kponé*, feu des rennes. Ils s’imaginent que ce



sont des myriades d'étincelles électriques, qui s'échappent de la fourrure des rennes blancs célestes, lorsque ces animaux, pourchassés par les mânes, se pressent et se frottent les uns contre les autres, en se refoulant vers un autre point de l'espace. Mais les Danites de l'extrême-nord y voient, les uns des troupes d'esprits célestes, *ttsintèwi*, mânes vertueux de leurs ancêtres, qui exécutent dans les airs des rondes et des farandoles fantastiques; d'autres, la présence d'*Edzée*, le Coeur du ciel ou génie de la mort. Ils prétendent que l'aurore boréale scintille vivement et qu'elle parcourt le ciel en mouvements onduleux et rapides, elle affole la tête des voyageurs attardés et même les foudroie. Ils les redoutent, et lorsqu'ils sont surpris, en voyage, par une de ces aurores boréales si vivaces, ils l'invoquent et lui confessent sur le champ leurs fautes, afin, disent-ils, de calmer le courroux d'*Edzée*, l'esprit vengeur. C'est un usage immémorial parmi les Danites. . . et, ils n'en usent pas seulement à l'égard de la lumière polaire, mais de tout objet qui affecte leur esprit ou frappe leur imagination de terreur.”  
(15: 77-78)

“ . . .lors d'éclipses de lune ou de soleil. . . les *Dènè-dindjié* pensent que l'astre souffre et est prêt de défaillir devant le Génie de la mort.”  
(29: 692)

### 17.3 Nombres et mesures

#### 17.3.1 Numération.

“La main leur sert d'étalon du calcul et donne la mesure de sa limite. Quand ils ont compté les cinq doigts d'une main, ils recommencent sur l'autre jusqu'à ce que les dix doigts soient épuisés.”  
(14: XXII)

#### 17.3.2 Le temps.

“Leur mesure de temps ne dépasse pas le laps d'une année. Ils connaissent un grand nombre de saisons, qu'ils caractérisent par les différents états de la neige ou de la terre, et ils divisent l'année en douze mois ou lunes, qui ont chacun leur nom. Plusieurs ont des noms d'animaux, tels que l'aigle, la grenouille, l'oie, etc.”  
(14: XXII)

“Les *Dènè-dindjié* comptent les jours d'un coucher de soleil à l'autre, parce qu'ils disent. . . que la nuit a précédé le jour.”  
(14: XXII)

**RELATIONS INTER-ETHNIQUES**

## 18. RELATIONS INTER-ETHNIQUES

### 18.1 Indiens Dènè-dindjié - Esquimaux

#### 18.1.1 Social.

“Les *Dènè* et les *Dindjié* ont conçu une grande haine et une terreur encore plus grande à l’égard des Esquimaux, qui leur ont massacré des hameaux entiers. Aussi les désignent-ils sous les épithètes injurieuses de Pieds-ennemis *Ennak’è*, *anakpen* et d’ennemis du pays découvert: *Ot’el-nna*.”  
(13: XI)

### 18.2 Indiens Dènè-dindjié - Kolloches (Tlingit)

#### 18.2.1 Social.

“A cette époque, les ennemis des *Dènè* étaient les Kolloches, qui habitent à l’ouest des Montagnes-Rocheuses. . . mais aujourd’hui. . . toute dissension entre les peuplades peaux-rouges est éteinte. . .”  
(15: 37)

“ . . . les *Dènè-dindjié* reconnaissent avoir eu avec les *Khaguon* Kolloches des rapports d’esclaves à conquérants.”  
(58: 603)

### 18.3 Indiens Dènè-dindjié - Blancs

#### 18.3.1 Culturel.

“Banlay (*Béla-nih-orlay*), (pour lui la terre est faite): c’est le nom donné aux Français par les Montagnais. Les noms de *Manannlay*, *Banè-gaunlay*, *Bètikorllay*, *Bètikollè*, que leur donnent les différentes tribus des nations montagnaises, signifient tous la même chose.”  
(59: 493)

#### 18.3.2 Social.

“Les Blancs ont sur nos Indiens un empire absolu; ils peuvent traverser. . . en toute sécurité le pays; d’un geste ils se font obéir. . . leurs désirs sont des lois et chacun s’estime heureux d’avoir mérité la faveur de s’en faire commander. . .”  
(59: 526-528)

“...la majorité des tribus est douce et paisible; cependant elle a eu son temps de guerres intestines, et il est peu de tribus qui n'aient trempé leurs mains dans le sang même des blancs, les Loucheux exceptés. . .”  
(59: 496)

“...*Dindjié* et *Dènè* ont appris des Blancs à se construire des cabanes, à jouer du violon, à porter des redingotes de drap noir ou des châles de tartan. . .”  
(4: V)

### 18.3.3 Economique.

“...ils s'adonnent...au commerce des pelleteries et des provisions sèches, pour l'alimentation des forts-de-traite que la Cie de la Baie d'Hudson a depuis longtemps établis chez eux.”  
(11: 107)

“La traite des fourrures nécessite de la part des *Dènè-dindjié* des voyages fréquents vers les forts-de-traite. Ils s'y rendent par petites troupes à différentes époques, mais ils n'y affluent guère qu'au printemps et en automne, c'est-à-dire lors du départ et de l'arrivée des *barges* ou bateaux de la Compagnie d'Hudson. A ces deux époques, toutes les tribus les moins éloignées se réunissent autour de leurs forts respectifs, où elles arrivent en flotilles de pirogues (*ttsi, ella, ttsi*), ou en radeaux (*χédhi, χéni, χαon*). Dans les autres temps de l'année, les sauvages s'y rendent sur la glace. Les longues raquettes... leur fournissent... le moyen de tracer, par leur empreinte dans la neige, ces sentiers (*t'unlu, t'inlu, ghè*)... longs et tortueux qui serpentent... les forêts...”  
(14: XXVI)

“La viande boucanée...est attachée par paquets de *cinq pelus* et troquée dans les forts de la Compagnie de la baie d'Hudson, contre des munitions de chasse et du tabac. La langue, la graisse et les nerfs des animaux tués à la chasse sont... des objets de commerce.”  
(14: XXVI)

“On appelle *pelu* la peau du castor avec son poil. C'est la monnaie étalon du pays dont la valeur est de 2 shillings (2 fr. 50). On appelle *pelu-en-viande* le castor dépouillé de sa peau. Sa valeur est la moitié de l'autre qu'on nomme *pelu-en-poil*.”  
(14: XXVI)





**SECONDE PARTIE**  
**LES INDIENS LOUCHEUX**



Planche n<sup>o</sup> 14. Emile Petitot en costume loucheux

## INTRODUCTION

“...une petite tribu des...Loucheux...connue sous le nom de *Idha-Kuttchin*, ceux qui habitent les montagnes...était presque tous louches. Les Canadiens ont appliqué leur nom à toute la nation.”  
(74: 835)

“Les Loucheux ont été nommés Quarellers... par Mackenzie, à cause de leurs démêlés avec les Esquimaux. Richardson, croyant les désigner par leur nom propre, a changé cette épithète en celle de *Kuttchin*, qui veut dire habitant...”  
(74: 836)



## 1. REPARTITION GEOGRAPHIQUE

### 1.1 Territoire occupé

Pour connaître la nomenclature des groupes Loucheux et le territoire occupé par chacun d'eux, nous renvoyons le lecteur à la section 1.1 (territoire occupé) de la première partie du volume.

“...des Loucheux de la tribu des *Kwitcha-Kuttchin* (gens des bruyères) ou *Kodhél-vén-Kuttchin* (gens du bord des déserts) dont le territoire s'étend au nord-ouest du fort des Esquimaux, entre le fleuve *Syo-tchro-gunli-nillen*, l'Océan Glacial et le fleuve Mackenzie. Il est couvert de forêts clair-semées, plantées de sapins nains, dont la taille n'excède pas quinze pieds, et parsemé de sauleraies (*kokray*), de marais (*nita*) et de bruyères (*kwitcha*). . . Ce triste plateau est. . . nommé le plancher (*Ont<sup>c</sup>-yè-nendjigae*)”  
(126: 186)

“...ces *Dindjié Van-ta-Kuttchin*. . . connus des autres peuplades de même langue, sous les épithètes de *Tdha-Kuttchin*, gens des montagnes; de *Nattsu-Kuttchin*, gens les plus éloignés. . . de *Klô-ven-Kuttchin* ou gens du bord des plateaux herbeux; enfin de *Dakkadh* ou Louches. . . Ces Indiens sont les *Deguthee-Dennee* de Sir John Franklin. . .”  
(5: 275)

“...les gens du Large, c'est-à-dire de l'intérieur des forêts, *Tpè-ttchié dhidié* (Ceux qui demeurent loin de l'eau). Richardson a commis un contre-sens en traduisant ce nom par: Gens assis dans l'eau. On les appelle aussi gens des Marmottes, *Neyttsè Kuttchin*. . .”  
(5: 301)

“*Intsi-dindjich* ou Hommes du fer, qui chassent au confluent de la rivière des Rennes. . . *Tsoes-tsiég*, Ceux qui battent le poisson, appelés aussi *L'én-tsell*, les Petits-chiens.”  
(5: 311)

“...du fort Youkon. . . arrivât des *Dindjié* appartenant à la tribu des *Rhône-Kuttchin* ou Gens du fleuve. . . Avec la barque, arrivèrent en bédare ou barque de peau, les Indiens *Zjen-ta-Kuttchin* ou gens des Rats musqués. Ils chassent sur la rivière Bell ou aux Rats.”  
(5: 276)

“...campement de 150 *Dindjié*. . . dans les steppes du littoral de la Mer Glaciale. . . en novembre 1865. Ils étaient disséminés entre le fleuve Anderson et le grand lac Esquimau (*Sitidji-vann*).”  
(5: 177)



“...ils se tiennent d’ordinaire sur le delta que forme la rivière du Courrier avec la Porc-Epic.”  
(5: 287)

“Les Loucheux *Nakotcho-ondjigoe-Kuttchin* chassent jusque sur les bords du lac *Sitidjé-van*. . .”  
(159: 294)

## 1.2 Limites territoriales

“Au delà du lac des Gelinottes, nous pénétrâmes en pays *dindjié*. . .”  
(5: 168)

“...le confluent de la rivière *L’é-ota-la-délin*: (limite entre le pays *dindjié* et les Peaux-de-lièvre).”  
(4: 224)

## 1.3 Sites habités

“...la pointe Séparation, station de pêche des *Dindjié* en été.”  
(4: 213)

“Loucheux...réunis à l’embouchure de la *Tsikka-tchig*, un des confluent les plus septentrionaux du Mackenzie ou *Nakotsian-Kotcho*, que les Loucheux nomment *Nakotcho-ontchig*.”  
(145: 66)

“A *Tsi-kka-tchig*, nous trouvâmes la majeure partie des *Dindjié*.”  
(4: 214)

“...j’atteignis le lac du Milieu sur les bords duquel se trouvait un troisième camp *dindjié*. Il se composait de cinq familles.”  
(5: 186)

“...nous allions camper chez *Dzjen*, le Rat Musqué, dans le voisinage du lac du Milieu (*Ekkidatpag tchion*). . . Ce camp ne se composait que de quatre grandes loges. . . ils appartiennent au camp des *Nattséin-kpet* ou des Noirs, le camp des Hommes de la Gauche.”  
(5: 181)

“...au lac *Voecha-édhéhen*. . . je vis deux yourtes et trois familles dans ce dernier camp dont les habitants. . . étaient: *Ki-Yin*, *Sida-Jen*, *Van-lin*, *Schi-tey*, *Vi-taeth*, *Voe-lun*, etc. . .”  
(5: 191-192)

## 1.4 Forts visités par les Loucheux

### 1.4.1 Fort Good Hope.

“...(sur le fleuve Mackenzie)...le site de l’ancien fort Bonne-Espérance. Il fut emporté par une inondation, en 1836, et reconstruit

au lieu qu'il occupe de nos jours."

(4: 121)

"...avant l'arrivée de la Compagnie d'Hudson... les *Dindjié*... s'approvisionnaient au fort Bonne-Espérance, alors le fort le plus septentrional de l'Amérique..."

(4: 197)

"Jadis les Loucheux fréquentaient le fort Good Hope, qui, pour cette raison, n'est connu dans le Mackenzie que sous le nom de fort des Loucheux; aujourd'hui, ils se sont retirés vers le nord et portent leurs fourrures au fort MacPherson."

(74: 835-836)

#### 1.4.2 Fort MacPherson.

"...(Lorsque le fort Anderson fut abandonné en 1866) les *Dindjié* d'Anderson se rendirent au fort MacPherson, sur le fleuve Peel..."

(5: 253)

"...la pénurie de rennes avait porté les *Dindjié* du Bas-Mackenzie à venir chasser à la source des eaux... du lac à Manuel... leur camp comptait 14 yourtes... il y avait eu deux morts dans leur camp... ils avaient eu beaucoup à se plaindre du nouveau commis du fort MacPherson, lequel les avait renvoyés, l'automne dernier (1877), sans leur fournir les subsides pour l'hiver... en conséquence, ils étaient bien déterminés à fréquenter et à pourvoir le fort Good Hope, comme dans le bon vieux temps, sans plus jamais remettre le pied au fort des Esquimaux."

(83: 370-371)

#### 1.4.3 Fort Lapierre's House.

"Le poste de traite... de fort de la Pierre... ne compte qu'une dizaine de familles qui se dispersent durant l'hiver dans les vallées et vivent l'été de la pêche sur les bords de la *Tchi-ven-tchig* ou de la Porcupine. Je ne vis qu'une trentaine d'hommes; cependant la tribu était au grand complet. Ces *Dindjié*, de la tribu des *Tdha-Kuttchin*..."

(170: 167)

#### 1.4.4 Fort Youkon des Remparts.

"Je vis au fort Youkon des Remparts environ cent cinquante hommes des trois tribus *Kwitcha-Kuttchin* (gens géants), *Tchan-djoeri-Kuttchin* (gens des marmottes) et *Dzjèn-la-Kuttchin* (gens des rats musqués)."

(170: 173)

## 2. ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE

### 2.1 Description anthroposcopique

“Le peuple *dindjié* accuse. . . un grand mélange de races. Trois ou quatre principaux types se font remarquer dans ses rangs: 1. à la face ronde, large et olivâtre, aux yeux petits et fortement obliques, au nez rudimentaire, aux lèvres fort épaisses; 2. aux yeux noirs. . . pavillon du nez fortement retroussé au teint presque noir; 3. au nez aquilin et épaté, au front bombé; 4. un type blanc et farineux. . .”

(56: 565)

“ . . . les *Dindjié* de la rivière Peel, du Mackenzie et de l'Anderson. . . Comme caractères généraux, ils ont l'occiput aplati. . . le crâne brachicéphale, la face longue et prognathe, le menton gros et en galoche, la bouche large et charnue. . . le nez. . . à septum perforé, les yeux grands, noirs. . . et rapprochés de la racine du nez.”

(5: 275-276)

“Le *Dindjié* Loucheux a la tête allongée, l'occiput naturellement plat, sans aucune déformation, la mâchoire prognathe, le nez aquilin. . .”

(Bordier: 61)

“ . . . les *Dindjié*. . . présentent des caractères craniologiques assez généraux. Ce sont un crâne large, oblong et allongé d'avant en arrière, un occiput naturellement plat sans aucune déformation artificielle. Le front est droit et bombé, la face ordinairement longue, la mâchoire inférieure démesurément allongée.”

(56: 565)

“Les *Dindjié* ont les jambes bien faites, mais à demi-ployées en avant.”

(56: 565)

“Leurs femmes sont très belles et beaucoup plus blanches que les hommes. Il existe. . . parmi eux un élément d'un blanc mat et farineux.”

(11: 14)

## 3. DEMOGRAPHIE

### 3.1 Composition de la population

“On n'en compte. . . 400 dans le Mackenzie, mais ils sont. . . environ 4000 dans le territoire d'Alaska.”

(72: 835)

“En donnant à chacun des trois forts américains qui sont établis aujourd’hui sur le parcours du Youkon et au fort anglais une population d’environ 600 âmes, nous obtenons un total de 3,000 âmes pour la nation des *Dindjié* sur le versant occidental des Montagnes-Rocheuses, je crois ce chiffre au-dessus de la réalité.”

(168: 174)

“En Alaska. . . les *Dindjié* ne s’élèvent pas à plus de 2,000 âmes.”

(5: 311)

“ . . . la population loucheuse. . . des deux forts Youkon ne monte pas à plus de 1,000 âmes.”

(168: 174)

“Fort MacPherson (Peel River), 1866, incluant Lapierre’s House: *Dindjié*, 290 h.”

(70: 653)

“ . . . le 11 juin 1877, au fort MacPherson. . . les Loucheux étaient. . . cent cinquante à deux cents.”

(4: 295)

“Le petit fort Lapierre’s House. . . était desservi par trente Indiens (juin 1870) *Dindjié* de la tribu des *Van-ta-Kuttchin* ou Gens des Lacs.”

(5: 271)

### 3.2

#### Maladies et infirmités

“ (en 1867-1868) le typhus ou une fièvre nerveuse, devait. . . décimer les Loucheux.”

(138: 296)

“ . . . le strabisme semble être le défaut physique congénital des *Dindjié*. Ce fut chez ces Indiens. . . que je vis les premiers Peaux-Rouges bossus, madornes, contrefaits et souffrant des dents.”

(5: 180)

“ . . . nombre de bègues. . . chez les *Dindjié*: 5 bègues sur 150 âmes.”

(3: 289)

### 4.

#### LINGUISTIQUE

Pour connaître la contribution de Petitot à la linguistique loucheuse, nous renvoyons le lecteur au chapitre sur la linguistique des *Dènè-dindjié* (première partie du volume).

## 4.1

## Jargon

“Le jargon loucheux, qui a cours dans le Youkon comme chez les *Dindjié* de Peel-River, se compose de lambeaux de français, d’anglais, de *tchippewayan*, d’esclave, de *dindjié* et même de cris. Il n’a pas cours dans le Mackenzie, où règne le jargon esclave. Celui-ci n’est composé que des éléments français, cris et *dènè* esclave.”

(5: 292-293)



**CULTURE MATÉRIELLE**



Planche n° 15. Camp Dindjié près du lac Edzji-nétlyé

## 5. ARMES

### 5.1 Matières premières

“Il me reste à désigner les localités où nos Loucheux... tiraient les matériaux de leurs armes. Le kersanton et le feldspath-orthose, dont ils faisaient les dards de leurs flèches, sont des cailloux roulés qu'ils ramassaient sur les grèves de leurs fleuves et des lacs de l'intérieur. C'est en nombre prodigieux que les galets de pierres cristallines s'y rencontrent. Quelques-unes d'entre eux ont deux ou trois pieds de diamètre. Ils sont entassés à de grandes hauteurs à l'extrémité des pointes de terre, des îles et des îlots. On en rencontre aussi un très grand nombre dans les terrains d'alluvion qui bordent le Mac-kenzie. La phonolite forme des rochers simulant des remparts naturels, à deux lieues en avant du fort Good Hope ainsi qu'au lieu dit le détroit du Mackenzie.”

(48: 402-403)

### 5.2 Armes de main

“...ils se servaient de couteaux de pierre en forme de croissant.”  
(30: 688)

“Les *Dindjié* ont... un couteau à forme traditionnelle... le *chsi*.”  
(56: 564)

## 6. TRANSPORT

### 6.1 Navigation

“Ils se construisent des barques recouvertes de peaux de renne, mais ils n'ont pas de pirogues à cause du manque total de bouleau dans les montagnes. Ils les remplacent par des *cawn* ou radeaux triangulaires surmontés d'une sorte de plancher, et entourés d'un grossier garde-fou.”  
(168: 167)

“Leurs radeaux, *phaôn*, ce qui signifie dérivants (de *phâne*, fleuve), sont composés d'arbres entiers réunis côte à côte par des ligatures d'osier, de manière à ce que tous les faites soient joints du même côté, et tous les troncs de l'autre. Il en résulte de grands triangles isocèles, dont la base, beaucoup plus lourde que le sommet, se dirige toujours en avant en suivant le fil de l'eau. Ce mode de construction empêche les *rhâons* de pirouetter ou de s'arrêter sur les bas-fonds. Sur ce premier plancher, les *Dindjié* disposent transversalement quelques pièces de bois formant sommier, par dessus lesquelles, ils superposent un second plancher

identique au premier, mais entouré d'un rustique garde-fou. Deux grosses rames, taillées grossièrement à la hache, font avancer la lourde machine, lorsque le courant ne suffit pas. Certains Loucheux... se construisent des *rhâons* exigus, élevés sur l'eau, dans lesquels ils sont assis."

(5: 286-287)

## 7. HABITATION

### 7.1 Ossature

"Les yourtes *dindjié*, *nivia*, sont demi-sphériques, vastes, fermées par une portière suspendue, et composées de deux enveloppes en peau de renne, poil en dedans, ce qui les rend beaucoup plus chaudes que les loges *dènè*. Leur forme est celle... d'un four. L'âtre en est formé de pierres calcaires réunies en un monceau plus élevé que le plancher en terre battue de la loge. Celui-ci, outre les inévitables branches de sapin, est couvert de peaux de renne avec poil, soigneusement étendues et proprement tenues."

(5: 181)

"Leurs loges sont de petites cahutes en branches, quelques fois recouvertes de peaux de renne ou de chèvre, et qui n'atteignent pas... quatre pieds de haut sur six de diamètre."

(168: 167)

"Rien de si misérable que les huttes d'été de ces Indiens. Ils inclinent vers le sol les branches d'un saule, jettent sur ce cintre une peau d'élan ou quelques peaux de rennes cousues ensemble, éparpillent quelques rameaux verts sous cet abri..."

(5: 288)

### 7.2 Chauffage

"Le plus singulier poisson... de la rivière Porcupine... c'est le poisson rouge, qui est si huileux que les Loucheux... s'en servent comme de luminaire, l'allumant par une extrémité jusqu'à ce qu'il soit tout consumé."

(168: 171)

"Dans les landes (*kwitcha*) comme dans les steppes à rennes (*kodhell*), toute la ressource des *Dindjié* est une petite bruyère rampante, résineuse et toujours verte, qui croît à profusion... Elle jouit de la propriété... de brûler quoique verte, ou même trempée d'humidité. C'est l'*Andromeda tetragona*, que les Loucheux nomment *Shinoetlya*... mot qui dépeint la forme imbriquée et comme nattée d'un cordon quadrangulaire."

(5: 179)



## 8. HABILLEMENT

### 8.1 Parties du corps

#### 8.1.1 Tête.

“... (les) blouses sont dépourvues de capuchons, les Loucheux ne portant pour toute coiffure qu’un large bandeau de rassades bleues et blanches, qui court d’une oreille à l’autre, et dont les pendeloques flottent sur les épaules. Ce diadème n’est plus aujourd’hui que l’apanage des chefs.”

(59: 532)

#### 8.1.2 Epaules.

“Leur costume est... en peaux de renne, pendant l’été, en peaux de lièvre blanc, durant l’hiver. Leur chlamyde, qui descend plus bas que le genou, se termine en queue par devant et par derrière... elle est ornée d’une vaste pèlerine, et est... la même pour les hommes que pour les femmes.”

(11: 14)

“Les *Dindjié* et les *Danè-Ingalit* sont les plus septentrionaux des peuples *tchippewa-wéyan* ou à chlamydes de peaux pointues, à habits à queues par devant et par derrière. Ce costume... qui fut porté jadis par tous les Indiens de race danite, a presque totalement disparu de nos jours. Ce vêtement... fut remplacé d’abord par la blouse de chasse en peau boucanée, courte, coupée en rond un peu plus bas que la ceinture... Puis, ensuite par le veston ou la jaquette des Européens.”

(5: 310)

“Je ne vis pas un seul... loucheux du fort Youkon des Remparts... qui eût conservé l’ancien costume loucheux: blouses de cuir à queues ornées de franges et pantalons cousus avec la chaussure et décorés comme la blouse de broderies en porc-épic, de rassades et de franges en cuir tailladé.”

(170: 173)

“Ils portent des habits de peau de renne, poil en dedans ou en dehors. Ces vêtements se composent d’un sayon ou blouse, *ézzég-hik*, dont les pans échancrés fortement sur les hanches sont taillés en pointe par-devant et par-derrière. Le vêtement des femmes est semblable à celui des hommes, mais plus long et à pointes arrondies.”

(59: 532)



### 8.1.3 Hanches.

“...les Loucheux joignent (à la blouse) un pantalon de même matière et...richement orné, qui est cousu avec la chaussure. Il est porté par les femmes comme par les hommes.”

(14: XXIV)

### 8.1.4 Le pied.

“Leur chaussure fait corps avec le pantalon, que les femmes portent également.”

(11: 14)

## 8.2 Ornaments

“L’accompagnement obligé de ce costume...consiste dans les *wampungs* ou rassades, *etsuzi*, *etsay*, *nakay*, dont les plus prisées... sont les grosses rassades bleues qui sortent des factoreries russes, et les longues et blanches coquilles...qui viennent du Pacifique... Ces rassades sont disposées en colliers autour du cou, en bracelet autour des poignets, en franges au bord des vêtements; elles descendent le long des jambes et embrassent le cou-de-pied et le jarret. Ces Indiens portent en outre à leur cou une pierre languette de serpentine ou d’amphibole, qui leur sert à aiguiser le grand poignard (*chi*) passé dans leur ceinture. Les *wampungs* sont la principale richesse des Loucheux; ils y attachent le plus grand prix et mettent leur orgueil à en amasser des quantités qu’ils lèguent ensuite à leurs enfants. Un costume loucheux complet orné de ses *nakay* coûte de 40 à 60 pelus, c’est-à-dire de 80 à 120 francs.”

(59: 532-533)

## 8.3 A l’intérieur de la maison

“Aussitôt entrés chez eux, les *Dindjié* dépouillent leur costume de voyage... pour revêtir des vêtements d’intérieur plus communs ou plus usés.”

(5: 181)

“...ils ont la nudité en horreur.”

(11: 14)

## 8.4 Fabrication et entretien

“...ils font du fil avec l’écorce d’un saule... Cet arbre doit être le *Salix speciosa*... Les *Dindjié*... l’appellent *énéttchidi*.”

(89: 70)

## 9. ORNEMENTATION DU CORPS

### 9.1 Ornaments

#### 9.1.1 Nez.

“Les Loucheux... se percent la cloison nasale... et y portent des ornements.”

(13: XXVIII)

“Presque tous avaient le septum perforé et pendant... sur la bouche, mais vide de l’ornement en os de cygne qu’ils y portaient jadis.”

(5: 276-277)

#### 9.1.2 Chevelure.

“...je ne vis pas un seul homme qui eût conservé l’antique mode... de porter la chevelure pendante en arrière et rassemblée en un gros catogan rejeté sur le dos, dans lequel trois plumes d’aigle étaient plantées.”

(5: 189)

“...chez les Loucheux du fort Youkon des Remparts... la grande queue de cheveux qui leur pendait sur les épaules et qu’ils plantaient de plumes d’aigle, le diadème en coquilles blanches de dentalium, qui ornait le front, ont aussi disparu.”

(170: 173)

“...se couvrent la chevelure d’argile mêlée de graisse et de duvet de canard ou de cygne...”

(14: XXX)

## 10. TECHNIQUES D’ACQUISITION

### 10.1 Cycle annuel

“Les *Rhône Kuttchin*, après avoir chassé l’arghali et le bighorn sur les *Tdha-tséïn* ou Rocheuses, descendent au bord de la *Tsé-ondjig* après la débâcle, y construisent des radeaux sur lesquels ils déposent fourrures et provisions, et se rendent par ce cours d’eau au fort Youkon, avec leurs familles. Leur petit commerce d’échange terminé, ces Indiens traversent sur la rive droite, où ils abandonnent leurs lourdes et obstruantes embarcations, et s’en vont passer l’été sur les croupes des *Tdha-tcha* d’où ils regagnent les *Tdha-tséïn* avec les neiges.”

(5: 286)

## 10.2 Chasse

“Mode de chasse: En passant sur le lac, j’aperçus des *shils* ou palissades de chasse enclosant un vaste périmètre de lande et de forêt, et aboutissant au mort du lac. Ces clôtures sont faites d’arbres morts, enchevêtrés grossièrement; de distance en distance des ouvertures ou portes sont ménagées pour recevoir des lacets ou cordes de boyaux. On pourchasse les rennes vers l’enceinte, on les force à y pénétrer; puis une fois, entrés, on les oblige à en sortir par les portes garnies de lacets, dans lesquels ils s’embarrassent et s’étranglent.”

(5: 192)

## 10.3 Pêche

“La pêche du corégone ou poisson-blanc est la seconde providence de ces Indiens après le renne des déserts.”

(5: 180)

# 11. ALIMENTATION

## 11.1 Conservation alimentaire

### 11.1.1 Contenants de conservation.

“...ils ont conservé le souvenir des demeures aériennes élevées sur des poteaux. Tout à côté de leurs yourtes, on aperçoit de petites maisonnettes à toiture aiguë, perchées sur des pieux de douze à quinze pieds de haut... ils n’y habitent point ou plus. Ils en font de simples greniers, dans lesquels ils serrent leurs provisions de venaison boucanée, de poisson sec et de pelleteries. ; ils y montent à l’aide d’une planche graduée... ils aiment à y faire la sieste et à y passer la nuit dans la saison d’été.”

(58: 547)

## 11.2 Produits alimentaires

### 11.2.1 Poissons.

“...les *Dindjié*... mangent cru un certain poisson rouge et huileux qu’ils nomment *dhikki*.”

(4: 76)

**ORGANISATION SOCIALE**

## 12. FAMILLE

### 12.1 Relations maritales

#### 12.1.1 Choix du conjoint.

“...division de la nation *dindjié* en trois camps, indépendants de la noblesse ou *tchill-hè*. . . Ces camps sont les *Etchian-kpét* ou gens de la Droite, ou Blancs; les *Natséinkpét* ou gens de la Gauche, ou Noirs; les *Trendjidheyttsetpkét* ou gens du Milieu, ou Bruns. Il est absolument défendu à tout *Dindjié* de se marier dans le camp auquel il appartient par sa mère. Il doit choisir son conjoint ou sa conjointe dans un des autres camps. . . Les enfants appartiennent tous, de droit, au camp de la mère. Quand je quittai le Mackenzie en 1878, il ne s’y trouvait plus un seul *Nattsein*. Les *Dindjié* y étaient tous réputés Blancs ou Bruns.”  
(5: 311-312)

#### 12.1.2 Polygamie.

“...ils ne se font aucun scrupule. . . de la polygamie.”  
(11: 14)

#### 12.1.3 Formes de désunion.

“...ils ne se font aucun scrupule. . . du divorce.”  
(11: 14)

### 12.2 Comportement familial

#### 12.2.1 Entre époux.

“...ils sont bons pour leurs femmes, aux avis desquelles ils se soumettent souvent au point d’en faire des chefs. . .”  
(11: 14)

“Une Loucheuse, battue par son mari, s’en vengea en brisant la tête à son enfant contre les rochers.”  
(59: 529)

#### 12.3 Terminologie

“...dans le dialecte des *Kouchâ-Kouttchin* de l’Alaska, et celui des *Dindjié* du Bas-Mackenzie, les parents appellent leurs enfants mâles mon



homme, *soe dindjié*; et quand on dit: l'homme d'un tel, cela signifie le fils d'un tel."

(15: 96)

### 13. COMMUNAUTE

#### 13.1 Division en bandes

"...sur leur territoire... les Loucheux s'y trouvaient dispersés par bandes de cinq à six familles, habitant ensemble sous des tentes de peau de renne sphériques. . ."

(126: 186)

#### 13.2 Chefferie

"Le mot chef, *pakpè*, dans le dialecte *dindjié* du Bas-Mackenzie, devient *kakpey* dans celui du Youkon. . ."

(5: 293)

"... (les maris) sont bons pour leurs femmes, aux avis desquelles ils se soumettent souvent au point d'en faire des chefs: *Rakrey*, *Toyon*."

(11: 14)

"...les *Dindjié* de la tribu *Van-ta-Kuttchin* (ont comme chef) le Capuchon en peau-de-lièvre, *Khé-dhow-tsé*. . ."

(5: 274)

#### 13.3 Prêtres (jongleurs)

"Chez les *Dindjié*, la science du conjureur porte le nom de magie, *schian*... et leurs charmeurs en prennent le nom de *tazjian* ou magiciens. . ."

(15: 27)

#### 13.4 Contrôle communautaire

"...on ne trouve chez eux ni lois, ni châtements, ni récompenses."

(11: 14)

#### 13.5 Conflits

"...dans une de ces huttes où l'on s'était très échauffé de part et d'autre, un Loucheux catholique se lève et dit: - Eh bien! mes frères,



Planche n° 16. Cañon volcanique de la rivière *Tsè-Ondjig*, branche orientale du  
Youkon

puisque'on ne peut s'entendre, convenons de ceci: que ceux de nous qui prieront le plus longtemps et avec le plus de ferveur prouveront que leur religion est la meilleure. Catholiques et protestants consentent à cette singulière proposition. . . Il paraît que le répertoire des protestants fut bien vite épuisé. . . ils abandonnèrent les premiers la partie; les Loucheux catholiques, au contraire, passèrent une demi-journée à réciter leur chapelet. . . S'étant relevés ensuite avec un air triomphant: - Désormais, vous venez de prouver que votre religion n'est pas bonne. . . les protestants s'avouèrent vaincus. . . et ne prièrent plus du tout."

(166: 160-161)

"Une autre fois. . . les Loucheux protestants parvinrent à fermer la bouche aux catholiques. . . - Pensez-vous donc, objectait un catholique aux protestants qu'il voulait convertir, pensez-vous que la dame du commis de Good Hope, qui est catholique, n'ait pas beaucoup plus d'esprit que la sauvagesse protestante, femme du commis du fort MacPherson? Il fait noir sur celle-ci (elle est ignorante), tandis que la première parle dans les livres et noircit le papier (elle sait lire et écrire). - Oh! cela n'est pas étonnant, répond. . . un des sauvages protestants, c'est parce qu'elle a une pendule dans sa maison, tandis que la sauvagesse n'en a point!

Et le convertisseur de demeurer coi et sans mot dire devant une répartie qu'il croyait très-savante et qu'il n'avait pas prévue."

(166: 161)

## 14. LOISIRS

### 14.1 Jeux

" . . .les Loucheux. . . (jouent) au ballon. . ."

(166: 159)

### 14.2 Chants

" . . .les *Dindjié* ont la réputation d'être les meilleurs chanteurs d'entre les Danites."

(5: 189)

## 15. CYCLE DE VIE

### 15.1 Naissance



Planche n<sup>o</sup> 17. *Sa-viah*, le Rayon-de-Soleil, chef des *Dindjié Kuchâ-Kuttchin*



### 15.1.1 Nom.

“...les parents abandonnent leur premier nom à la naissance de leur enfant premier-né, pour prendre celui de l'enfant. Ils s'appellent alors le père et la mère d'un tel. Ainsi par ex., à *Kayadè* naît un fils que l'on appelle *Etchèlè*, le père de l'enfant s'appellera alors *Ttchèlè-wètca* et la mère *Tchèlè-mon*.”  
(59: 502)

### 15.1.2 Circoncision.

“Des *Dindjié* m'ont affirmé qu'un adulte qui n'aurait pas été circoncis après sa naissance, devrait accomplir lui-même cette opération sans la recevoir d'un tiers. . .”  
(5: 311)

“...l'on tirait. . . un peu de sang de l'enfant que l'on avait circoncis, en lui piquant avec une alène la paume des mains et la plante des pieds. . .”  
(14: XXXVI)

“...ils circoncisaient leurs enfants mâles quelques jours après leur naissance, à l'aide d'un morceau de silex. Ils guérissaient la blessure de la circoncision au moyen d'un mélange de graisse et de pyrite compacte pulvérisée.”  
(14: XXXVI)

“...la circoncision est en honneur. . ; si elle se pratique dans presque toutes les tribus, on ne peut pas en dire de chaque famille et de chaque individu. Jusqu'à ces dernières années, il y a eu des incirconcis.”  
(58: 566)

### 15.1.3 Transport.

“...font usage d'une selle en forme de chaise, dans laquelle l'enfant est littéralement assis, les jambes jointes et pendantes en avant. Cela oblige les mères *dindjié* à porter leurs marmots, le dos appliqué sur leur propre dos. . .”  
(58: 590)

## 15.2 Vieillesse

### 15.2.1 Comportement envers les personnes âgées.

“J'ai passé la nuit sous la tente d'un jeune homme. . . Il venait de perdre. . . ses deux enfants. . . et il était aussi riant que jamais. Près de



lui, son vieux père. . . se mourait. . . et il n'en avait nul souci. Durant toute cette nuit, qui fut très-froide. . . le malheureux ne cessa de se plaindre et de demander du feu à grands cris. . . Le jeune homme insensible. . . ne remua de dessous sa couverture. . .”

(126: 281)

#### 15.2.2 Sépulture.

“ . . .les *Dindjié* du Bas-Youkon ensevelissaient. . . leurs morts accroupis et repliés, dans des coffres, élevés à trois pieds au-dessus du sol sur quatre poteaux.”

(58: 589)

**RELIGION ET VISION DU MONDE**

## 16. VIE RELIGIEUSE

## 16.1 Croyances religieuses

## 16.1.1 Mythologie.

10 Yékk ay-tt,siègoe

La femme du jour  
(Origine lunaire et dé-  
chéance des *Dindjié*).

Ttpotchédi inttchogotpet ñitchpa-  
kpet ñipa kkwitanttchin, voetchpa  
ttchiéd étan dhenlloe tsékujin. Zjé  
kozjié dhédjuw, shoel'étan, tchijié;  
nizjigo kkié dhelisen.

Au commencement deux frères  
ensemble demeuraient, le cadet vête-  
ment sans était sans cesse. La maison  
dans il rôdait vêtement sans, sans cesse;  
toujours des flèches il faisait.

Voe iyondé yétiñnashen ttogop-  
all, t,soedhiltchiyu, tpadh, akponté  
yaño:

Son aîné l'aimait attendu que,  
étant couchés, de nuit, ainsi il lui dit:

— Soe tchpa, djien kkié zjit  
soyeké kkatankpay, yaño. Tpadh  
gwopat, kiyondé tthey shoel' étan  
dhatchié. Voe tchpa:

— Mon cadet, ici ta flèche avec  
mon aisselle perce-moi, lui dit-il. La  
nuit vu que, l'aîné aussi vêtement sans  
était couché. Son cadet:

— Elloekpwa, siyondé, ño, ak-  
ponté tétpill'à kpwa, yénishen, tiño.

— Non pas, mon aîné, lui dit-il,  
ainsi je ferai ne pas, je veux, dit-il.

— Ah! soe tchpa, ñi kkié zjion-  
hon tinttcho; eygwopat soe djinño.  
Djien soeyké kkatankay ll'édji, èlloe  
soeta kwotpantsia lanval'i, yaño  
viyondé.

— Ah! mon cadet, tes flèches  
bonnes à rien sont; c'est pourquoi tu  
me dis (ainsi). Ici mon aisselle tu perces  
si, ne pas mon sang tu ferais probable-  
ment, lui dit son aîné.

Akponlloe: voe tchpa toe al'tpen  
tédhitpin, tiyondé étchatschik kuyu,  
y'azjogoe yépa éñantchi yu, voe  
iyondé ninidhet.

Alors voilà: son cadet son arc prit,  
son aîné il flécha donc, sa poitrine il lui  
perça, son aîné mourut.

Akpon voe hen ttchey, voe tpié  
tchpan zjanat,sé; titchpa ttchied-étan,  
ey tthey at,sé, nédhepa yu, voezjé  
ttschien ttset tchidhankiek yu etp-  
andjia. Voe tazjiékpet yinkpa kinidhen,  
kukkan chwon; èlloe voekonlli.

Alors leur mère et leur père aussi  
pleurèrent; le cadet nu, lui aussi pleura,  
il désespéra, sa maison loin de il s'enfuit  
et il disparut. Ses parents le cher-  
chèrent, mais vainement; il ne reparut  
plus.

Akponттé: voeklen, voehen tchp-antchpat ninégweltpinn ttshiñen egwahan. ñittschíe tinttcho, dindjié yendjitankloedh, akpon andjow titizjiek, athen koñkpag yénidhen, athen dhellpen tinétizjik. Nizjigo ékp-onté voe nindjitchétoezjek:

— Si yondé inl'ag niñidhet, akpon inl'ag étpilldji. Té tinétanzjik lanval'i? yénijit.

Akponlloe nazjié-patchozjié yu, van tchpô ven ttadjen at,sé kuñantthek. Ttadjen tchion kkaon nedjitivik.

— Dji ttadjen djapadé atsé? yénishen. Athen pahan tinttcho lanval'i. Athen ttschié nadjét gwopall ézel', yoe yénijit gwopat, évizjaké kkpague kakédhépal. Athen natpaho voenelhia, kukkiet tchidhankiek, van tchpô vén ninizjié. Van nitschié, voe kkpag kkan-doettell konllen kiyonhva.

Dindjié nétoetènanhey, ñen kunkpag nétoetènanhey; akpon tpékloedé édjittchi kwajen titchi kkitinttcho pañhey voenelhia.

— Tchidi tinttcho billi? yénijit gwopall, nétoetènanhey yu yoekkéñatpié.

Akpon nizjit kpwa kotlen tchizjié titchi égudéttchin, dindjié tchpô tchien zjégoe nahê, ñen kpet oëndjig, ñen dhelphen, kkéñatpié khuyu édoetan tpenven édjiw dindjié shel'égwahan, dindjié tchiéd étan tchion zjég nahê. Akponlloe: voe kotálloe kwopen nétoetènanhé yu, cheg kpwa ey dindjié ñen kodathak<sup>o</sup> dhelphen gwopat, tét-piontsilltchidhatpié, nidjèndè voe ttcha dhitllé kwottset aha yu, voezjiouhun nénanzjié.

Alors voilà: lui après, sa mère de nouveau ayant engendré, un enfant elle trouva. Grand devenu, cet homme était puissant en pensée, et adulte devenu, les rennes pour (tuer) il pensa, des rennes il tua ça arriva. Toujours ainsi il méditait:

— Mon frère aîné un est mort, et l'autre a disparu. Qu'est-il devenu peut-être? pensait-il.

Alors à la chasse il alla, un lac grand au bord de un plongeon pleure il entendit. Le plongeon l'eau sur se promenait en nageant.

Ce plongeon pourquoi pleure t-il? pensé-je. Des rennes à cause de il fait sans doute. Des rennes il a peur attendu que il crie, le pensait-il vu que, un chemin d'été dessus il s'en alla. Des rennes qui se promenaient ayant aperçu, après eux il courut, le lac grand au bord de il arriva. Le lac était grand, sur lui des oiseaux aquatiques beaucoup nageaient.

L'homme se cacha, les oiseaux pour il se cacha; alors au large quelque chose (de) noir (une) tête semblable à sortait il aperçut.

— Quoi est-ce peut-être? pensait-il vu que, il se cacha et considéra.

Alors longtemps pas après très-bien la tête apparut, (un) homme grand l'eau dans était debout, les oiseaux pieds il saisissait, les oiseaux il tuait, l'apercevant lui-même sur le rivage s'en allant, ses vêtements il trouva, l'homme nu l'eau dans se tenait. Alors voilà: ses effets près de il se cacha, longtemps pas cet homme les oiseaux tous il tua vu que, il sortit de l'eau, là où ses effets gisaient, là il courut, ses vêtements il revêtit.

Akponlloe dindjié ninanhey yoe ttset dhézia yu, yoe yénantchiyu, tchijé yoëndjik yu:

— Ey! nizjit gwottset in'eg ttchiñen voe yondé éñéthey, nan kudjin? yaño.

— Aha! si lloe tittcho, yaño.

— Akponlloe: si lloe ñoe tchpa ñ'i, yaño: ñunkpat yénishen kujit tittcho. Akpon djugu gwottset noet-pateytchat kpwa, yaño.

Akpon v'iyondé akpontté yaño:

— Ey! s'itchpa, dindjié tittcho kpwa, si lloe tt̄sind jo pè dhidié chwon ttchon, êvockkétsoenatpié, soe hèt è dindjié yenelyin, kwintschié ttset dindjié altsen. Zjionhon soekké-inhey, kkiné-inhey, yaño. Kukkan joe voe tchpa:

ñi ttschien ttset nétpischié kpwa, yaño, si tthey noe kuhet kotpènelhia, yénishen gwopat, tiño. Eyiakpon ñitchpa kpet zjé kwottset kitchohedh. Tpaën kkaon kiyondé voe tchpa kka-unidhelt-pan:

— Akpon si tchpa, ñoe pey duwé, djiño, si tchi otoetey, soekpet tpèlla: Si tchpa égwillhen, ñil'adoe noetazjié, tét-péindjia. Akpon tchidi a, soekutpendja lanval'i, kwopadoe tiñanttchotpella, yaño.

Akpon v'iyondé tt̄sindjô ndow-tinttcho nakpen pèdhidié, voe het zja kitédinitpin pèdhidié, ey lloe p̄dhatt sègoe vañe; akpon in'ag yahan dhidié, ey lloe yékkpay tt̄sègoe vaño.

Akpon zjé kwottset nikhi-dhéhèdhu, tchitpen tt̄sindjo édhôw cpshan tthe; titpsoeshoño kuñantthe,

Alors l'homme caché vers l'autre étant allé, il l'embrassa, bien fort il le retint:

— Ah! longtemps depuis un enfant son aîné transperça, toi n'est-ce pas? lui dit-il.

— Oui, moi c'est, lui dit-il.

— Alors voilà: moi donc ton cadet je suis, dit-il; pour toi je pensais toujours je fais. Alors maintenant dès je ne te lâcherai plus, lui dit-il.

Alors son aîné ainsi lui parla:

— Ah! mon cadet, homme je suis ne plus, moi, la femme que j'ai épousée est pénible donc, ne pas on la voit, ma femme ne pas l'homme la voit, grandement l'homme elle sent. Il est impossible que tu me suives, retournes-t'en, lui dit-il. Mais son cadet:

— Toi loin de je m'en irai ne plus, lui dit-il, moi aussi ta femme je veux voir, pensé-je vu que, dit-il. C'est pour-quoi les deux frères la tente vers allèrent tous deux. Le sentier sur l'aîné son cadet enseignait:

— Or ça, mon cadet, tes belles-soeurs sont pénibles, te dis-je, moi le premier je vais leur demander: Mon cadet j'ai trouvé, ensemble demeurons, je vais leur dire. Alors quoi me répondront-elles peut-être, d'après cela j'agirai, lui dit-il.

Alors son aîné femmes très belles deux avait épousé, sa femme propre la portière auprès assise, celle-là soir-femme s'appelait; alors l'autre au fond assise, celle-là matin-femme s'appelait.

Alors la maison à étant arrivés, dehors une femme une peau tannait on entend; elle tannait on entendait, la



édhow neydendé kukkè tsoenatpié, kukkhan tṭsindjô è voekkè tsoenatpié. ñité kiyonho; zjé kwizjit ñenthen konllen. Tsoegenxi ttheek kukkan êlloe dindjié konllen. Zjé nizjin lloe nitsiankl-len schi dhitllé. Tiyondé khiyañô:

— Schi voepènintchit, tiño, eyllœ si tchpa égwahen tiño. Etségépdhey dhenday tsoëndjig, detchpan-ttchek dakay ttiet nitsenllœ, teypa ṭsenintchit. Kukkan è tinllé voegutéṭtchen.

ñitchpa keyha, azjoegwottsen pdha-tṭségoe kitédiniṭpin pè dhidié. Akpon ey tchinénihéyu, in'eg yékkpay-tṭségoe ñiténihey, kitè pè dhidié. Akronllœ dzjin tinégutizjik.

Ey tthey étségépdhey nizjin dindjié éñainlchit, kukkan joe èlloe voekkè tsoenatpié, pdha nakwatoekpat, akpon pdha-tṭségoe ninihey akpon ṭpadh tégutizjik.

Ey tchpan ñen then ninilloe, at saha yu ṭsenitchié kukkan dindjié étpilḷdji. Akronllœ kiyondè toe tchpa tédhiño:

— Si tchpa, èlloetthey nupwé tajié-ḳpet nikhénidhet, kkinènzjé ll'édji, tchutséindja ṭpella ñœ p̣ey kkéninlṭpié ḳpwa billi?

— Aha! èlloetthey khukkènilṭpié, kukkan ñah kutpilḷttchia, kkinétpischia ḳpwa yénishen, yédhiño voe tchpa.

Akponllœ: yékkpay-tṭségoe tchinénihéyu, voe tchpa yœ nttien kwent-sellkkénilṭpien, voe ḥèk nizjin, éyi jé kuñahi. pdha-tṭségoe kkayu tchinénihéy, ey tthey kwentsell ttset voe ttan ttset kkénanṭpié.

peau remuait on voyait, mais la femme ne pas on apercevait. Ils entrèrent; la maison dans du gibier chair beaucoup. On parlait bruit mais ne pas quelqu'un il y avait. Maison belle donc au fond la viande gisait. L'aîné leur dit:

— Viande donnez à lui, dit-il celui-ci mon cadet j'ai trouvé, dit-il. Un pémican délicieux on prit, bois-plat blanc dans on le mit, l'homme à on le donna à manger. Mais ne pas humaine main on aperçut.

Les deux frères mangèrent, ensuite de ça la soir-femme portière auprès s'assit. Alors celle-ci étant sortie, l'autre matin-femme, entra, la porte auprès elle s'assit. Alors voilà: jour il fit.

Celle-là aussi du pémican bon l'homme à elle donna, mais donc ne pas on la vit. La nuit descendit, alors soir-femme arriva et nuit il fit.

Celle-là encore gibier-viande déposa à terre, on mangea, on se coucha, mais d'homme il n'y avait pas. Alors l'aîné son cadet à dit:

— Mon cadet, pas encore nos parents sont défunts, tu t'en retournes si, très bien ce sera, tes belles-soeurs tu as vues ne pas sans doute?

— Oui, pas encore je les ai vues, mais avec toi je veux demeurer, je vais m'en retourner ne pas je veux, lui dit son frère cadet.

Alors voilà: la matin-femme étant sortie, son cadet d'elle le dos un peu il aperçut, sa robe était belle, cela seul il vit. La soir-femme aussi étant sortie, celle-là aussi un peu son dos vers il vit.

Ti tchpa v'iyondé dhiño:

— Akponlloe kwentsell né het kpet kunil'hi, kukkan voe nttien ey zjé, tiño.

— Alloe, si tchpa, èlloetthey tchijié ñah kwellndak, tiyondé yaño; si lloe ninidhet ttheytpet, sié gwottsen tchidhizjié. Nidjen tṭsindjo kpet odhindjek. Ey gwopat kukkèninltpié kpwa yaño.

Tchpantchpat nakpen dzjin akpon tpadh nakpén kwéttchin vi yondé zjit; akpon kwinzjin-ttset tṭsindjo kpet kunanhi. Voe then zjiow tinttcho, kukkan tpendjidhoettset zjé kunilhi. Viyondé yaño:

— Sitchpa, ñoe pey itihyin ñitté indjiékhédelttchu gwopall, kukkaninltpié, yaño.

Akpon nankwotlen tiyondé égwahen, djugu zjié kkaon nigunidhet. Viyondé dhiño:

— N'itsi ey tṭsindjo nakpen ñiténilli, nan gwottset kkinénizjié, nan kkpagoé cheg dhindié tpèlla kpwa, énédhago énétpindiya, ñaño. Kukkan tpan kkpagoé odhinhey chwon! ñoekka kotpéinday kunkpat nédjiño, ñaño, yaño viyondé.

Voe tchpa tṭsindjo nakpen oéndjig, akpon voe tpié ttset kkinézizjié. Noetpaïnlén tsell pè nitchohèdh, tpenven ñi ttschien vaepa van tchpô ñipé dhitllé, kokon tchugullu ñihey; kwottset kitchohèdh yu, édétan tchidi nidhézjia yu tpadh ñegutizjit. Ttsindjokpet èkukonlli.

— Tchidipadé siéhet-kpet akpwa? yénidhen. Kkinézizjié, kuḡinkpat yénijit.

Le cadet son aîné à dit:

— Alors voilà que un peu tes femmes j'ai vu, mais par derrière seulement, dit-il.

— Alors, mon cadet, pas encore bien avec toi j'ai raconté, l'aîné lui dit; moi donc défunt pas encore, la lune dans je suis allé. Là femmes deux j'ai pris. C'est pourquoi tu les vois ne pas, dit-il.

De nouveau deux jours et nuits deux il demeura son aîné avec; alors bien les deux femmes il vit. Leur chair la neige était semblable à, mais à moitié seulement il les vit. Son aîné lui dit:

— Mon cadet, tes belles-soeurs sont contentes de toi, elles se complaisent vu que, tu les as vues, lui dit-il.

Alors en automne l'aîné il trouva, maintenant l'hiver était arrivé. L'aîné lui dit:

— Ton grand-père lune ces femmes deux te donne, la terre vers retournes-t'en, la terre sur longtemps tu demeureras ne pas, vitelement tu t'en reviendras, il te dit. Mais la glace sur passe ne pas! Je t'éprouve c'est pour ça que je te le dis, te dit-il, lui dit son aîné.

Son cadet les femmes deux prit et son père vers s'en retourna. Une chute d'eau petite à ils arrivèrent, le rivage de chaque côté de un lac grand s'étendait côte à côte, entre eux le sentier passait; là étant arrivés, lui-même le premier il arriva et la nuit se fit. De femmes il n'y avait point.

— Pourquoi mes femmes point? pensa-t-il. Il revint sur ses pas, pour les chercher.

Nillen voepè ninizjié yu, tpatchié ttsindjôkpet nidohô, tpan kkpag odhohô; akpon zjannijia gwopat, tpan nadhéya ttsindjo-kpet tchizjan nattchet tinékutizjik.

Akponlloe dindjié shan tchojié, voe het nakpen tchizjan nattchet gwopat, vitpié ttset énédhitijié. Vitpié-sié èlloe itiyin tinttchô, kukkan tchpantch-pat ttsindjo nakpen yétinille, ey pàh akponttéyaño:

— Yétèh ñi nan kkaon gwottset kkiné-inzjié, yaño, noekka kotpènday.

Akponlloe ttsindjô in'ag kitédinit-pin pè dhidié, voe dindjiéju ttschié tanttcho, yoeti inidhen kpwa gwopalloe, yoepa kuttchédé tégwanyin kpwa, akpon nizjigo voeñen-konllen yu, dindjiéju ttset keyhè kpwa. Eñakpon dzjin kket étpandja.

— Nidjendé ttset tpéjia billi? dindjié yénijit.

pdha ttset énédhitizjié, ttsindjô, èlloe viétchi, voe ttien édjittchi nètoenanhey kkitagunttcho.

— Nittsontséde gwottsen nininhey? dindjié yaño; kukkan kenxi kpwa.

Elloetthey voe het nakpen vaé-titindjik ttogwopall; eygwopat è vikii konlli.

In'ag-dzjin tthey ètpilldji gwopat, dindjié yékki tchidhizjia.

Tchidi voepè tinttcho? yénijit ttiet. Akponlloe ñita kkpagoé tchion kwajén, tchion dzjin, zjit, ttsindjo izjia. Kwozjit nanhè, ttchied étan, akpon klan jén yéklin tpet dhidié, yétpet

Le fleuve au bord de étant arrivé, au large les femmes deux arrivaient, la glace sur elles passèrent; alors elles étaient chaudes vu que, la glace fondit les femmes coulèrent bas, ça arriva.

Alors voilà: l'homme seul s'en alla, ses femmes deux étant tombées à l'eau, son père-lune vers il s'en retourna. Son père-lune ne pas fut content comme, cependant de nouveau femmes deux il lui donna, avec ça ainsi il lui dit:

— Là-bas la terre sur vers retournes-t'en, lui dit-il, je t'y éprouverai.

Alors voilà: femme une la portière auprès de assise, son mari refusait, elle l'aimait ne pas vue que, pour lui quelque chose elle faisait ne pas, et toujours elle était mécontente, son mari à elle parlait ne pas. C'est pourquoi le jour dans elle disparut.

— Où donc vers est-elle allée, peut-être? l'homme pensa.

Le soir vers elle revint, la femme, pas contente, (derrière) son dos quelque chose elle cachait, c'était comme si.

— Où de viens-tu l'homme lui dit; mais elle parla ne pas.

Pas encore ses femmes deux il avait connu attendu que; c'est pourquoi ne pas de fils il avait.

Le lendemain encore elle disparut vu que, l'homme la suivit.

— Pour quoi agit-elle? pensait-il vu que. Alors voilà: un marais dans (à) l'eau noire, (à) l'eau trouble, dedans la femme entra. Là-dedans debout, vêtement sans, et un serpent noir sa vulve à travers était fixé, il l'incubait. L'homme



dhitchi. Dindjié yékkènantpié yu, koda-thak<sup>o</sup> dhoedhanttchiyu énédhitzjié.

ñikkaen tthey ttšindjô nakpen khoetchodié. Inl'ag dindjiéju voeti-inidhen, étpildji. Tikpen yékki thidhizjia yu, nétoetènanhey. Takon ttô kkpagoe tédhidié, akpon takon tsell llen yattagu kkènantpié.

Voe zjé kwottset nètchidhizjié yu, ey kukkènantpié kwopè keyxè kpwa, kukkan voe endji initoedhet. Ey kwotlén voe zjé kozjit kkié tchantsen, voe het nakpen ñitè ñohèdh, khitéküket tpedjidhaakli. Zjé kwizjit nitikhinilli gwottset, tchikitchohèdh tthey.

Nakpennèkpen vi kii-kpet ttsedé khukkpagoe niñantschiw. Dindjié:

— Akpudji kukkè tséniltpia! yénijit gwopat, voe kkié zjit ttsoedé tagoe nénilli. Inl'agoe vi kii-kpet ttchifien nizjin, dakay, voe antsin-djilloe zjit ttatagotté-tchpan pè dhitpin. Dindjié kukkènantpien kkuyu ttsoedé khikkpagoe néniñantschiw.

Inl'agoe tthey ttšindjô nizjin kpwa, ey vi kii kpet kkéñantpin. Ey! klan zjen zjankenlloe, dindjié kwajen, kuzja nitschié. Dindjiéju voe kkié zjit kuzja paéñantchi yu, koeninidhet.

Kéhen niténizjia, èlloe siondall enlloe, attchié. Tikpen tchiténihey, khè kunkpat tchozjié. Khè dhittla yu, voezjé gwottset nénétizjié yu, khè vehet yétinilloe.

Inl'ag voeñen konlli joe, eylloe khè oïndjig kpwa. Voe dindjié yaño:

— Ey khè sikii, yiñindhen billi; ey gwopat ñiñen konlli, yaño. Kukkan è genxi ttšindjô. Khé oëndjik, khidzi

voyant celà, tout comprit et s'en retourna.

Le lendemain matin encore les femmes deux étant assises. L'une (qui) son mari aimait, disparut. Le mari la suivit, il l'épia. De perdrix blanches un nid sur elle était perchée, et les perdrix petites plusieurs la tetaient il aperçut.

Sa maison à étant revenu, ce que il avait vu là-dessus il parla ne pas, mais il y réfléchissait. Cela après sa maison dans des flèches faisant, ses épouses deux entrèrent leurs enfants portant (sur le dos). La maison dans elles les déposèrent, après cela elles sortirent encore.

Toutes deux leurs enfants une couverture sur eux elles placèrent. L'homme:

— Puissé-jé les voir? pensa-t-il vu que, sa flèche avec la couverture il souleva. L'une ses enfants garçons beaux, blancs, leur nez cartilage dans des cygnes plumes tuyaux étaient passés. L'homme les contempla, puis la couverture sur eux il remplaça.

L'autre aussi femme mauvaise, elle ses enfants il regarda. Ah! des serpents noirs hommes ils étaient, leur bouche était grande. L'homme sa flèche avec leur bouche transperça, ils moururent.

Leur mère étant entrée, ne pas elle fut contente, elle se fâcha. Le mari sortit, des lièvres pour il alla. Des lièvres il prit au lacet, sa maison à il s'en revint et les lièvres ses femmes à il donna.

L'une qui était fâcheuse, celle-là, les lièvres prit ne pas. Son mari lui dit:

— Ces lièvres sont mes enfants, tu penses peut-être; c'est pourquoi tu es mécontente, lui dit-il. Mais ne pas elle

ètségépdhey kozjit ninihen, akponlloe khé tchi tpiikoetéhédh.

— Ttsindjô ttchahandiedh! dindjié ño. Akponlloe dindjié ttédidihi yu tagoe aha nidhatchié yu:

— Si tschien elttsik! yaño. Ttsindjô ttchahandiédh l'en-iléré, l'en-tsen tthey tpedhitllé yu, oëndjik, yoenantcha, tikpen eñaantchit; kukkan elttsik tétizjik kpwa, tchion tsintè yédhelpen kpwa.

Eyiakpon yékkpay etchit sodjil. Ttsindjô ttchahandiédh in'ag ttsindjô yaño:

— Nan zjey ñi kii-kpet yakonlloe gwopat, nan voekki tpankay. Si lloe nellhè, yaño. Akpon ttsindjô ttchahandiédh kottsel' tchitpidhizjié yu, étpilldji.

Ey gwopat djien kwottset voe kpwa tatpèdja. La Compagnie patièdhezjia yu, la Compagnie ttsindjô ttchahandiedh enlloe billi! yéniishen.

Akponlloe gwottset tchozjié, dindjiéju, kakétchopal voe ttsindjô nizjin yékki tchozjié; kukkan chwon kédhétik, chwon yoekkitchozjié; voetchi zjé dhantsen, dindjiéju. Van tchpô vén nidhéjia yu, voe kpéintlen, yendiédhey-ttsen voe dindjié kpwon kwantsen, yoettset tchozjié yu, akpon atenhén gwottsen nédhéjyé.

Nakpen akpontinttcho lloe:

— Soe dindjié onhan soetpiltchi kudjin, yénijit ttogopalloe, koyendowttset pdha dindjiéju van tchpô djigundiégu, ninizjié yu, yétchi zjé tcheltsen. Akpon voehet tpen vén viné

parla la femme. Les lièvres elle prit, leurs oreilles du pémican dedans elle plaça et voilà que les lièvres se sauvèrent.

Quelle femme méchante! l'homme dit. Alors voilà: l'homme par feinte à la renverse se coucha:

— Mon ventre est malade, dit-il. La femme méchante de la chien-urine, de la chien-fiente aussi elle mélangea, elle le prit, elle le fit chauffer, son mari elle le servit; mais malade il devint ne pas. Le poison le tua ne pas.

Cela étant, le matin on leva le camp. La femme mauvaise à l'autre femme dit:

— Toi seule des enfants tu as vu que, toi suis-le. Moi donc je demeure, lui dit-elle. Alors la femme mauvaise les buissons prit, et disparut.

C'est pourquoi maintenant jusqu'à il n'y en a plus assurément. La Compagnie (d'Hudson) arrivait la Compagnie (d'Hudson) la femme méchante est peut-être! pensâmes-nous.

Alors voilà: il s'en alla quelque part, le mari, il marchait vite, sa femme bonne le suivait; mais péniblement elle marchait, difficilement elle le suivait; avant elle le camp il faisait, le mari. Un lac grand au bord de étant arrivé, son mari après, de l'autre côté son mari du feu avait fait, elle y alla, alors déjà avant elle il était reparti.

Deux fois ainsi il agit donc:

— Mon mari m'a abandonnée sans doute, pensa-t-elle, attendu que, le prochain soir, le mari un lac grand de l'autre côté de étant arrivé, avant elle le camp fit. Alors sa femme le rivage



tinizjia yu, nattsî tanoezjié, voe konkkit  
ninizjié yu, atenhén dindjié nétchiheg  
yépe khédhètik. Dindjiéju atenhén  
voehé kkièdh voe kpeyzjé nédhelhiw,  
atenhén inl'ag heyzjédhiw, akpon  
ttšindjô yéttset tchiélkiek.

— Akponlloe onhan soe tpinltchi  
gwopat soel'é inhey! yaño nêpehey  
kwétchi. Yè tthen odhindjek, vi kiikpet  
yékaon ninlloe, akponlloe dindjiéjyu  
è yépe tchozjié, yékki tchihey tthey  
ttšindjô pè dhidié tinétizjik.

Akponlloe eykpet nupwétajiekpet  
kenlloe tatpédja.

(9: 177-190)

autour ayant cheminé, le vent contre, à  
son campement étant arrivé, déjà  
l'homme repartant elle arriva. Le mari  
déjà ses raquettes une avait chaussé déjà  
l'autre raquette il chaussait lorsque la  
femme vers lui courut.

— Alors voilà: tu m'abandonnes  
vu que, sans moi tu pars, lui dit-elle il  
repart avant que. Ses jambes elle saisit,  
ses enfants sur lui elle mit, alors le mari  
ne plus sans elle partit, il la suivit et la  
femme épousa ça arriva.

Alors voilà: ces deux-là nos  
parents sont assurément.

Au commencement du monde, deux frères demeuraient seuls sur la terre. Le plus jeune aimait à demeurer nu. Il allait et venait dedans, dehors, dépouillé de tout vêtement. Son occupation la plus ordinaire était de fabriquer des flèches.

L'aîné, qui chérissait tendrement son frère cadet, lui dit, une nuit, après qu'ils furent couchés:

— Mon petit frère, perce-moi l'aisselle, de ta flèche.

Comme c'était la nuit, l'aîné aussi était nu. Il s'était dépouillé de ses vêtements pour dormir.

Le cadet répondit:

— Je ne veux pas faire cela, mon frère aîné.

— Ah! mon frère cadet, dit l'aîné, tes flèches sont sans force; c'est pourquoi tu ne veux pas m'en frapper, car si tu m'en frappais, tu sais bien qu'elles ne me perceraient pas.

Piqué par ce défi, le cadet prit son arc, le tendit contre son frère, lui transperça la poitrine d'une flèche, et le tua.

Alors leurs parents pleurèrent, et le frère cadet - celui qui avait l'habitude d'aller tout nu - pleura aussi; il désespéra, il sortit de la tente, et finalement s'en alla pour ne plus revenir.

Vainement ses parents le cherchèrent. Il ne reparut plus jamais.

Après son départ, sa mère engendra de nouveau, et accoucha d'un troisième garçon qui grandit et devint très puissant. Voici son histoire:

*Dindjié*, - nom de cet homme, - étant devenu adulte, commença à chasser et à tuer des animaux pour se sustenter. Mais, tout en chassant, il était préoccupé de cette pensée:

— Un de mes frères est mort; l'autre a disparu. Que peut-il être devenu? Il faut que je le retrouve.

Etant donc allé, un jour, à la chasse sur les bords de la Grande-Eau, il y entendit huer le grand plongeon arctique qui y prenait ses ébats.

— Pourquoi ce plongeon pleure-t-il? pensa *Dindjié*. Sans doute qu'il voit des rennes et qu'il en a peur, ce qui le fait crier.

Ainsi pensa le jeune homme. Ayant donc aperçu un sentier de rennes, il s'élança sur cette piste, aperçut effectivement des rennes, les poursuivit et arriva sur les bords de la Grande-Eau dont je viens de parler.

Ce lac (ou mer) était immense et couvert d'oiseaux aquatiques qui y nageaient. *Dindjié* voulut tuer quelques-uns de ces oiseaux et se cacha pour les guetter.

Tout-à-coup il aperçut quelque chose de noir qui ressemblait à une tête d'homme sortant de l'eau.

— Qu'est-ce que cela peut être? pensa-t-il. Il se cacha de nouveau et observa.

Après avoir attendu bien longtemps que cet objet se déplaçât, *Dindjié* distingua très bien la tête d'un homme très grand qui se tenait debout dans l'eau. Cachant sa tête derrière une touffe de joncs, cet homme s'approchait des oiseaux aquatiques, leur saisissait les pattes et les attirait sous l'eau où il leur tordait le cou. C'est ainsi que cet inconnu chassait.

*Dindjié* s'étant mis à la recherche des vêtements du chasseur, il les trouva sur le rivage, car cet homme se tenait nu dans l'eau. *Dindjié* se cacha près des vêtements pour épier le chasseur.

Celui-ci, après qu'il eût saisi et tué tous les oiseaux aquatiques, sortit de l'eau, courut au lieu où il avait laissé ses habits et s'en revêtit.

Mais alors *Dindjié*, qui s'était caché jusque-là, accourant vers l'étranger, il l'embrassa, le serra et le retint entre ses bras, en lui disant:

— Il y a longtemps qu'un enfant tua son frère aîné, et se sauva après l'avoir tué. Ne serait-ce pas toi?

— Hélas! oui, dit l'autre. C'est moi-même.

— Eh bien! apprends que je suis ton frère cadet, qui te cherches depuis longtemps. Maintenant que je t'ai retrouvé, je ne te quitterai plus jamais, lui dit-il.

Alors le frère aîné, qui s'était enfui et perdu, s'attrista et dit à son cadet:

— Hélas! mon frère, je ne ressemble plus à un homme vulgaire. J'ai épousé la femme invisible et très puissante qui ne peut souffrir la présence ni la vue d'aucun autre homme que moi, et dont le flair est si subtil qu'elle perçoit les hommes de loin et leur échappe. Il est donc impossible que tu me suives. Retourne-t-en au lieu d'où tu es venu.

Mais le cadet:

— Je ne m'éloignerai pas de toi, mon frère, répondit-il. Moi aussi, je veux voir la femme invisible.

Alors les deux frères se dirigèrent ensemble vers la demeure de l'aîné, lequel, tout en cheminant, instruisit son frère cadet:

— Or sus, mon cadet, ta belle-soeur est très puissante et bien terrible. Je vais donc la questionner le premier et lui dirai: Je viens de retrouver mon frère, consens à ce qu'il demeure avec moi. Et tu agiras selon ce qu'elle me répondra.

Ainsi parla le frère aîné.

Cet homme avait épousé deux femmes superbes. L'une, l'épouse proprement dite, celle qui est assise près de la porte, s'appelait *Rdha-ttségoe* (soir-femme). L'autre, la concubine, celle qui se tient au fond de la tente, s'appelait *Yèkkp-ay-ttségoe* (matin-femme).

Les deux frères étant arrivés à la maison, on entendit comme une femme qui se tenait hors la tente, tannant des peaux. On percevait le bruit du grattoir raclant la peau, on voyait remuer celle-ci; mais la femme demeurait invisible.

Les deux frères pénétrèrent sous la tente. Il y avait là du gibier et de la viande de venaison en quantité. On y entendait des voix féminines, mais on n'y distinguait aucun être humain.

C'était une belle tente que cette loge, au fond de laquelle on voyait de la belle viande suspendue. L'aîné dit en entrant:

— Or sus, mes femmes, donnez-nous de la viande à manger, car cet homme est mon frère cadet que je viens de retrouver.

Alors on vit comme quelqu'un qui aurait pris d'excellent pémican, qui l'aurait placé dans une sébille nette, et qui aurait approché le plat du nouvel arrivant. Mais la main qui fit tout cela, celui-ci ne la vit pas.

Cependant les deux frères mangèrent ensemble.

Lorsque les deux hommes étaient arrivés, j'ai dit que l'épouse titulaire, la femme du soir, était assise sur le seuil. Après que le repas fût fini, elle quitta la tente, et l'autre épouse, la femme du matin, rentra et, prenant la place de sa rivale à côté de la porte, elle produisit le jour. Quant à la femme-soir, elle s'en alla.

Mais, le soir arrivé, celle-ci rentra de nouveau, et aussitôt la nuit descendit. Elle apportait beaucoup de gibier, produit de sa chasse. On prit un nouveau repas, puis l'on se coucha. Mais le jeune voyageur n'aperçut aucune femme couchée à côté de son frère aîné.

Cependant, celui-ci dit à son cadet :

— Mon frère cadet, nos parents ne sont point encore morts. Tu ferais bien de t'en retourner vers eux afin de leur venir en aide; car j'imagine que tu n'as pu voir encore tes belles-soeurs.

— Non, mon frère, dit l'autre, je n'ai pu les voir encore, cependant je ne compte pas repartir. Je veux demeurer avec toi.

En ce moment, la femme du soir étant partie, le frère cadet l'entrevit un peu par derrière. Il n'aperçut que son vêtement qui était resplendissant. Mais ce fut tout ce qu'il en vit.

Le soir venu, la femme du matin sortit à son tour, et il put également l'entrevoir par derrière. Il dit alors à son aîné :

— Voilà que je commence à voir un peu tes femmes, mais seulement par derrière.

L'aîné lui répondit :

— Mon cadet, je ne t'ai pas encore tout dit. Moi-même, étant sur mon trépas, je partis pour la lune où j'ai pris ces femmes. Elles appartiennent à la race lunaire, et c'est pourquoi tu ne peux les voir, puisqu'elles ne sont pas de la même nature que toi.

Le cadet demeura encore deux autres jours et deux autres nuits avec son aîné, et il parvint alors à voir parfaitement les deux épouses de son frère. Elles étaient blanches comme la neige.

L'aîné lui dit :

— Mon cadet, tes belles-soeurs sont satisfaites de toi, c'est pourquoi elles se laissent voir.



Or, c'était en automne que le cadet avait retrouvé son frère aîné, et voilà que l'hiver était déjà arrivé comme en un clin-d'oeil. L'aîné dit :

— Mon cadet, voilà que mon beau-père, le vieillard Lune, qui m'a donné en mariage ses deux filles si puissantes, vient de m'envoyer l'ordre de m'en retourner en sa terre lunaire, et il te donne aussi mes deux épouses, mais prend garde à ceci :

— “En t'en retournant dans ta patrie, ne passe point sur la glace,” a-t-il ajouté. “Je te dis ceci pour t'éprouver.” Voilà ce que vient de me mander mon beau-père. Ainsi donc, partons, mon petit frère.

Ayant ainsi parlé, l'aîné partit pour la lune, tandis que le cadet continuait sa route de son côté avec les femmes.

Ils arrivèrent ainsi tous trois auprès d'une chute d'eau formée par un détroit où une eau se jetait et tombait dans une autre eau; de sorte qu'il y avait une grande eau à droite et autant à gauche, et le détroit avec sa chute devant eux. Il y avait en ce lieu un petit portage fort court qui épargnait la peine de passer sur la glace des grands lacs.

L'homme aux deux femmes passa le premier par le portage, en obéissant au vieillard Lune. La nuit arriva cependant, et les deux femmes qui le suivaient ne reparurent pas.

— Pourquoi mes deux femmes ne me suivent-elles pas? pensait *Dindjié*. Il revint sur ses pas et se mit à leur recherche auprès de ce bras de rivière qui, par une chute, faisait communiquer deux eaux.

Alors, tout au large, il aperçut ses deux femmes qui arrivaient en passant sur la glace du lac. Mais, comme elles étaient chaudes, la glace fondit sous leurs pas, elle s'entr'ouvrit et elles furent englouties dans la grande eau où elles se noyèrent.

L'homme s'en fut donc tout seul, s'en retournant vers son beau-père Lune. Le vieillard n'était pas satisfait. Cependant il consentit à lui donner de nouveau deux autres filles en tout semblables aux premières, en lui disant :

— Dans la terre d'en-bas, retourne-t'en encore. Je t'y éprouverai.

Or, une des deux nouvelles femmes de *Dindjié*, celle qui était assise à la porte, refusait son mari parce qu'elle le haïssait. Elle ne travaillait pas pour lui; elle était revêche et toujours mécontente; elle ne lui adressait jamais la parole.

Le jour venu, cette femme disparut, et *Dindjié* se dit :

— Où donc est-elle allée?

Le soir, cette femme acariâtre rentra en cachant quelque chose derrière son dos.

— D'où viens-tu donc? lui demanda son mari.



Elle ne lui répondit seulement pas.

*Dindjié* n'avait encore eu aucun commerce avec ses deux femmes lunaires. Il n'en avait donc pas encore eu d'enfants.

Cependant, lorsque le jour fut venu, la femme du soir disparut de nouveau, et son mari la suivit de loin.

— Où va-t-elle et pourquoi sort-elle? se demandait-il.

Il la vit alors entrer nue dans un marais noir et infect. Là elle se tenait debout, ayant un serpent noir attaché à elle. Témoin de cette abomination, *Dindjié* s'en fut épouvanté, laissant en ce lieu la femme de la nuit.

Le lendemain, les deux femmes étaient encore à leur poste comme de coutume, et celle qui aimait son mari s'absenta vers le soir, à son tour. *Dindjié* la suivit aussi et se cacha pour l'épier. Il la vit assise nue sur un lit de gelinottes des neiges, et une foule de petites gelinottes étaient suspendues à ses mamelles qu'elles tэтаient.

Revenu chez lui, *Dindjié* se garda bien de parler de ce qu'il avait vu, mais il y réfléchissait.

Quelque temps après, pendant que l'homme était assis dans sa tente, occupé à fabriquer des flèches, ses deux femmes entrèrent portant leurs enfants qu'elles déposèrent dans la tente. Ils étaient cachés les uns et les autres sous une couverture.

— Que je les voie! se dit l'homme.

Alors soulevant une des couvertures de sa flèche, il vit que les enfants de la femme qui l'aimait étaient blancs et jolis. Leur nez était percé et portait des tuyaux de plumes de cygne, dont leur mère les avait ornés. En un mot c'était de beaux enfants.

*Dindjié* les contempla et les recouvrit en souriant. Il regarda alors les enfants de la méchante femme. Ah! c'étaient des hommes serpents, noirs, hideux et ayant une énorme gueule béante. Frappé d'horreur, l'homme leur transperça la gueule de sa flèche, et les ayant tués, ils moururent.

Leur mère rentra sur ces entrefaites et se mit dans une colère terrible. Le mari ne dit rien, il sortit, s'en alla à la chasse aux lièvres; il en prit au lacet et revint dans sa tente pour que ses femmes lui apprêtassent sa nourriture. Celle qui était méchante ne voulut pas manger des lièvres blancs. Son mari lui dit:

— Je vois bien que tu refuses de manger parce que tu t'imagines que ces lièvres sont mes enfants.

Elle ne répondit rien, prit les lièvres, leur mit du pémican dans les oreilles, et aussitôt ceux-ci, ressuscitant, se sauvèrent dans la forêt.

— Quelle méchante femme! s'écria le mari, indigné de perdre le fruit de sa chasse.

Alors, pour l'éprouver encore, *Dindjié* se coucha et affecta d'être malade.

— J'ai mal au ventre, disait-il.

La méchante femme prit de l'urine et de la fiente de chien, en fit une mixtion et la donna à son mari en guise de médicament. Mais le poison ne lui fit aucun mal.

Les choses en étant là, on leva le camp le lendemain. Alors la méchante femme du soir dit à sa rivale:

— Puisque tu es seule à posséder des enfants, demeure avec ton mari. Quant à moi, je suis décidée à demeurer ici.

Ce disant, elle se sauva dans les marais et disparut. Depuis lors on ne sait ce qu'elle est devenue. Lorsque la Compagnie de la baie d'Hudson arriva dans ce pays, nous crûmes que c'était la méchante femme du soir qui s'en revenait vers nous.

Alors *Dindjié*, dégoûté des femmes lunaires, s'en alla, bien résolu d'abandonner même celle qui l'aimait, et il fit diligence pour retourner dans sa patrie vers ses vieux parents. Mais sa femme le suivit de loin et s'attacha à ses pas.

Malheureusement la pauvrete ne pouvait courir aussi vite que lui. Ce n'était que difficilement qu'elle pouvait le suivre. Le mari faisait toujours le campement avant qu'elle arrivât, et la pauvre femme n'arrivait au bivouac qu'après le départ du fugitif.

Ainsi marchant et poursuivant l'infidèle, elle arriva sur les bords d'une grande eau, lorsqu'elle aperçut son mari sur l'autre rive, où il avait déjà allumé du feu. Elle y courut; mais avant qu'elle ait eu le temps de traverser le lac, *Dindjié* avait levé le pied. Par deux fois il en agit ainsi. Elle en était désolée.

La femme du matin se dit alors:

— Il est évident que mon mari veut m'abandonner, car il a bien dû me voir venir sur le lac. Je vais user de ruse.

Donc, le soir venu, et pendant que son époux était campé sur la rive opposée d'un grand lac, la femme du matin, au lieu de traverser le lac en se mettant en évidence, en fit le tour à travers bois. Ce lui était bien plus pénible.

Comme elle arriva au bivouac, *Dindjié* se disposait à partir. Déjà il avait chaussé une de ses raquettes et était occupé à attacher l'autre, lorsque la malheureuse courut à lui:

— Comment, voilà que tu m'abandonnes! lui dit-elle. Tu veux donc partir sans moi?

Ce disant, elle le saisit par les jambes, se cramponna à ses genoux, et jeta sur lui les enfants qu'elle portait.

Alors *Dindjié* eut pitié d'elle. Il reprit sa femme et ne la quitta plus; il la suivit, et cette femme du matin, devenue la véritable épouse de l'homme, devint aussi la mère des *Dindjié*. Ce sont là nos ancêtres, dit-on.

Racontée par le *dindjié* *Sylvain Vitoedh*, en décembre 1870, au fort Good Hope.

(11: 16-29)

### Autre version

Au commencement du monde deux frères demeuraient seuls sur la terre et ils allaient nus. L'aîné, mécontent de son jeune frère, le frappa d'une flèche et le tua; puis désespéré à la vue de son crime il s'enfuit loin de la maison paternelle et on ne le vit jamais plus.

Le père et la mère des deux frères (la tradition ne dit pas qui ils étaient), tous deux très-âgés, eurent un troisième fils. Celui-ci sans cesse préoccupé de la mort de son frère et de la disparition de l'aîné, se mit à la recherche de ce dernier et disparut aussi. Voici le récit de ses aventures:

Après avoir longtemps voyagé il arriva sur les bords d'un grand lac couvert d'oiseaux aquatiques. Au milieu des eaux et à leur surface il aperçut comme la tête d'un homme et il se cacha pour l'épier. C'était un chasseur de gibier. Cet homme se tenait immobile dans l'eau en dérobant sa tête sous une touffe de joncs; puis, lorsque les oiseaux aquatiques s'approchaient de lui, il leur saisissait les pattes, et les tirant sous l'eau, il leur tordait le cou. Le chasseur sortit enfin de l'eau, et l'homme qui l'épiait reconnut en lui son propre frère. Il le serra dans ses bras, se fit reconnaître et lui demanda la permission de jouir de sa compagnie pendant un certain temps, ce qui lui fut accordé.

Le chasseur conduisit son cadet dans sa demeure et lui apprit que le Grand-père lui avait primitivement donné deux femmes célestes: "Maintenant retire-toi dans la terre avec tes femmes," lui avait-il dit, "et obéis-moi. Dans ton voyage tu rencontreras un détroit entre deux mers; le détroit est congelé, mais tu défendras à tes femmes de passer sur la glace; elles devront prendre le portage par terre." Ainsi leur dit le Grand-père, et l'homme promit de lui obéir. Il était donc parti pour son pays avec ses deux femmes célestes. Arrivé au bout de la terre il aperçut la mer de chaque côté et le détroit devant lui. Comme l'eau en était congelée, il le traversa à pied. La nuit venue l'homme voulait camper, mais ses deux femmes ne reparaissaient pas. "Elles ont fait le tour par terre sur le portage," se dit-il; mais il n'en était rien. Il les vit bientôt qui arrivaient sur la glace du détroit, malgré la défense du grand-père. Dès qu'elles s'y furent engagées, la glace fondit sous leurs pieds et elles furent englouties, car on était en automne et la glace était encore mince.



L'homme s'en retourna donc tristement vers le Grand-père et lui redemanda de nouvelles femmes. Celui-ci lui en donna deux autres, deux femmes du ciel parfaitement belles, mais invisibles aux yeux d'un mortel. L'une s'appelait *Yakkpay-ttségoe* (femme de lumière ou femme matin), l'autre *pa-ttségoe* (femme des ténèbres ou femme soir). C'est vers elles que l'homme avait conduit son frère cadet. Celui-ci ne les vit pas tout d'abord, mais il put observer que l'une et l'autre quittaient la tente alternativement, et lorsqu'elles rentraient chacune d'elles apportait le produit de son travail. Lorsque la femme de lumière sortait il faisait jour, mais lorsqu'elle rentrait pour prendre la place de sa rivale, celle-ci sortait à son tour, et il faisait nuit.

Le frère cadet passa six jours avec son aîné et chaque jour il put voir un peu mieux les deux femmes; mais il ne les aperçut jamais qu'incomplètement et par derrière. "Mon cadet," lui dit le frère aîné, "puisque tu peux jouir de la vue mes femmes célestes, c'est une preuve qu'elles ont de la considération pour toi, car il faut que tu saches qu'elles sont invisibles à tout mortel; moi-même je suis devenu immortel depuis le jour où je partis pour la lune. C'est là que le Grand-père m'a donné ces secondes femmes. Maintenant je te les confie car je n'ai eu aucun rapport avec elles, adieu." Et le frère aîné disparut.

Le cadet se lamenta de la disparition de son frère, mais il n'y pouvait rien. Il demeura donc avec les deux femmes que son aîné lui avait données, quoique sans entretenir de commerce avec elles. "Que font-elles quand elles sortent," se disait-il en lui-même. Avant de prendre pour épouse l'une ou l'autre il voulut les éprouver et il les épia.

Le soir venu, *pa-ttségoe* quitta son époux et la nuit se fit. Peu après l'homme suivit les pas de la femme. Horreur! il l'aperçut debout dans un marécage à l'eau noire et infecte, entichée d'un noir serpent (*klay*), dont elle recevait les embrassements. L'homme s'en retourna épouvanté, mais il dissimula.

Le jour arrivé, *pa-ttségoe* rentra au logis comme si de rien n'était et *Yakkpay-ttségoe* le quitta. L'époux jaloux épia aussi celle-ci. Il la trouva occupée à allaiter de petites gelinottes plus blanches que la neige. Il sourit à cette vue et rentra satisfait.

Quelque temps après, les deux femmes arrivèrent au logis portant dans leurs bras leur progéniture, qu'elles dérobèrent soigneusement à leur époux. Mais en l'absence de ses femmes celui-ci souleva le voile qui cachait les enfants. Ceux de la femme de lumière étaient de beaux petits garçons à la peau blanche, ils avaient un joli nez aquilin perforé et orné de tuyaux de plume de cygne. L'homme contempla ces beaux enfants et les recouvrit en souriant. "Je les adopte", se dit-il. Il découvrit ensuite les petits de la femme de ténèbres: ah! c'étaient des hommes-serpents, noirs et hideux, avec une gueule épouvantable. L'homme saisit ses flèches et il tua ces monstres sans pitié aucune.

Lorsque la mère rentra, elle fut émue de colère à la vue du trépas de ses enfants, et honteuse de se voir découverte, elle chercha d'abord à faire périr l'homme; mais n'y pouvant réussir, elle le quitta pour jamais. On ne l'a plus revue depuis lors.

Mais l'homme conserva pour sa seule et légitime épouse la femme de lumière, et c'est de ce couple que nous descendons.

(14: XXXVIII-XXXIX)

20 Etpoetchokpen

Le navigateur  
(Déluge *dindjié*)

Etpoetchokpen ttpotchédi t̃ši  
dheltsén.

Le navigateur le premier un canot  
construisit.

Udetllet zjoe ãti païtpien, t̃pè  
adjia lloe, yetpow ntillklet.

Au printemps donc des écorces de  
sapin il arracha, il les jeta à l'eau, et il  
sauta par-dessus.

Ãti etpell̃dia, tchidjanen gwopat.

L'écorce disparut, elle sombra vu  
que.

Yendjit kk̃pi t̃t̃iz̃jé païtpien tthey,  
t̃pè ondow tédild̃dia, akpon yétpow  
ntillklet ayu, étélla.

Là-bas des écorces de bouleau il  
arracha aussi, il les jeta à l'eau, puis  
par-dessus il sauta cela étant, elles  
flottèrent.

— Ey vizjit t̃ši tchpô t'el't̃s̃ia  
tédiño.

— Avec celles-ci le canot grand je  
vais faire, se dit-il.

Ey kwootlen zje ttsoevi llen kk̃pag  
tédh̃tch̃jia yu, ey kk̃pag ataetédhelklla  
yu dheltchi.

Après cela donc, un sapin la cime  
sur ayant grimpé et là-haut s'étant  
attaché, il y dormit.

Akpon kk̃pi t̃t̃iz̃jé pal'atanen,  
détchpan koyézoeg dhitllé, tinétiz̃jik.

Après cela les écorces arrachées,  
l'arbre au pied de gisaient.

Apwodh tchpan zjigoe dhitllé.

Les membrures aussi au pied  
gisaient.

Koyendow-dzjin t̃ši koz̃jé pan-  
dhitllé, t̃ši tédh̃tlin dhit̃pin tthey.  
Tchion kkit nil̃tan, kukkan zjoe voe  
kk̃pag tchion konllen.

Le lendemain, le canot dans elles  
étaient placées, le canot tout cousu  
gisait également. A l'eau il le mit, mais  
il faisait beaucoup d'eau.

Akpon Etpoetchokpen dheltchi  
tchpant̃chpat, nikk̃paon t̃ši djizé,  
détchpan voeklen kelltchen tchpan-  
tchpat, akpon t̃penhen yoekk̃pagoe  
dhelt̃pin.

Alors le nautonnier dormit encore,  
le lendemain matin le canot était cal-  
faté, les lisses en couvraient le fond, et  
l'aviron reposait dessus.

Tchion ttset nétchidhél̃lik yu, t̃ši  
zjit il̃ya.

Il le transporta à l'eau, et y em-  
barqua.



Azjoegoe yeïndjit tchinitschié tag ttset néïnhè, tchion kkpag dhéhen. Ttêtsien, tchi nékpag kkit tédhidié yu, dheltchi tthey.

Etpoetchokpen ténihey kuyu, toe ontschiw tidihey, akpontag patchihey, ttêtsien deltchi voenant agoettset ontschiw zjit nilt in.

Ttêtsien akpontté yaño:

— Tchi nékpag gwottsen kwotpé soetpïnlthha chon. Ey neltsi l'édji kuttie nittschié dindjié elloekpwa tépidjia lanval'i,ño.

Akpontté kukkan Etpoetchokpen pan ttset han-yoedhayedh kuyu, kwotpé yoenaltthet.

Tpatchotllé, voe zjek tpadoe-nanen, akpon voe tthen yézjiugu dhitllé.

Etpoetchokpen tagoe ttset noetpakpè yu, kwottset dindjié konllen odhoedhanttchi,ttchè. Zjégoe naha gwo-pat kové l'êtsénédha; eygwopat dindjié khétiyin.

Etpoetchokpen kwottset ntpakpè. Kukkan zjé zjit teytthen zjin dhitllé. Dindjié élløekpwa.

Tchiéllugu tthey, elltpin tchpan, eyzjin zjandheltchi.

Akponlloe tchpantchpat yéïndjit kwottset odhoedhanttchi. Kwottsen ntpakpè tthey. Kukkan zjoe è dindjié konlli, zjin kkitinttcho.

Akpontinttcho, ttêtsien ttset noetpakpayu, voe tthen kuñahiyu, voe tthen dakay dhitllé él'adoe ninilloe kuyu, ttsoédé khikkpag ninantschiw yu, voe tthen tpatoenanen kodathak<sup>o</sup>

Mais là-bas une montagne rocheuse en haut qui s'élève, l'eau sur est placée. Le corbeau le rocher à pic sur demeure, et il y est endormi.

Le nautonnier débarquant, son sac tenant, au sommet montant, le corbeau endormi à son insu le sac dans mit.

Le corbeau ainsi lui parla:

— Le rocher à pic, de là ne me précipite pas. Cela tu faisais si, en retour de toi les hommes disparaîtraient sans aucun doute, dit-il.

Et cependant le navigateur tout à coup l'ayant poussé du pied, du haut en bas le précipita.

Il le brisa en pièces, son corps il pulvérisa, et ses ossements au bas (du rocher) gisaient.

Le nautonnier plus loin étant allé en canot, par là d'hommes beaucoup il entendit le bruit. Le solstice d'été (c'était) vu que, le jour ne se couchait pas; c'est pourquoi l'on jouait.

Le nautonnier là-bas se dirigea en canot. Mais les maisons dans des os humains seulement il y avait. D'hommes il n'y avait plus.

Une loche aussi, un brochet aussi, ceux-là seulement dormaient étendus.

Alors encore plus loin vers il entendit du bruit. Là vers il se dirigea encore. Mais donc plus d'hommes il n'y avait, c'était inutile.

Cela étant ainsi, le corbeau vers revenant en canot, ses ossements apercevant, ses os blanchis qui gisaient il ramassa, une couverture sur eux il étendit, ses os brisés en pièces tous il

siè nénilloe. Kukkan voe kpé-ttsed  
inl'agjé akpwa, étpilltchi.

Akpon kukkan Etpoetchokpen  
ttétsien tthén kkpag dhétlet gwopalloe,  
tlad vizjit dindjié nadheltsen; ttétsien  
napudenday akpon; kukkan zjoe voe  
kpé-ttsed tpiég zjey.

Akponlloe Etpoetchokpen voe ttši  
zjigoe tédhidié yu, ttétsien tthey yépe  
dhidié. - Dindjié nakwotllé kunkpat,  
yénidhen gwopat.

Akpon ey tchiéllugu, elltpin  
tchpan zjandheltehi, djiño, ey kuttset  
tpadheyké, kukkédétpag ttset tpéna-  
hey.

— Dji elltpin voe voet èñintchi!  
ttétsien ño.

Ehakpon té andjiék ttogopall, ye  
voet kadjoedhankpen yu, ndowéttset  
dindjié llen ey gwottset tchizjiandidjia.

Akpon tchiéllugu tthey ttétsien  
éakpon tanttcho gwopat, voe voet  
gwottsen ttšindjô konllen kiyondidjia.  
Akpon lloe tthey dindjié llen tinégu-  
tizjit.

Racontée en 1870 par *Sylvain Vitedh*, Dindjié de l'Anderson.

(9: 190-194)

*Etpoetchokpen*, le nautonnier, fut le premier qui construisit un canot. Au printemps, il choisit les écorces les plus propices et en fit l'essai. Il arracha d'abord de l'écorce de sapin, la jeta à l'eau, sauta par-dessus et la suivit au fil de l'eau. Elle coula à fond.

Il arracha alors de l'écorce de bouleau à papier, il la jeta à l'eau, sauta par-dessus et la suivit le long du courant. Elle flotta à merveille. Il la choisit donc pour en fabriquer son canot. Ce canot, il le fit par la vertu de sa médecine.

A cet effet, il grimpa au sommet d'un grand sapin, s'y lia et y dormit. Au même moment se trouvèrent déposées au pied de cet arbre les écorces, les clisses et les varangues du futur canot. *Etpoetchokpen* dormit une seconde nuit, et aussitôt, à son réveil, les membrures se trouvèrent à leur place et la pirogue construite.

mit en ordre. Mais un des doigts de  
pied, cela seul manqua.

Mais cependant le nautonnier le  
corbeau ses os dessus péta vu que, ce  
pet par l'homme il le refit; le corbeau il  
ressuscita donc; mais ses doigts de pied  
trois seulement.

Alors le navigateur son canot dans  
était assis, le corbeau aussi à côté de lui  
s'assit. - Les hommes que je refasse il  
faut, il pensait vu que.

Alors cette loche, ce brochet aussi  
(qui) étaient endormis, ai-je dit, eux  
vers il se dirigea en canot, entr'eux il  
aborda.

— Ce brochet son ventre perce-  
le! le corbeau dit:

De même il fit vu que, son ventre  
ayant percé, ensuite de ça d'hommes  
beaucoup de la sortirent en courant.

Alors la loche aussi le corbeau de  
même lui ayant fait vu que, son ventre  
de là de femmes beaucoup sortirent.  
Alors encore d'hommes beaucoup il y  
eût de nouveau.

Alors il la mit à l'eau, mais elle faisait eau de toutes parts. *Etpoetchokpen* remonta sur son arbre, y passa une troisième nuit, et, le lendemain, le canot se trouva calfaté, couvert de ses lisses de fond, et l'aviron était aussi préparé. Alors le navigateur y entrant, il descendit le fleuve.

Au commencement, la loutre et la souris demeuraient, dit-on, ensemble. Le nautonnier arriva chez elles, et la loutre, qui était mangeur d'hommes, servit à *Etpoetchokpen* de quoi manger. Elle lui donna de la viande pilée qui ressemblait à de la poussière rouge. Or, c'était de la chair humaine séchée et pulvérisée par la souris.

Donc, la loutre, qui est le diable, demeurait là, et elle fit à l'homme cette défense:

— En descendant le courant, tu ne boiras point de l'eau du fleuve, mais seulement de l'eau d'un torrent qui s'y jette.

Mais la loutre voulait tromper l'homme.

Donc, le nautonnier étant entré dans son canot et cherchant ce torrent, tandis que la loutre courait le long du rivage, il cria au diable:

- Est-ce ici, le torrent?
- Non, plus bas.
- Est-ce ici?
- Encore plus bas.
- Enfin, est-ce cette petite rivière que voici?
- Non, te dis-je, c'est bien plus loin, en aval.

*Etpoetchokpen* continua sa route, mais bientôt il ne trouva plus dans le fleuve que des cadavres infects, des crânes, des ossements, des morts qui flottaient. Il y en avait tant et tant que cela ressemblait à des îles au-dessus de l'eau.

Et le diable courait toujours le long de la grève en suivant la pirogue. Pour l'éviter, le nautonnier passa sur l'autre rive; mais le diable-loutre traversa le fleuve à la nage, atteignit la rive avant lui, et l'attendit de l'autre côté.

Ne sachant plus comment faire pour se frayer un passage au milieu des cadavres flottants, *Etpoetchokpen* dit au diable:

- Passe et repasse devant mon bateau, et fraye-moi la route.

La loutre lui obéit. Elle nageait, elle nageait au milieu des morts, et le nautonnier, payant, d'après elle en la suivant, voguait, voguait à travers ce dédale d'îlots formés par les cadavres amoncelés. Il finit ainsi par aborder sur l'autre rive, où il campa et dormit fort longtemps.

Le lendemain, le navigateur tua deux castors et campa de nouveau. Pendant son sommeil, la loutre et le pégan pénétrèrent dans son corps par le rectum. Mais lui, se réveillant, cueillit une branche de saule, y fit une boucle, et avec cet instrument il

retira de son corps ces deux vilains parasites qui, de leur exploit, ne retirèrent d'autre profit que la couleur équivoque de leur pelage et la puanteur qu'ils exhalent.

De là, le nautonnier repartit en canot et aperçut un homme vivant qui dardait du poisson à l'aide d'un trident. *Etpoetchokpen*, le considérant à son insu, se métamorphosa en brochet et s'approcha de l'homme qui ne le vit pas. Le navigateur monta à la surface de l'eau et s'y étendit au soleil. L'homme au trident crut l'atteindre et le percer, mais il n'enfourcha qu'une masse limoneuse.

Ayant repris sa première forme, le nautonnier vogua à la recherche des hommes et atteignit le lieu nommé: Là où le coeur humain seul vivait.

Or, tout au bas du fleuve (Ce fleuve est le Youkon ou *Nakotsia Kwendjig*) demeurait *Nopodhittchi* avec sa femme et sa fille. En ce moment il était absent. Le nautonnier entra chez le géant, s'y installa sans façons, et s'assit durant plusieurs jours à côté de sa femme.

Tout à coup, le Violent arriva en pirogue. Sa femme avait dit à *Etpoetchokpen*:

— Si mon mari survient, et que le vent tourne de ce côté-ci, sauve-toi bien vite d'ici en canot.

Le nautonnier repartit donc sur l'eau, poursuivi par les chiens de *Nopodhittchi* (le Violent) qui aboyaient pour la mort. Il tua la femme du Violent, monta sur un sapin et pissa; il en résulta un grand fleuve dans lequel il poussa la fille du géant. Elle s'y noya et s'en alla à la dérive.

Alors *Etpoetchokpen* sortit pour se mettre à la recherche des hommes qui avaient trouvé la mort dans les eaux. Assis dans son canot, il se balançait sur l'eau. De ce balancement il résulta de telles vagues que toute la terre s'en trouva couverte et inondée. L'eau gronda, les torrents mugirent, il y eut une inondation générale. On n'en pouvait plus.

Frappé d'épouvante, *Etpoetchokpen* aperçut comme un fêtu de paille géante perforée. Il s'y fourra et s'y calfata, car son canot avait sombré, l'eau l'ayant submergé. Et sa paille géante flottait sur les eaux qui ne purent parvenir à l'engloutir.

Le nautonnier flotta dans son étui de chaume géant jusqu'à ce que les eaux se fussent évaporées et que la terre se fût desséchée. Il mit alors pied à terre sur une montagne élevée où son chaume s'était reposé.

Le navigateur demeura longtemps sur cette terre haute. Il ne s'en fut que lorsque plusieurs jours se furent écoulés. On appelle cette montagne Le lieu du Vieillard, parce que ce fut là que *Etpoetchokpen* demeura. C'est ce rocher à pic que tu as vu à droite du fort Mac-Pherson, dans les montagnes rocheuses.

En aval du fleuve (Youkon) deux rochers à pic très élevés forment comme une écluse entre eux. L'eau y est forte et le courant très accéléré. Là, debout sur les deux rochers, jambe de ci jambe de là, le fleuve passant entre ses jambes et les mains



trempant dans l'eau, le nautonnier saisissait les cadavres des hommes au passage, de la même manière que l'on prend le poisson avec une pue.

Etant arrivé encore plus bas vers la mer des Castors, *Etpoetchokpen* aperçut une hydre couchée, gueule béante, au milieu du fleuve, et recevant dans cette gueule toutes les eaux qui s'y engouffraient. Le courant y était violent. *Etpoetchokpen*, tout en voguant, pénétra dans la gueule du monstre marin, en traversa le corps sur le courant des eaux, et en sortit par l'orifice postérieur. Ce fut son dernier exploit comme navigateur.

Cependant *Etpoetchokpen*, ayant débarqué, se mit à la recherche des hommes qui auraient pu survivre. D'hommes, il n'y en avait plus. Seul, le corbeau, perché sur un rocher élevé, dormait, bien repu, sur une de ses pattes.

Le nautonnier, un sac à la main, grimpa au sommet du rocher, surprit le corbeau dans son sommeil et l'enferma dans le sac, avec l'intention de s'en défaire.

Alors le Corbeau lui dit:

— Je t'en prie, ne me précipite pas en bas de ce rocher; car, si tu le faisais, je ferais disparaître tous les hommes qui restent encore, et tu te trouverais seul au monde.

Cependant *Etpoetchokpen* le jeta en bas du rocher, il le brisa en mille pièces et laissa ses os épars au bas de la montagne. Puis il repartit.

Mais la prédiction du Corbeau s'accomplit. Bientôt le nautonnier crut entendre un bruit de voix d'hommes qui jouaient pendant la nuit; car on était au solstice d'été, époque durant laquelle, le soleil ne se couchant pas, on passe la nuit en amusements. Mais il se trompait, il ne vit pas d'hommes. Il voyagea longtemps et au loin pour en trouver, mais sans jamais trouver personne. Toutes les tentes étaient vides, d'hommes il n'y en avait plus sur la terre. *Etpoetchokpen* aperçut seulement, étendu sur la vase, une loche et un brochet qui se chauffaient au soleil.

Il revint donc vers le cadavre du Corbeau dont les ossements blanchis gisaient épars au pied de la montagne. Il réunit ses os, il les rapprocha, les raccorda du mieux qu'il put, il étendit sur eux une couverture, petta dessus, et par ce pet il remit en place tous ces os et leur rendit la chair et l'esprit. Mais il n'avait pu retrouver un des doigts de pied du Corbeau, qui ressuscita ayant seulement trois doigts aux pieds.

Le nautonnier en avait agi ainsi afin que le Corbeau (qui était un méchant esprit) pût l'aider à repeupler la terre. Ils allèrent donc sur la plage où le brochet et la loche dormaient au soleil, le ventre reposant sur le limon; alors le Corbeau dit à *Etpoetchokpen*:

— Toi, perce le ventre du brochet tandis que j'en ferai autant à la loche.

*Etpoetchokpen* ayant donc percé le sein du brochet, il en sortit une foule d'hommes. De son côté, le diable-corbeau en ayant agi de même avec la loche, il sortit une multitude de femmes du corps de cet autre poisson.



Ce fut ainsi que la terre se repeupla, dit-on.

Racontée par le *dindjié Sylvain Vitoedh*, en décembre 1870, au fort Good Hope.

(11: 30-38)

30 Ennahi ou Ekta-odu-hini,  
et Nopodhittchi.

Celui qui voit en avant  
et en arrière et le Fort-  
violent.

(Gigantomachie).

Etpoetchokpen nazjié ayu ttsit  
han hozjié tchojié, ttsit dhelpen nan  
kwozjit, yattcho. Ennahi kwotsen  
agudikki padhéjié, tpadh, tsi-kutiñi  
toekloedh.

Le navigateur en chassant le porc-  
épic son antre dans pénétra, le porc-  
épic il tua la terre dans, il le fit rôtir.  
Celui qui voit en arrière et en avant là  
où ça brûlait alla, de nuit, lorsqu'il  
faisait très-sombre.

— Soe tchey, sédétchi pàh nan  
zjeg noepagutpolla ll'édji! yaño kotch-  
pô.

— Mon petit-fils, mon javelot avec  
la terre dans pour toi je vais faire un  
passage puissé-je! lui dit le géant.

— Akpwa! dindjié ño. Etaodu-  
hini Etpoetchokpen ndétchitchitzjié  
yu, payénantchi. Nan doetthen gwopat,  
chwon ttset tédihi, voe détchi ttiet nan  
kkèdhannen, akponlloe voepa toepan  
kkigwenhè tinétizjik.

— Non pas! dit l'homme. Celui  
qui voit en avant et en arrière le  
nautonnier vers allant, il le tira de terre.  
La terre était dure vu que, difficilement  
il en vint à bout, son javelot avec la  
terre il frappa coup sur coup et alors  
pour l'homme il y eut passage, ça  
arriva.

— Akponlloe, si lloe è dindjié  
dellpdha! yaño; Etpoetchokpen yet-  
tset patpèjiw. Yé kko téodhindjek,  
étoetéyidié ttset tédidjik.

— Alors voilà: moi donc ne pas  
homme je tue! lui dit le géant. Le  
nautonnier vers lui sortit en rampant,  
par le cou il le prit en l'air, il le mit sur  
son épaule, ainsi fit-il.

Zziel lloe voetépan tédhidié.

Un pou sur son estomac il y avait.

— Choe ñan zjié! yaño.

— Mets-le moi sous la dent! lui  
dit-il.

Yéchoe azjia. Zjen enlloe. Zjié ven  
kédhétik.

Il le lui mit à la bouche. C'était un  
rat musqué. Le ciel autour il se pro-  
mena.

— Soe tchey, yétièh klô natpahô, yaño. Voetpal' pah koeñanchi, kkéyendjil'. Akpon ey klô yaño, athen kenlloe ttchon.

Voel'é tchijié.

Soe tchey, khé nakpen koetchodié, yaño. Voetpal' pah khidhapè, show khoe tanzji, voel'é tchojié, kodathak<sup>o</sup> kkéyendjil'. Dendjig lloe khèkiyaño. Dendjig-entchpan voenéñan-tschit.

— ñahè! yaño. Kukkan joe, chwon ttset tédzjik. Voel'é tchojié tchpantchpat.

— Soe tchey, soe kkadh gwottset édéhal! yaño. Soe tchey, Nopodhittchi soetchidanhè, tiño.

Akponlloe pan-ttset nakadh oltlet, alka<sup>k</sup> zjit voeh! voeh! voeh! voeh! tiño. Toetpèdiñhey; tpan kkpag tpekkak. Tpan vittset, ño. Nan kkit ninédhijié dindjié tinétihig, Nopodhittchi tinttcho.

— Soe tchey, voe kpéttchadé tpannéñintcha, yaño.

Etaoduhini ékponttédiño joe Et-poetchokpen yekpéttchadé tpan neñat-chill gwopat, kwihit tatanen, voekko-ttsiunhé kkannédhatchit yéétchidhapdha.

Voe ttşindjô éñédha nénidhéjié yu, Nopodhittchi voe ttşindjô, ey tchpan Et-poetchokpen yekké-dan-kpa, voe klet dhakpa yu, yedhelxen, ninidhet.

— Soe tchey, vi kii konlli, voe ttset inhey, voe tchinlpdha, yaño Etaoduhini, Et-poetchokpen yettset tchojié. Intsi vah: voe zjoegoe djion

— Mon petit-fils, là-bas des souris trottaient, lui dit-il. Son dard de pierre avec il les perça, il les dévora entièrement. Or ces souris qu'il appelait, des rennes c'était bel et bien.

Il s'en alla de là.

— Mon petit-fils, lièvres deux sont accroupis, lui dit-il. Son dard de pierre avec il les tua, à sa ceinture il les passa, il s'en alla, tous il les dévora. Les élans donc lièvres il les appelait. Un élan-croupe il lui donna à manger.

— Mange! lui dit-il. Mais impossible il en vint à bout. Il s'en alla de nouveau.

— Mon petit-fils, mes écluses de pêches à allons, lui dit-il. Mon petit-fils, le Fort-violent me déteste, lui dit-il.

Alors voilà: tout à coup un renard passa en courant *vah! vah! vah!* il disait. Il passa sur la glace; la glace sur il courut. La glace ment, dit-il. Terre à il arriva et homme il devint, le Fort-violent c'était.

— Mon petit-fils, son pied-tendon tranche-lui, lui dit-il.

Le Voyant ainsi lui dit vu que, le Navigateur son pied-tendon trancha vu que, à la renverse il tomba, ses carotides il coupa de la hache et il le tua.

Sa femme vite survint, le Fort-violent sa femme, celle-là aussi le Navigateur frappa de la hache, son derrière il trancha, il la tua et elle mourut.

— Mon petit-fils, son fils il y a, lui vers va, tue-le, lui dit Celui qui voit. Le Navigateur vers lui courut. Le fer avec sa poitrine ainsi je vais lui faire, pensait-

tetpoll'a, yénijit. Ttchiñen ttchek zjit dhidié kkelloe: wuh! wuh! tiño. Kwottset tchojié, tinllé zjit yétchi-tthen oëndjik, yé kkannédhatchil yu, vi tchi-pan nétiñédhédja.

Nopodhittchi vi éttsi ttsé itchin enlloe gonlli, yéttset tchojié, ttsoevi tchpô llé kkpag tédhdhéjié, Etpetchokpen, dheylloezj, voe l'azj nillen tchpô tinétizjik, yétièh étpèta ttsétchin, èpilldji, tchion yè dhelpen, ninidhet.

Ey kwotlen nédhijié. Ehtaoduhini, voe l'en konllen. Siè ttthey, zjow ttthey, athen tchpan, nidzjin tchpan, koda-thak<sup>o</sup> ttsell étpikidhohô. Akponlloe Eta-oduhini:

— ñié hen vunkpat inhey Etpoet-chokpen ttset tiño. Vâh voe tpadh yéñatpien.

— Soe l'en nézjandhelzen kotschié nédinhey, yaño. Ey gwopat dindjié nédhéjié.

Kuyu, tsoevi nendjiw voe llé kkpag dhétchi, klla zjit toetthen atoetédhikli yu dhétchi. Tpadh nigunijit, pan ttset koekpaéda tthek, paw! paw! tthek. Zjow détchpan zjan-nelpadh. Akponlloe Etoetpétchokpen ézjel:

— Itsi, nel'en soe detchpan kotpanenelpwo, ézel' Akponlloe Etaoduhini voe l'en kunkpat kenxi:

— Voe dzjey! voe dzjin! tsey! tsey! vèh! vèh! tiño. Kodathak<sup>o</sup> yettset zjontpelkidohô. Klô ey tchidi nénizjié kiño.

Tchottoendow dindjié tşenlloe. Ndowé tipen kkitchojié, voetpadh zjit ttchédoetapak kwodheltsen, Etaoduhini voetpadh zjit.

il. L'enfant le plat dans était assis encore: ouh! ouh! disait-il. Il lui courut sus, sa main de son tête-os il saisit, il le frappa de la hache, sa cervelle il répandit.

Le Fort-violent sa fille nubile avait, vers elle il alla, un sapin grand au bout de il grimpa, le Navigateur, il pissa, son urine une rivière grande devint, là-bas elle dériva, la fille nubile, elle disparut, l'eau la tua, elle mourut.

Après cela, il s'en retourna. Celui qui voit, ses chiens étaient nombreux. L'ours aussi, le loup aussi, le renne aussi, le lynx aussi, tous les buissons avaient gagné. Alors voilà: le Voyant dit:

— Ta mère vers va-t' en, le Nau-tonnier à il dit. Avec ça, son bâton il lui donna.

— Mes chiens te dévorent de peur que va-t'en, lui dit-il. C'est pourquoi l'homme repartit.

Un sapin long sa cime sur il dormit, des cordes avec ses jambes il lia, et dormit. La nuit venue, tout à coup on entend des pas paw! paw! on entend. Les loups l'arbre rongeaient. Alors voilà: le navigateur s'écria:

— Grand-père, tes chiens mon arbre veulent abattre, cria-t-il. Alors voilà: le Voyant ses chiens appela:

— Renne! lynx! ici, ici, vite, vite, dit-il. Tous vers lui accoururent. La souris la première arriva, dit-on.

Plus tard homme il fut. Ensuite sa mère il suivit, son bâton avec des prodiges il opérait, Celui qui voit son bâton c'était.

*Etpoetchokpen* étant parti pour la chasse, aperçut le terrier d'un porc-épic gigantesque. Il y pénétra, tua le porc-épic et le fit rôtir sous terre. Du dehors on vit sortir les flammes de ce feu et s'en exhaler la fumée.

Alors *Ehta-odu-hini* s'en alla vers ce feu souterrain, pendant une nuit très sombre. Il frappa la terre de sa hache de pierre, en disant à l'homme :

— Voilà que je vais t'ouvrir un passage.

L'homme refusa de sortir. Mais Celui qui voit en avant et en arrière eut pitié de sa folie. Il travailla longtemps la terre durcie de son dard de silex, frappant à coups redoublés pour pratiquer une issue, et il parvint à déterrer l'homme, auquel il dit :

— Ne crains point, mon petit-fils, je suis bon et ne tue jamais personne. Je viens pour te délivrer.

*Etpoetchokpen* sortit donc du trou en rampant, et il se dirigea vers le bon géant. *Ehta-odu-hini* le prit par la nuque comme un petit chat, le souleva de terre et le plaça sur son épaule; puis il partit.

*Ehta-odu-hini* avait un pou sur l'estomac.

— Tiens, dit-il à l'homme, saisis donc ce pou qui me pique et place-le-moi sous la dent.

L'homme lui obéit. Or, ce pou n'était autre qu'un gros rat musqué!

En portant ainsi l'homme sur son épaule, le bon géant se promena autour du ciel.

— Vois donc, mon petit-fils, lui dit-il encore, vois donc là-bas ces souris qui trottent.

Or, ce qu'il appelait des souris, c'était bel et bien des rennes!

Le géant saisit sa javeline, la lança contre ces animaux et les perfora.

Il s'en alla plus loin.

— Mon petit-fils, vois donc, là-bas, ces lièvres assis sur leur derrière.

Ce qu'il appelait des lièvres, c'était des orignaux! Il les perça de ses dards, les passa à sa ceinture comme si c'était des perdrix, et continua sa promenade.

En un seul repas tout fut dévoré. Il donna à *Etpoetchokpen* une croupe d'élan tout entière:

— Mange cela, lui dit-il. Mais l'homme ne put jamais en venir à bout.

Il s'en fut encore plus loin.



— Mon petit-fils, dit-il, nous allons aller tout deux à mes écluses de pêche. Chemin faisant il ajouta :

— *Nopodhittchi* (le Fort-Violent) a résolu ma mort, car il me déteste.

Tout à coup un renard passa en courant sur la glace. Il essaya d'y pénétrer, parce qu'elle était transparente, mais voyant qu'il ne le pouvait, il se fâchait à cause de sa dureté, s'écriant : "La glace est trompeuse".

Tout à coup, ce renard se métamorphosa en homme, car c'était le mauvais lui-même, *Nopodhittchi*.

Il se jeta sur *Ehta-odu-hini* et tous deux luttèrent corps à corps pendant longtemps. Le second allait faiblir lorsque, se souvenant de l'homme, il s'écria :

— Coupe, mon fils, coupe-lui le tendon de la jambe.

*Etpoetchokpen* coupa à *Nopodhittchi* le tendon du pied, le fit tomber et le tua. La femme de *Nopodhittchi* étant arrivée en courant, le navigateur lui trancha le tendon de la nuque, de sa hache de silex, et la tua également. Elle mourut.

— Mon petit-fils, s'écria le bon géant, le Violent a un fils, cours sur lui et tue-le pareillement.

Le marmot était encore dans sa sellette en écorce de bouleau. Il s'élança sur l'homme en criant : "*Wu! wu!* " *Etpoetchokpen* lui ouvrit la poitrine et lui défonça le crâne du fer de sa lance.

*Nopodhittchi* avait également une fille nubile. *Etpoetchokpen* la viola; puis étant monté sur un grand sapin, il urina. Il en résulta un fleuve dans les flots duquel la fille nubile se noya et dériva vers la mer.

Après ces exploits, *Etpoetchokpen* s'en retourna. *Ehta-odu-hini* avait beaucoup de chiens, tels que l'ours, le renne, l'élan, le lynx, le loup, etc. Ils s'étaient tous enfuis à travers bois. Le bon géant dit donc à l'homme :

— Retourne-t-en vers ta mère. Il lui fit don de son bâton, en ajoutant : Va-t-en, de crainte que mes chiens ne te mettent en pièces, car ils en veulent tous à ta vie. Si jamais tu te trouves en péril, invoque-moi et j'accourrai vers toi; car je suis pour jamais ton puissant et bon protecteur.

*Etpoetchokpen* se sépara donc du bon géant, et la nuit venue, il grimpa dans un haut sapin et s'y lia pour dormir, car il redoutait les chiens du Puissant-Bon. Effectivement, pendant la nuit, il entendit des pas d'animaux, et un bruit singulier : *paw! paw!* ! C'étaient les loups qui rongeaient le pied de son sapin pour en déterminer la chute et dévorer l'homme.



Alors *Etpoetchokpen* éleva la voix dans son effroi et se mit à crier:

— Mon grand-père, voilà que tes chiens veulent me faire tomber en abattant mon arbre.

Aussitôt il entendit Celui qui voit appeler ses chiens: “*Voedzey! Voedzin! Voedzey! Voedzin! tsey! tsey! vèh! vèh!*” Et au même instant loups, ours et chacals de quitter l’arbre pour accourir vers leur maître. On dit que ce fut la souris qui arriva la première.

A partir de ce moment, *Etpoetchokpen* fut un homme. Il alla rejoindre sa mère et la suivit dans ses pérégrinations nomades, opérant des prodiges à l’aide du bâton que le Puissant-Bon lui avait donné.

Racontée par *Sylvain Vitoedh*, en 1870, au fort Good Hope.

(11: 38-43)

40

Kɣwɔn-étan

L’homme sans feu

Kɣwɔn-étan tthey Nakantsell tthey ttɕindjô ɣahan nil’eykoetapan. Ttɕindjo L’atɣatsandia buzji. Nakantsell voetchiakɣen konllen tinétizjik. Kɣwɔn-étan kodathak<sup>o</sup> tɣadanshet. Ey tthey voe tchiakɣet llen. Ey gwopat ettsendow shan ñipakwitétchin, nizjigo ñil’eykhoedhapè ttogopalloe.

ñil’eykhoetapan. Ttɕindjô nizjin L’atɣatsandia, kiténivia, tɕow-kit tés-hoetchɣo ttien ttɕet, vendjikaneltsi kwindjia néyitchitiyik. Kiténivia tagoettset-oëndjik tchittɕhiet kok-kénatɣié. Edétan kuttie tchitɣen ñil’eykoedhapè. Kɣwɔn-étan Dindjié-kpet tchanten gwopat, voe tɣɣa dhapen. L’atɣatsandia vi kii kkèlloe kɣwa.

Akɣon kɣwɔn-étan tchilkiek kuyu, voe tɣɣa tthey, nillen nan ttset ɣaenlen ey voepè nékidhéjya yu, Dindjié llen kɣâh kukkè koetɣatsi. Kɣwɔn-étan nillen nahantinézjié; voe tɣɣa tchidi ékɣontindjo; akɣon yè kkaon

Sans-feu et l’Ennemi petit aussi une femme à cause de mutuellement se battaient. La femme Celle que l’on se ravit mutuellement est son nom. Le Petit-ennemi ses guerriers étaient nombreux. Sans-feu tous les détruisit. Lui aussi ses jeunes gens beaucoup. C’est pourquoi finalement seuls ils demeurèrent, sans cesse ils s’entretenaient attendu que.

On se battait. La femme belle, Celle que l’on se pillait mutuellement, la portière sur le seuil suspendue par derrière, une fente à travers, observait. La portière elle souleva, dehors elle regarda. Elle-même pour l’avoir dehors on s’entr’égorgeait. Sans-feu les *Dindjiés* haïssait parce que, son cadet il tua. Celle que l’on se pillait d’enfants n’avait pas encore.

Alors Sans-feu, accourant son cadet aussi, une rivière terre de qui sourd celle-là près de ils arrivèrent, et de *Dindjié* beaucoup avec eux les suivaient. Sans-feu la rivière traversa; son cadet le premier l’avait traversée; alors

voetpow tchojié. Voe tchpa toet-pèdinizjié yu, voe hey naltcha tinétizjik, voekkè ll'u konllen, nitié ttset tédzizjik gwopat, chwon tpakii yu, viyondè yédhapey.

Kpwon-étan vi kii konlli. Vi kii titpié ttschié nadjet gwopat, tchi noekpag, yétièh nizjit nédenhè, gwottsen vikii kwodatlan tedhtchojié. Kpwon-étan yékki-kédétik yu, tchi tchpô kkpag tedhidié. Vikii tthey yàh kwét-tchin.

— Soe hanzé, yaño, klla (1) étan tédihi yu, itllu. Siât tchi padjinlli. Noedzjéré soe kkpag tchindéninlli, yaño. Klla étan lloe, kpwon nétillik, yoetilkkin, yatag tdha-llé, kpwon nathey yu, khé kunkpat kuñahi. Yéttchié ttset khé étpizié yu, zjow kpwon pa tsié deditpik, kpwon nédjopaw gwopat, kpwon noethoen, kpwon étan kédhé-tik, atsé kuyu, kpwon étan tchi koetpow nédhizjié. Ey gwopat Kpon-étan vazji.

Eyiakpon Kpwon-étan tikii vaño:

— Kpwon siat neltsen, yaño. Vikii yatag tšow kkédédhankpal', ñikk-pagtègoe-tétidhilli, akpon kpwon djidhikkien.

Akponlloe Kpwon-étan voenllé-chow tchpô odhindjek, ti kii kadjedhankpen, yé tschien éñanthey yu, yéd-helpen, akpon tthey kwotpè-yénandjia.

Ey kwotlen lloe voet siénoed-jéttsen eypàh Dindjié kkedadhpa yu, Dindjié kodathako dhelphen. Titthen kwizjey ékudittchen, tiyéta tthey kuz-jin tinttcho.

lui comme il la traversa. Son cadet ayant passé dans l'eau, ses raquettes mouillées devinrent, sur elles de la glace il y eut beaucoup, pesantes elles devinrent vu que, difficilement il put courir, et son aîné le tua.

Sans-feu un fils avait. Ce fils de son père avait peur vu que, une montagne à pic, là-bas au loin qui s'élevait, là son fils sur la pente s'était sauvé. Sans-feu l'y suivit, la montagne grande sur il demeura. Son fils aussi avec lui était.

— Mon successeur, lui dit-il, batte-feu<sup>1</sup> sans je suis attendu que, je gèle. Pour moi du feu allume. Tes mitaines moi sur jettes-en les cordons, lui dit-il. Batte-feu sans donc, du feu portant, à la main le portant, au sommet de la montagne, le feu (torche) il planta, des lièvres pour (tuer) il chercha. Loin de lui les lièvres se sauvèrent, la neige le feu sur éclaboussa, la torche se renversa vu que, le feu s'éteignit et sans feu il chemina, pleurant, feu sans la montagne il traversa. C'est pourquoi Sans-feu est son nom.

C'est pourquoi Sans-feu à son fils dit:

— Du feu pour moi fais, lui dit-il. Son fils là-haut du bois sec coupa, il l'empila en bûcher, ensuite le feu il alluma.

Alors Sans-feu sa dague grande saisit, son fils il transperça, son ventre il ouvrit, il le tua, puis ensuite il le précipita du haut en bas.

Après cela donc un bois de renne avec les *Dindjié* il frappa, les *Dindjié* tous il renversa. Des cadavres seulement paraissaient, du sang et seulement il y avait.

<sup>1</sup> Pyrite ou sulfure de fer. C'est le batte-feu des *Dènè*.

Ey tchi tchpô voe kkpag akpon-tindja, Kpwon-étan yaño:

— Tchi tchpô lloe, si tsi ttpotché-di-ten nakpay ñè ttset noenelshet. Tè tiñanttcho?

Akpwon gwottsen, ti zjé gwottset nétchitik, vé pey toedindjiéyu nini-dhoet tlen, Kpwon-étan odhindjek. Ttsindjôw zjôh zjié dhidié, zjégoe-dhéhè dhitchi, scharah-nidhizjié, voek-pè-ttchadé hey ttiet pakpat gwopat.

— Soe pey, Kpwon-étan yaño, kwallndak ttset titinhi.

— Soe kpéy-ttchadé pakpat, yaño ttsindjô, nitchi négutillklet, té djinño?

Kpwon-étan voetchpa l'entsell inl'agzjé vikii kkaon nidhelschien.

— Soe pey, atenhén dhitchi kita-gunttcho. Onhan nétchindik, nél'en atsé ll'édji, kukkan! Koyendow dji, djien nédéinhey chon! yaño Kpwon-étan.

Akponlloe voe tchpa toe ttsindjô noet sétpèdallik yu nizjit ttset tchojié. Voe l'en tsell ttô-djiddhankli, khédhé-tik. Nan tpan kkpagoé ttset dhéjié, ézjionhon kuttchin èlloe yetpèdhelpha kwottset tchojié. Nan tpan kkpagoé, voe kkaon tchugullu è voekonlli, pay dathak<sup>o</sup> kédhétik. Schi kpwa gwopat nétédiñanen yu, nétchi.

Akpon néttschiw ttsindjôw ttset kwèhen-ahal, tpen ven gwottsen yéttset tpèdhekkik yu, yé tchi kèwopè nan kkpagoé dhéhen tinttcho, olltlet. Néttschiw ttsindjô tchi-pè pañikkiédhantcha kuyu; kukkan è neytendè. Néttschiw athen kunkpat tpekkik gwopat,

Cette montagne grande sur laquelle ainsi il fit, Sans-feu lui dit:

— Grande montagne, mon grand-père, au commencement un animal gras pour toi j'ai immolé. Qu'en as-tu fait?

Lors depuis, sa maison vers il s'en retourna, sa belle-soeur son mari étant mort après que, Sans-feu l'avait prise. Cette femme la neige dans assise, sur le ventre couchée, jetait les hauts cris, son pied-tendon la raquette par avait été foulé parce que.

— Ma belle-soeur, Sans-feu lui dit, une histoire amusante raconte-moi donc.

— Mon pied-nerf est luxé, lui dit la femme, avant ton arrivée je t'ai allumé du feu, que veux-tu de plus?

Sans-feu son cadet un chien petit, un seul, son fils comme avait élevé.

— Ma belle-soeur, voilà déjà que je dors c'est comme si. Va-t'en d'ici, et ton chien pleure si, peu importe! A l'avenir s'il y en a un, ici ne reviens plus! lui dit Sans-feu.

Alors voilà: son cadet sa femme partit jetant les hauts cris, loin au elle s'en alla. Son chien petit sur son sein portant lié, elle chemina. La terre glacée sur elle erra, un étranger peuple ne pas que la tuât vers elle alla. La terre glacée sur, sur laquelle de sentier il n'y a point, l'hiver tout elle erra. Viande sans vu que n'en pouvant plus, elle se coucha.

Alors le carcajou la femme de s'approcha, bord de l'eau du vers elle il accourut, sa tête contre le sol sur qui reposait, il passa en courant. Le carcajou la femme chevelure tira: mais ne pas elle remua. Le carcajou des rennes pour (chercher) courait attendu que, la



ttšindjô ètoeodhendjik, yé tchi-ttien  
kkedhanρdha, yu, yédhelpen, andow-  
kkiedh ρénitρien, yattchô, yéhoel',  
kodathak<sup>O</sup> yekkèkwanshet.

Anzjoe gwottsen néttschiw tpion  
konlli gwottset nakkènahig gwopat,  
tchion égwahén, tpuviñen, èlloe ninid-  
het, kodhindjik.

Kρwon-étan akpon shan kédhidik  
yu, voehet ρahan bunkpat tsoedhétal  
kuzjin. Nakan tsell yéttšindjô yépa  
yinanzié gwopat, shan tchojié. Kot-  
tsendow Dindjié ttset ρan nidhéjié yu,  
tpaën kkénantpié yu ñikkaon dzjin  
tšodjil aykkénantpié ttogopall, tiyékki  
kponkit zjin ρénidhéjié.

Ttšinaapan kwizjin tiyken dhidié;  
yoepe négutanklet, kρwon tsell kud-  
jokkin konkkit, kρwon nitschié tchat-  
sen, kuyu nétchi dindjiéjyu, Yendow  
akpon ttšinaapan, ρdha, tchojié yu,  
Dindjié kpet vaño:

— Soe kρwon gwottsen l'at tchρô  
païnttay, tchovè attši, tiño, tinégutizjig.  
Tchidi tokonttcho?

Dindjiékpet tchugullu gpa gottset  
kitchillkiek. Kρwon-étan kρwon zjié  
netchi kkékhinantpié, kukkan và etiñi-  
toedhet.

— Nitsontséde gwottsen nininz-  
jié? kiyaño.

Siétpè-khédhotchil yu, ñittschien-  
voepa nitchotchil vitschien. Yoettset  
ñankwodh nikhédhotchil:

— Tchootindè dindjié ñilli?  
kiyaño.

femme se tint sur ses gardes, sa nuque  
elle fêrit du bâton, elle le tua, sa  
crépine elle retira, elle la fit rôtir, elle la  
mangea, toute elle la consuma.

Ensuite le carcajou de l'eau là où il  
y avait, jusque-là elle suivit sa piste vu  
que, l'eau elle trouva, elle s'abreuva,  
elle ne mourut pas, elle survécut.

Sans-feu alors seul cheminant, sa  
femme à cause de contre lui on mar-  
chait sans cesse. Le Pygmée sa femme  
lui avait ravi attendu que, seul il allait.  
Finalement les *Dindjié* vers proche  
étant arrivé, un sentier il vit de la  
veille-jour on avait passé, il le vit  
attendu que, sur l'humaine piste au  
campement seul il arriva.

Une vieille femme âgée les  
hommes après était demeurée; lui pour  
elle ralluma (le feu), un feu petit brûlait  
le campement dans, un feu grand elle  
fit, alors dormit le mari. Un peu plus  
tard alors la vieille, le soir, s'en étant  
allée, aux hommes elle dit:

— Mon feu de une fumée grande  
s'élève, tout droit elle monte, dit-elle,  
ça est arrivé. Qu'est-ce que cela signi-  
fie?

Les hommes le chemin sur là  
accoururent. Sans-feu le feu dans était  
couché ils virent, mais réveillé.

— Où de viens-tu? lui dirent-ils.

Ils se séparèrent en deux bandes,  
de chaque côté de lui ils approchèrent  
pendant qu'il était couché. De lui près  
arrivés:

— Quel homme es-tu? lui dirent-  
ils.

Akpon Kpwon-étan éñédha nédhizjié yu, Dindjié datpow tchidhankiek, Dindjié ttsenhan tchojié. Akpon:

— Akponlloe, djugu-pay l'aon kodathak<sup>2</sup> kpwon étan dindjié dhil'i; eygwopat Kpwon-étan soe tsaño, kuño. Akponlloe eykuttchin pàh kwéttchin.

Koyéndow pay, voe tt'sindjô unkat nétchojié. Nakantsell yépa yinanzjié gwopat, gwottset kétpidik Dindjié llen pàh. ñil'un kpatitsitoevè schi détan kenlloe, dindjié ttset ñankwodh; kukan Nakantsell étpilldji, nézjié tchojié. Eygwopat zjé tchatsen, anzjoegoe nidjen tsékwéttchin, kotpanna tsénidhatchié.

Nizjit nénézjié yu, nan nizjit dhéhen yu; pan ttset yatag nan ñankwodh tétizjik, Kpwon-étan schian vizjit tétilik. Nan kotpowdhéjiéyu, yétièh l'at konllen tpenven tthey l'at konllen, yatazjé paédjil', kkénantpié. Tpenven ttset ninézjié, nan kwozjié noegwit sitchen. Nan kwozjié nététschiw (2).

Voe tt'sindjô tsow tédhelhin, yoe-pè ninézjié, tsowllé tédhindjek, akpont-é yaño:

— Noe tazjié kpet niunkpat nikit-chodjil. Noe tazjié kpet khuvet natchétpatchpak (3), akpon schi nupun ñaindjit, yaño.

Yaño, akpon, vadhoeshten l'édhantiedh tedho ttogopall. Yétièh zjé kllen vitschit-nétoetanday, tt'sindjô étchégépdhey ninédenhè, ékké dakay tthey néodhendjik; akpon tchinédhéjié yu, voe tsoedé tta nénilli, voe dindjiéju éñainllé. Akpon édétan:

Alors Sans-feu vitelement se levant debout, les hommes au-delà de il courut. Alors:

— Alors voilà: cet'hiver tout entier feu sans homme j'ai été; c'est pourquoi Sans-feu moi on appelle, leur dit-il. Alors voilà: ce peuple avec il demeura.

Le suivant hiver, sa femme pour (repandre) il repartit. Le Pygmée lui à l'avait ravie vu que, pour cela il chemina d'hommes beaucoup avec. Les combattants viande sans étaient les ennemis vers c'était proche; mais le Pygmée manquait, il chassait. C'est pourquoi le camp on dressa, ensuite là on demeura, en attendant on dormit.

Loin on était arrivé, la terre éloignée était; tout à coup d'en haut le pays rapproché devint, Sans-feu la magie par le fit. La terre-haute ayant traversé, là-bas de fumée beaucoup, au bord de l'eau aussi de fumée beaucoup il y a, le ciel elle obscurcit, il aperçoit. Au bord de l'eau étant arrivé, la terre dedans on y demeurerait. La terre dedans il entra en rampant (2).

Sa femme du bois sec étant allé chercher, vers elle il alla, le bois-extrémité il saisit, et ainsi lui parla:

— Tes parents toi pour (repandre) sont arrivés. Tes parents leur ventre est à l'envers sur leurs bras (3), donc de la viande donne-leur, lui dit-il.

Il dit, alors ses cuisses-chair il trancha son couteau de pierre avec. Là-bas la maison au fond de elle fouilla, la femme, un pémican elle prit, de la graisse blanche aussi elle prit; alors ressortant, sa couverture dans elle les plaça, son mari elle les donna à manger. Alors lui-même:

<sup>2</sup>Il s'agit ici de Trogodytes.

<sup>3</sup>i.e. ils ont grand faim.



— Siàh tinihyin! yaño Kɔwɔn-étan. Kukkan tt'sindjô:

— Ê tédhiño! yaño, ttɕiñapan ïl'i, soe kɔwɔn kɔwa, zjionhon-tɔet djiniño, yaño gwopat, Kɔwɔn-étan étoe-voetédhindja yu. Vâh kuttchin yepé nègudjankilet, khottset tchojié.

— Dji lloe étchégéɔdhey nu wétazjié kɔet kiéttsa nupwâh dheltsen, kuño.

Etchégéɔdhey tinllé ttiet téoendjik akɔn napdhey ttset tédzjik, étchégéɔdhey voe l'at tinttcho, l'at nitschié tinétzjik. Ttpotchédi l'at kkakhinatɔié akɔn ey étchégéɔdhey tinllek, ño, tdha kkpagoe.

ñikkaon, gwottset nétchotchil, kokkpadh. Dindjiékɔet nan kwozjié négwitittchen (4) kwottsenhan nit-ŝotchil.

Kɔwɔn-étan voett'sindjô vaño:

ñikkaon, kové allkpen dji, takon tiño ll'édji, noetoezjiék et noekuño, vadènday tɔèlla; akɔn ɕi lloe nitsont-sédé étchidzéjé kkaon djiño ll'édjii, ɕi lloe tittcho yéniunzjit. Soe ttset tchinhey, yaño.

Akɔnllloe ɔdha L'atɔatsandia dhétchiyu Nakantsell nakpenkɔet kokon, ttsoédé inl'agzjé voettiet khinid-hatchié yu, édétan voe tthelloe ttiet tlagokkwa kodhénantchit. Akɔn kové allkpen akɔn, takon tiño tthek: iyaw! iyaw! tiño. Akɔn panttset ttɕindjô tlagokkwa vizjit ttsoédé ñittséallttiédh voellé gwottset, utɔepadheltchi, Nakantsell kɔet dhelpen, voe dindjiéju ttset tchidhajié yu, yékkitchojié ttset tédzjik.

— Moi avec fais! lui dit Sans-feu. Mais la femme:

— Ne pas parle! (tais-toi) dit-elle. Vieille femme je suis, mon feu il n'y en a plus, en vain tu me dis, dit-elle vu que, Sans-feu la laissa tranquille. Ses parents (qui) lui pour avaient rallumé (du feu) vers eux il s'en alla.

— Ce donc pémican vos parents leur fille vous pour a fait! leur dit-il.

Le pémican ses mains dans il éleva, alors il fondit ça arriva, le gâteau fumée se fit, une fumée grande se forma. D'abord la fumée qu'ils avaient vue alors ce gâteau l'avait faite, dit-on, la montagne sur.

Le lendemain, quelque part ils allèrent, il faisait froid. Les hommes qui la terre dedans demeuraient (4) au-delà d'eux on alla.

Sans-feu à sa femme avait dit:

— Demain matin, l'aube blanchira lorsque, une gelinotte glousse si, (ce sont) tes parents (qui) te le disent, tu le sauras; alors donc là où la chouette comme je dis si, moi donc c'est moi tu penseras. Moi vers accours, lui dit-il.

Alors voilà: le soir, Celle qu'on ravit se couchant, les Pygmées frères deux entre, couverture une seule dessous ils couchèrent, elle-même sa vulve dans un silex cacha. Alors l'aube blanchit lorsque, la gelinotte gloussa on entendit: *iyaw! iyaw!* dit-elle. Alors aussitôt la femme le silex avec sa couverture fendit d'un bout à l'autre elle se leva de couchée, les deux Pygmées elle tua, son mari vers elle accourut, et elle le suivit, ça arriva.

<sup>4</sup>Troglodytes.

Akpon Kpwon-étan éñédha nédhizjié yu, Dindjié datpow tchidhankiek, Dindjié ttsenhan tchojié. Akpon:

— Akponlloe, djugu-pay l'aon kodathak<sup>2</sup> kpwon étan dindjié dhil'i; eygwopat Kpwon-étan soe tsaño, kuño. Akponlloe eykuttchin pàh kwéttchin.

Koyéndow pay, voe tt'sindjô unkpat nétchojié. Nakantsell yépa yinanzjié gwopat, gwottset kétpidik Dindjié llen pàh. ñil'un kpatitsitoevè schi détan kenlloe, dindjié ttset ñankwodh; kukkan Nakantsell étpilldji, nézjié tchojié. Eygwopat zjé tchatsen, anzjoegoe nidjen tsékwéttchin, kotpanna tsénidhatchié.

Nizjit nénézjié yu, nan nizjit dhéhen yu; pan ttset yatag nan ñankwodh tétizjik, Kpwon-étan schian vizjit tétilik. Nan kotpowdhéjiéyu, yétièh l'at konllen tpenven tthey l'at konllen, yatazjé paédjil', kkénantpié. Tpenven ttset ninézjié, nan kwozjié noegwit sitchen. Nan kwozjié nététschiw (2).

Voe tt'sindjô tsow tédhelhin, yoe-pè ninézjié, tsowllé tédhindjek, akpontè yaño:

— Noe tazjié kpet niunkpat nikit-chodjil. Noe tazjié kpet khuvet natchétpatchpak (3), akpon schi nupun ñaindjit, yaño.

Yaño, akpon, vâdhoeshten l'édhanttiedh tedho ttogopall. Yétièh zjé kllen vitschit-nétoetanday, tt'sindjô étchégépdhey ninédenhè, ékké dakay tthey néodhendjik; akpon tchinédhéjié yu, voe ttoedé tta nénilli, voe dindjiéju éñainllé. Akpon édétan:

Alors Sans-feu vitement se levant debout, les hommes au-delà de il courut. Alors:

— Alors voilà: cet'hiver tout entier feu sans homme j'ai été; c'est pourquoi Sans-feu moi on appelle, leur dit-il. Alors voilà: ce peuple avec il demeura.

Le suivant hiver, sa femme pour (repandre) il repartit. Le Pygmée lui à l'avait ravie vu que, pour cela il chemina d'hommes beaucoup avec. Les combattants viande sans étaient les ennemis vers c'était proche; mais le Pygmée manquait, il chassait. C'est pourquoi le camp on dressa, ensuite là on demeura, en attendant on dormit.

Loin on était arrivé, la terre éloignée était; tout à coup d'en haut le pays rapproché devint, Sans-feu la magie par le fit. La terre-haute ayant traversé, là-bas de fumée beaucoup, au bord de l'eau aussi de fumée beaucoup il y a, le ciel elle obscurcit, il aperçoit. Au bord de l'eau étant arrivé, la terre dedans on y demeurerait. La terre dedans il entra en rampant (2).

Sa femme du bois sec étant allé chercher, vers elle il alla, le bois-extrémité il saisit, et ainsi lui parla:

— Tes parents toi pour (repandre) sont arrivés. Tes parents leur ventre est à l'envers sur leurs bras (3), donc de la viande donne-leur, lui dit-il.

Il dit, alors ses cuisses-chair il trancha son couteau de pierre avec. Là-bas la maison au fond de elle fouilla, la femme, un pémicane elle prit, de la graisse blanche aussi elle prit; alors ressortant, sa couverture dans elle les plaça, son mari elle les donna à manger. Alors lui-même:

<sup>2</sup>Il s'agit ici de Trogodytes.

<sup>3</sup>i.e. ils ont grand faim.

— Siàh tinihyin! yaño Kɔwɔn-étan. Kukkan tt'sindjô:

— Ê tédhiño! yaño, ttɕiñapan il'i, soe kɔwɔn kɔwa, zjionhon-tɔpet djiniño, yaño gwopat, Kɔwɔn-étan étoe-voetédhindja yu. Vâh kuttchin yepé nègudjankllet, khottset tchojié.

— Dji lloe étchégéɔdhey nu wétazjié kɔet kiéttsa nupwâh dheltsen, kuño.

Étchégéɔdhey tinllé ttiet téoendjik akɔn napdhey ttset tédzjik, étchégéɔdhey voe l'at tinttcho, l'at nitschié tinétzjik. Ttpotchédi l'at kkakhinatɔié akɔn ey étchégéɔdhey tinllek, ño, tdha kkpagoe.

ñikkaon, gwottset nétchotchil, kokkpadh. Dindjiékɔet nan kwozjié négwitittchen (4) kwottsenhan nit-ŝotchil.

Kɔwɔn-étan voett'sindjô vaño:

ñikkaon, kové allkpen dji, takon tiño ll'édji, noetoezjiék et noekuño, vadènday tɔèlla; akɔn ɕi lloe nitsont-sédé étchidzézé kkaon djiño ll'édjii, ɕi lloe tittcho yéniunzjit. Soe ttset tchinhey, yaño.

Akɔnllloe ɔdha L'atɔatsandia dhétchiyu Nakantsell nakpenkɔet kokon, ttsoédé inl'agzjé voettiet khinid-hatchié yu, édétan voe tthèlloe ttiet tlagokkwa kodhénantchit. Akɔn kové allkpen akɔn, takon tiño tthek: iyaw! iyaw! tiño. Akɔn ɔanttset tt'sindjô tlagokkwa vizjit ttsoédé ñittséallttiédh voellé gwottset, utɔepadheltchi, Nakantsell kɔet dhelphen, voe dindjiéju ttset tchidhajié yu, yékkitchojié ttset tédzjik.

— Moi avec fais! lui dit Sans-feu. Mais la femme:

— Ne pas parle! (tais-toi) dit-elle. Vieille femme je suis, mon feu il n'y en a plus, en vain tu me dis, dit-elle vu que, Sans-feu la laissa tranquille. Ses parents (qui) lui pour avaient rallumé (du feu) vers eux il s'en alla.

— Ce donc pémican vos parents leur fille vous pour a fait! leur dit-il.

Le pémican ses mains dans il éleva, alors il fondit ça arriva, le gâteau fumée se fit, une fumée grande se forma. D'abord la fumée qu'ils avaient vue alors ce gâteau l'avait faite, dit-on, la montagne sur.

Le lendemain, quelque part ils allèrent, il faisait froid. Les hommes qui la terre dedans demeuraient (4) au-delà d'eux on alla.

Sans-feu à sa femme avait dit:

— Demain matin, l'aube blanchira lorsque, une gelinotte glousse si, (ce sont) tes parents (qui) te le disent, tu le sauras; alors donc là où la chouette comme je dis si, moi donc c'est moi tu penseras. Moi vers accours, lui dit-il.

Alors voilà: le soir, Celle qu'on ravit se couchant, les Pygmées frères deux entre, couverture une seule dessous ils couchèrent, elle-même sa vulve dans un silex cacha. Alors l'aube blanchit lorsque, la gelinotte gloussa on entendit: iyaw! iyaw! dit-elle. Alors aussitôt la femme le silex avec sa couverture fendit d'un bout à l'autre elle se leva de couchée, les deux Pygmées elle tua, son mari vers elle accourut, et elle le suivit, ça arriva.

<sup>4</sup>Troglodytes.



Akponlloe yétièh négwitittchen, tidzji éloekpwa, schian ttiet tidzji kuñanéintchit; akpon yétièh kit şot-chil. L'atpat sandia ndjow konllen kwotpèt Dindjié kkidhèjié.

Akponlloe Kpwon-étan voe ttşin-djô néodhindjek yu, kponkkit kpwon tsell ey kwézin kudjokkan, ey kpwon tsell pakuttchéégwanhi. Voe ttşindjô kwizjin kukkan tsendja nizjin gwopat, ñizjigo voepayit sazjié.

Schin tpet, ñil'oedoe ñen l'oetpè khoedhahè yu, yétièh ttset nikhenilli yoenétpantchek kunkpat; panttset dji ñen tchi nitschié ttset tinétizjik. Djugu kkèlloe voe konlli tpéllé ttset. Tchi tchpô buzji.

Koyendow ttset, tchion ttset vitt şi pah voedindjié (5) nischitanklo, ttsoevi tchpô téklla zjit yetchindhanklu. Kwotlen nétchillkiek, nizjit kpwa kwottset nétchitizjié. L'atpatsandia nidjen atşeyu. Kpwon-étan yaño:

— Yendow dji, şi khii napuden-day-tpella, yaño. L'eyttsen-ennahi vunkpat nétpaysia, yaño. Kottsendowé nétşétpédanllik yu, Dindjié unkpat tchojié, Dindjié llen él'adoe-nikhénidjia ttset-tillé.

Kottsendowé, anzjoegoe tthey voe hêt kkèlloe voepayitşajié, tchion tchpô ven zjig ézjionkpet yépa yikhetajié épilltchi. Ey ttogopall joe Dindjié unkpat tchojié. Tpen ven ninézié yu, ttşinen nakpen kidhotié détchpan kwozjeg, kupàh tiñanttchi inl'ag vi kii unkpat kkénantpié, kukañahi. Kéégwahan tşotchil yu ttşinen kpet yéttşchié ttset nitoel'éñahi, van tchpô voekllen èlloe détchpan konllen, l'eyttsenhan voe tllet kpwa, nidjen ttchen

Alors voilà: là-bas on demeura, d'ouïe humaine il n'y avait plus, la magie par l'ouïe humaine il leur rendit; alors là-bas ils allèrent. La Femme-ravie un archipel à travers de les hommes suivit.

Alors voilà: Sans-feu sa femme ayant repris, dans sa maison un feu petit seulement brûlait, ce feu petit ils s'en servaient. Sa femme vieille quoique était très belle vu que, toujours on la lui pillait.

L'été pendant, ensemble de la mousse ils portaient à deux, là-bas vers ils la placèrent la faire sécher; pour tout à coup cette mousse une montagne grande devint. Maintenant encore elle existe au bout de l'eau. La montagne grande on l'appelle.

Un peu plus tard, la mer vers, son canot avec, son homme (5) il alla lier, à un sapin gros des cordes avec il le lia. Après cela il s'éloigna pas loin de là il s'en alla. La Femme-ravie se mit à pleurer, Sans-feu lui dit:

— A l'avenir, mon fils ressuscitera, lui dit-il. Celui qui voit par derrière et par devant pour lui je vais aller, dit-il. Plus tard il partit en pleurant, les hommes pour aller chercher, d'hommes beaucoup il rassembla il fit.

Plus tard, ensuite aussi sa femme encore on lui enleva, la mer au bord de là des étrangers qui la lui ravirent disparurent. C'est pour cela que les hommes pour chercher il alla. Au rivage de la mer étant arrivé, enfants deux assis un arbre sous, avec eux vieillard un ses fils qui cherchait il aperçut. Plus loin on alla, les deux enfants de lui se cachèrent, le lac grand son rivage ne pas d'arbre il y a, de chaque côté son extrémité il n'y a pas, là donc le

<sup>5</sup> Son homme, i.e. son fils.

tiñanttchi vi kii kkanantpié gwopat, kunkpat yénidhen. panttset t̃siñen sié ttset tédzjik, sié kkaon kakpédohô van tchpô koetpôwkoedhohô yu, kwotlen dindjié kenlloe, tiñanttchi zjandhalpen.

Akponlloe Kpwon-étan Nakantsellpen ninézié yu, kkpay zjié dhidié, voe het unkpat kuñayin. Akpon L'atpatsandia pateyta, panttset yékkkanantpié yu ñikkion tchitadhek yu, ñikkion-ttset kuñahyin, akpontté tédihi lloe, kkpay zjié tiyendé voe gutéttchen gwopat lanval'i: Akponlloe: — Soe dindjié tinttcho, yénidhen gwopat, t̃sendjo tchion inzjien kuyu, yéttsen dhantsen.

Akpon Nakantsell zjé dhidié, yettset t̃pè-tchillkiek yu:

— Tchidipadé tchion t̃péïnklet? yaño.

— Akpon ttchi soendé ttogopalljoe, tchion zjit kudhillpè pàh til'é, yaño.

Akponlloe Nakantsell: Il'éhen tiño, yénidhe, toe zjé gwottset néttchitik. Kpwon-étan lloe vâh kuttchin ttsetlloe t̃pét zjan-négutanklet kuttset nêdhéjié yu, t̃pen ven viné ténikitchoédh, t̃pion nitschié kpwa kénidhen yèven viné-t̃shotchil. Kkatchaten nakpen djootpin dzjin kkit van tchpô ven t̃senidhadjié yu, ettsendow Dindjié han nikiyondjié Nakantsell voe tchiakpet ttset.

L'atpat sandia t̃şow kkit dhidié yu, kuté-guñahi tséïndja. Voe kpèpaèdikiedh, voe kpèkkéñitcha gwopat:

— Epoe, tiño, soe kpè voetpaneypkpey, tiño. Etchégépdhey oëndjik

vieillard ses fils avait vu vu que, pour eux il chercha. Tout à coup les enfants ours se firent, des ours comme ils marchèrent, le grand lac ils traversèrent après que hommes redevenus, le vieillard ils tuèrent.

Alors voilà Sans-feu les Pygmées de s'étant approché, des saules dans se plaça, sa femme pour il espionna. Alors la Femme-ravie sortit de bon matin, aussitôt il la vit qui de tous côtés tournait la tête, de tous côtés elle regardait, ainsi en faisant donc les saules dans des yeux humains qui brillaient vu que elle aperçut probablement. Alors: - Mon mari c'est, pensa-t-elle vu que, la femme de l'eau puisa et elle l'en aspergea (comme un signal qu'elle l'avait vu).

Alors le Pygmée dans la loge assis, vers elle accourant:

— Pourquoi donc de l'eau jettes-tu? lui dit-il.

— Alors les cousins me dévorent attendu que, de l'eau avec je les tue je fais, dit-elle.

Alors voilà: le Pygmée vrai elle dit, pensa, et sa tente à il s'en retourna. Sans-feu donc ses compatriotes les buissons dans campés vers eux étant retourné, au bord de l'eau le tour ils firent, le lac grand n'est pas pensaient-ils, autour de lui ils tournèrent. Près de deux dizaines de jours pendant la mer au bord de ils campèrent, à la fin les hommes revinrent le Pygmée ses guerriers vers.

La Femme-ravie le seuil sur assise, observait toujours. Ses pieds étaient usés, ses pieds étaient déchirés vu que:

— Tante, dit-elle, mes pieds sont déchirés, dit-elle. Un gâteau elle prit, les



yoe *kpé* *sié* tinétizjik yu tchitchidhijé.  
Voe dindjié *yaño*:

Noe *tazjiékpet* *ñunkpat* nikiyon-  
dijia, *kupè* schi è voe konlli. Etchégé-  
*pdhey* dindjié *ñaintchit* yu:

— *Si* kki tchinhey! dindjiéju  
*yaño*.

— Tè *djinño*? è *tédhiño*. *Kwézjin*  
*il'i akpon* soe *kpè* *kodathak*<sup>o</sup> *paédi-*  
*kiedh*, *yaño*. *Kové* *allkpen* *silloe*,  
dindjié *kkaon* *tsotchil*; *titchinhè* *konl-*  
*len*. *Kodathak*<sup>o</sup> *zjié* *ttset* dindjié *dhel-*  
*pen*, *Kpon-étan* *Nakantsell* voe *tchiak-*  
*pet* *hankoenattchet*. *Nakantsell* voe  
*tchpa* *ey* *tchpan* *dhelpen*. *Chwon* *téd-*  
*helyin*, *akpon* *kukkan* *yédhelpen* yu,  
*ninidhet*. Voe *dheyja* *kokon* schi *kwizjé*  
*tanchet*, yoe *tschien* *ñittséanchil*, yoe  
*ttsig* *onhan-tpédhillklet*, *yunné* *détch-*  
*pan* *kkpag* yoe *thell* *zjit* *nathey*, yoe  
*zjé-llé* *kwikkion* *nékléyédhidié* *ttset-*  
*tédizjik*; *yé* *tchipé* *dhelschiuk*, yoe *tchi*  
*dhelklè*. *L'atpatsandia* *nédhindjek*  
*akpon* *nétchojié*.

Kottsendow *Nakantsell*:

— Voe *ntpalsha*! *yénizjit*; *kuk-*  
*kanjoe* *chwon* *tédhelyin*, *kutenhen*  
*tthey*, *kuchsi* *tthey*, *kukkié* *tchpan*  
*ñizjigo* *ñil'oekékkié* *gwopat*, *ñikkion*  
*étoekhédhanyin*.

*Kpwon-étan* *lloe* *cheg* *koyenday*,  
*schin* *zjin* *yédhelpen*, *ño*.

(9: 199-213)

*Kpwon-étan*, l'homme sans feu, et le *Nakkantsell* ou le Pygmée, se faisaient la guerre pour une femme superbe nommée *L'atpa-tsandia*, celle que l'on se pille mutuellement de part et d'autre.

*Nakkan-tsell* avait un grand nombre de soldats, tous aussi petits que lui, qui détruisaient les parents de *Kpwon-étan*.

pieds (d'elle) en ordre elle les mit et elle  
sortit. Son mari lui dit:

— Tes parents pour toi sont ar-  
rivés, pour eux de viande ne pas il y a.  
Un pémican aux hommes elle donna à  
manger.

— Suis-moi! son mari lui dit.

— Que dis-tu? tais-toi donc. Vieil-  
le je suis et mes pieds tout sont  
déchirés, lui dit-elle. L'aube blanchit,  
alors les ennemis on combattit; de  
morts il y eut beaucoup. Toutes les  
maisons à travers les ennemis il tua,  
Sans-feu le Pygmée ses guerriers ren-  
versa. Le Pygmée son cadet lui aussi il  
tua. Difficilement il en vint à bout, puis  
cependant l'ayant tué, il mourut. Ses  
clavicules entre un couteau dedans il  
passa, son corps de part en part il  
fendit, ses entrailles il les rejeta en les  
répandant, là-bas un bois sur son anus  
dans il le planta, sa tente-faite là-dessus  
il l'assit il fit; sa chevelure il peigna, sa  
tête il pommada. La Femme-ravie il  
reprit et s'en revint.

Plus tard le Pygmée:

— Je vais le tuer! pensa-t-il; mais  
difficilement il en vint à bout, leurs  
haches et, leurs couteaux aussi, leurs  
flèches aussi, sans cesse se rencontraient  
pointe à pointe vu que, de part et  
d'autre ils se laissèrent tranquilles.

Sans-feu donc longtemps vécu, la  
vieillesse seule le tua, dit-on.

*Kpwon-étan* avait également un grand nombre de serviteurs, et par ses guerres, il détruisit entièrement les Pygmées. De sorte que, au bout du compte, ils demeurèrent tous les deux seuls, se combattant l'un l'autre et cherchant mutuellement à se détruire.

Un jour que l'on se battait de part et d'autre, la belle femme *L'atpa-tsandia*, cause de cette rivalité, cachée derrière la portière de sa tente, considérait attentivement par une fente ce qui se passait au dehors; car, dans la plaine, une foule d'hommes s'entretuaient pour sa possession. Chaussés de raquettes, ils se couraient sus les uns les autres. *Kpwon-étan* avait déjà tué son frère, et il avait résolu de faire un grand carnage de ses autres rivaux. Tout en se poursuivant, les combattants arrivèrent sur les bords d'une rivière que *Kpwon-étan* traversa. Mais son frère cadet l'avait traversée avant lui, et ses raquettes mouillées se couvrirent d'une glace tellement épaisse qu'elles en acquirent une grande pesanteur. Entravé dans sa marche, le guerrier tomba, et *Kpwon-étan*, survenant, le tua.

Le fils unique de l'Etranger sans feu avait grimpé sur la pente escarpée d'une montagne, et s'y tenait caché, de crainte que son père ne le sacrifiât également. *Kpwon-étan* l'y poursuivit armé d'un coutelas et s'assit sur la montagne, ayant son fils à côté de lui.

— Mon descendant, lui dit-il, j'ai froid, allume du feu, et donne-moi tes mitaines pour que je me réchauffe les mains. Car il était parti sans son battefeu, portant un tison qu'il avait renversé dans la neige, de sorte qu'il venait d'arriver à demi gelé, pleurant son feu éteint et son battefeu oublié.

Son fils en eut pitié. Il lui donna ses mitaines, coupa et empila le bois en bûcher, et y mit le feu. Alors *Kpwon-étan* bien réchauffé, saisit son coutelas, fendit le ventre à son fils unique et le jeta en bas du rocher. Puis il dit à la montagne:

— Au sommet de la grande montagne, je t'ai immolé avant le commencement une grasse victime que je t'ai envoyée. Qu'en as-tu fait?

Après ce mauvais coup, *Kpwon-étan* redescendit dans sa tente où il trouva la veuve de son frère qui pleurait le trépas de son époux. Car, après la mort de ce dernier, l'Homme sans feu l'avait prise pour seconde femme.

Assise dans la neige, le visage contre terre, elle se lamentait, parce que le nerf de son pied avait été foulé et s'était retiré. Elle était mère d'un petit chien que son mari lui avait donné, car elle appartenait à la race des Hommes-Chiens.

*Kpwon-étan* lui dit donc:

— Ma maîtresse, raconte-moi une histoire, quelque chose de divertissant.

— Ah! le nerf de ma jambe s'est retiré, lui dit-elle; j'en souffre trop. Pour toi, j'ai allumé du feu sous la tente. Que veux-tu de plus?

L'Etranger sans feu se fâcha.

— Maîtresse, je vais dormir, lui dit-il. Quant à toi, va-t-en avec ton chien, et quand bien même ton fils pleurerait, ne reviens jamais plus par ici.

La malheureuse se leva, elle prit son chien, partit et s'en alla au loin, elle, la femme de son frère! Elle marchait en pleurant, pressant sur son sein son petit chien. Ainsi, elle marcha et chemina longtemps dans les terres stériles, dans les lieux dépourvus d'arbres, cherchant un peuple qui ne les tuât pas, elle et son chien. Elle erra ainsi tout l'hiver dans le désert qui n'a pas de sentier. Enfin manquant de tout et à bout de forces, elle se coucha pour mourir, et son chien avec elle.

Tout à coup un carcajou (d'autres disent un loup blanc, *Pélé*) accourut vers elle. Il la secoua et la tira par les cheveux. Elle ne remua pas. Ce carcajou venait des bords d'un cours d'eau. A force de secouer la femme, il la tira de sa syncope. Elle se mit sur ses gardes, lança une pierre au glouton, l'atteignit à la nuque et le tua. De cette manière, elle se procura de la viande.

Puis, ayant suivi la piste de l'animal, elle trouva la rivière et put s'y désaltérer à son aise. Elle était sauvée.

Après ces événements, le Pygmée ravit encore une fois la femme de *Kpwon-étan*, ce qui obligea ce dernier à se remettre en marche pour la reprendre. Mais cette fois il était seul. A force de cheminer, il s'aperçut que le sentier devenait de plus en plus récent. Finalement il ne datait que d'hier. Mais le camp où il arriva était vide. Seule, une vieille femme y était restée à côté d'un tout petit feu, car elle avait toujours un petit feu en réserve.

Pour réchauffer l'Etranger sans feu, la vieille alluma un grand bûcher, auprès duquel le voyageur s'endormit. Sur le soir, la vieille alla annoncer au peuple, chez lequel l'Homme sans feu était arrivé, la venue de celui-ci.

— Voici une merveille qui m'arrive, leur dit-elle, de crainte qu'ils ne la trouvassent répréhensible, ou bien en feignant de ne pas reconnaître son mari; de mon feu si petit, je viens de voir s'élever une grande fumée. Venez voir ce qu'il en est.

Aussitôt ces gens-là accoururent sur le sentier, et ils aperçurent *Kpwon-étan* réveillé, mais couché au milieu du brasier enflammé, dont il avait fait deux parts.

Ils se partagèrent en deux bandes et l'entourèrent à son insu, le surprenant dans cette étrange position.

— Quel homme es-tu donc, lui dirent-ils, et d'où viens-tu? A quelle nation appartiens-tu?

*Kpwon-étan* se leva, il bondit hors du feu, et, s'échappant au delà du cercle vivant, il dit à ces hommes:

— Je suis un Etranger sans feu ni lieu. Voilà que je viens de voyager tout l'hiver, errant de ci de là sans abri; et c'est pourquoi l'on me nomme *Kpwon-étan*.



— Demeure avec nous, lui dirent ces gens-là. Et il acquiesça à leur désir.

Je me reprends: ce ne fut qu'un an après que *Kpwon-étan* alla à la recherche de *L'atpa-tsandia*, qui avait été enlevée par *Nakkan-tsell*. Mais il conduisit une armée avec lui, parce que les soldats du Pygmée étaient nombreux.

Après que son armée se fut mise en marche, elle fut en proie à la famine, et cependant le pays des Pygmées était encore fort éloigné. Ils arrivèrent au bord de la mer, dont les rivages sont arides et dépourvus d'arbres, et ils la contournèrent pendant vingt nuits sans rencontrer personne.

A la fin, ils aperçurent une montagne qui paraissait fort éloignée. Mais, par la vertu de sa magie, l'Homme sans feu la fit se rapprocher, et par ce même pouvoir, il la traversa, car elle était couverte d'une fumée noire et épaisse qui obscurcissait le ciel et planait sur la mer.

Là, au bord de cette mer, demeuraient les Pygmées troglodytes. Ils y demeuraient dans la terre. L'Etranger pénétra dans leurs cavernes, mais il n'y trouva pas sa femme; elle était allée bûcher et chercher du bois dans la montagne. Quant à *Nakkan-tsell*, il était également absent en ce moment.

*Kpwon-étan* se rendit dans la forêt au-devant de sa femme, et lui dit ces paroles, en saisissant l'extrémité de l'arbre qu'elle portait sur son épaule:

— Femme, voilà que tes parents sont venus pour te reprendre; mais ils ont faim, car nous sommes en proie à la famine. Donne-nous donc de la viande. Ce disant, *Kpwon-étan* tira son couteau de silex et se coupa la chair des cuisses.

*L'atpa-tsandia* rentra au village souterrain sans rien dire à personne. Elle s'en alla au fond de sa demeure, y fouilla, y prit un pémican et de la belle graisse fondue en pain, mit le tout dans sa couverture et ressortit pour le donner à son époux.

— Combien j'ai désiré te revoir, ô mon épouse! dit *Kpwon-étan*, et le bonheur de te reposséder!

— Tais-toi, tais-toi, lui dit-elle. Voilà que je suis vieille, et que mon feu n'est plus bon à rien.

L'Etranger n'insista donc pas pour avoir une entrevue plus intime. Il s'en retourna vers ses serviteurs qui étaient bivaqués non loin de là, et leur dit en leur tendant le pémican:

— Voilà le gâteau de viande et de graisse de la fille de votre peuple! Il l'éleva dans ses mains, mais le pémican fondit entre ses doigts et il en sortit de la fumée, mais une fumée immense. C'était ce gâteau-là, dit-on, qui était la cause de la fumée noire qu'il avait vue de la plaine, couvrant et obscurcissant la montagne.

Le lendemain étant arrivé, on se remit en marche et on dépassa les villages souterrains. *Kpwon-étan* avait dit précédemment à sa femme:

— Si demain matin, à l'aube, tu entends glousser une gelinotte blanche, tu sauras que ce sont tes compatriotes qui sont arrivés pour te délivrer. Et du côté où tu entendas une chouette gémir, tu sauras que je me trouverai. Accours alors vers moi.

Donc, le soir venu, *L'atpa-tsandia* s'était couchée entre ses deux maris Pygmées. Ils dormaient tous trois sous la même couverture, et *L'atpa-tsandia* avait caché un couteau de silex dans ses parties naturelles. Quand l'aube commença à blanchir, heure où les ennemis s'attaquent d'ordinaire, un ptarmigan se mit à glousser: "*Iyaw! iyaw!*" dit-il.

Aussitôt la femme fendit, de son silex, sa couverture de la tête aux pieds, elle se leva silencieusement, tua ses deux ravisseurs, et se sauva du côté où elle entendit huer un chat-huant. Les Pygmées furent surpris et massacrés.

Alors *Kpwon-étan* et les siens demeurèrent sur les terres élevées. Ses gens avaient perdu l'ouïe. Il la leur rendit par sa magie. Ils traversèrent un archipel d'île en île, et l'Etranger reprit sa vieille femme, bien qu'elle n'eût plus qu'un tout petit feu. Cette femme, quoique vieille, était parfaitement belle; c'est pourquoi on la lui pillait sans cesse.

Pendant l'été, il leur arriva à tous deux une chose merveilleuse. Elle alla faire sa provision de lichen et le mettre à sécher; son mari l'aida à transporter ce lichen et à l'étendre au soleil, lorsque tout à coup le lichen se changea en une grande montagne. On la voit encore dans la chaîne des Montagnes Rocheuses. On l'appelle la Grande-Montagne.

Plus tard, l'Etranger sans feu entraîna vers la mer un homme, il l'étendit sur un gros sapin et l'y attacha solidement. Puis il s'éloigna à quelque distance, pas bien loin de là. Sa vieille femme se prit à pleurer à cette vue, mais l'Etranger lui dit:

— Ne te lamente pas, car bientôt mon fils renaîtra. Voilà que je m'en vais aller voir Celui qui voit et agit en avant et en arrière. Alors il se retira en pleurant, s'en alla vers le peuple et rassembla une grande foule de guerriers (1).

Peu après on lui enleva de nouveau sa belle femme. Les ravisseurs disparurent, comme la première fois, au bord de la mer. *Kpwon-étan* se mit donc à la recherche et atteignit le rivage, où il trouva deux jeunes gens assis sous un arbre, et un vieillard qui cherchait son fils. Aussitôt qu'ils virent le vieillard, ils se cachèrent pour épier sa venue. Celui-ci atteignit la grande eau, dont les rivages sont arides et dont on ne peut voir l'extrémité ni d'un côté ni de l'autre. Alors les deux jeunes gens se transformèrent en ours, et, tout en marchant comme ces animaux, ils traversèrent la grande eau où, redevenant hommes, ils tuèrent le vieillard.

Cependant *Kpwon-étan* arriva chez ceux qui lui avaient ravi *L'atpa-tsandia*, et, pour mieux espionner ses ennemis, il se cacha au milieu d'un buisson touffu. Tout à coup, sa femme parut et se mit à chercher et à interroger du regard la localité. Subitement elle vit briller les yeux de son mari à travers les branches du buisson.

<sup>1</sup> Ce paragraphe est diffus. Le conteur, ne se souvenant pas bien des détails, n'a pu mieux l'éclaircir.



— C'est un homme, un libérateur qui est caché là, pensa-t-elle.

Pour lui faire comprendre qu'elle avait vu, elle puisa de l'eau, et, sans faire semblant de rien, elle en jeta sur le buisson en guise de signal.

Le Pygmée, qui se tenait en ce moment sous la tente, accourut alors:

— Pourquoi donc jeter ainsi de l'eau? Que signifie cela? dit-il à *L'atpa-tsandia* d'un ton jaloux.

— Les maringouins me dévorent et je les chasse, répliqua-t-elle. Alors *Nakkan-tsell*, croyant qu'elle disait vrai, retourna sous sa tente.

*Kpwon-étan* s'en revint donc comme la première fois vers ses guerriers qu'il avait cachés dans la forêt, et leur apprit qu'il venait encore de retrouver sa femme, mais qu'elle était bien gardée, et qu'ils auraient à combattre pour la reprendre.

Ils résolurent donc de contourner la grande eau. Mais ils ne croyaient pas ce lac si vaste, car ils tournèrent autour pendant vingt jours et campèrent durant vingt nuits avant de revenir auprès des Pygmées.

Quand ils y arrivèrent, *L'atpa-tsandia* était assise sur le seuil de sa tente, remuant sans cesse les pieds comme une idiote; car ses pauvres pieds étaient usés de vieillesse et tout déchirés.

— Ma tante, dit-elle à une autre vieille femme, mes pieds sont tout déchirés.

Celle-ci y mit un gâteau composé de viande pilée et de graisse douce, et ses pieds furent réparés et remis en bon ordre. Alors elle sortit pour aller au-devant de son mari.

*Kpwon-étan* lui dit de nouveau:

— Voici tes compatriotes qui viennent pour te délivrer; mais ils sont sans provisions. Donne-nous d'abord à manger.

*L'atpa-tsandia* lui donna du pémican ou gâteau de viande pilée et de graisse douce.

— Suis-moi dans la forêt, lui dit-il, j'ai besoin de toi.

— Ah! que dis-tu là? répliqua-t-elle. Cesse donc ce langage, voilà que je suis vieille et que mes pieds sont tout déchirés.

L'Etranger sans feu s'en retourna donc seul vers ses guerriers; mais le lendemain, quand l'aube blanchit, ils se levèrent pour combattre, et ils firent un grand nombre de morts. *Kpwon-étan* tua tous les Pygmées, et, à défaut de leur chef qui était absent, il combattit pendant longtemps son frère cadet sans pouvoir le vaincre. A la fin, cependant, il parvint à le renverser, lui enfonça son couteau entre les clavicules,

lui fendit le corps du haut en bas, et le tua. Alors il lui arracha les entrailles et les répandit sur la terre. Il le traita comme un animal, il l'empala sur un pieu aigu et le hissa sur le faite de sa loge, après l'avoir paré et coiffé avec soin.

Ensuite *Kpwon-étan* reprit sa femme *L'atpa-tsandia* et s'en retourna. Quant à *Nakkan-tsell*, le chef des Pygmées ou Petits-Ennemis, l'Etranger sans feu chercha encore à le vaincre, mais il ne put en venir à bout. Leurs haches de pierre, leurs couteaux de silex et leurs flèches se rencontraient toujours pointe à pointe, taillant contre taillant.

Ils cessèrent donc de se combattre, et *Kpwon-étan* vécut encore fort longtemps. La vieillesse seule en vint, dit-on, à bout.

Racontée par *Sylvain Vitoedh*, en 1870, au fort Good Hope.

(11: 43-55)

5°

L'en-akpey

Les Pieds-de-Chien

Dindjié ñendé-kottlé (1), *Kpwon-étan* buzji, voe *tchpa* tthey, *tpenven* koenidjahè. *Nakpen* ñittset kidhéttschié *gwopat*, voe *tchpa* dhitchiyu, vi yondé ttchek *tchpô* dhantsen, *kwozjié* ni-ñantchi, *tsendjakllazjit* ñischitanklo, *tchion* *tchpô* *kkpagoe* ndow voe *tchie-nellthey*.

Dindjié - détchpantpian étela, il'a yu *tpiédictig* nitschié *tpet* éla. *Akpont-tégunttcho*, éguschiklig nidjendé ne-ñinttag.

— Si tthey, siat tchidi *tpè-invia*, *yaño*. *Yèpè* tchi nedhévi yu, *vittschié* ttset *tepdha* tinétizjik. Etéla ttchon, *djigundiégu*, *tchiontchpô* ven *tpohyil'* voedétchpan *tpian*.

*Chwon* *patchitihey* ttogopall, *zjiow* nantlé:

— Soe *kkpagoe* klla ñanpash, *yaño* dindjié. *Akponttè* tétihiñ ttchon,

Un homme bigame Sans-feu appelé, son cadet aussi, au bord de l'eau demeuraient. Ces deux l'un contre l'autre se fâchèrent vu que, le cadet dormant, son aîné une auge fabriqua, dedans il le coucha, très-bien des cordes avec il l'y lia, la mer sur au large il le poussa.

L'homme-cercueil flotta, en flottant des vagues grosses à travers il flotta. Ainsi cela étant, la mouette naine là arriva volant.

— Ma bru, moi pour la première nage, lui dit-il. Lui pour la première elle nagea, à cause d'elle le calme revint. Il flotta donc, de l'autre côté, de la mer au bord atterrit son cercueil.

Difficilement il se leva attendu que, le loup blanc arriva courant:

— Moi sur les cordes ronge, lui dit-il l'homme. Ainsi il fit donc, difficilement

<sup>1</sup> Litt. des deux côtés faisant.

chwon tinlek. Tsiégu nantlé tthey. Yoe klla apash, akpon èlloe dindjié<sup>pe</sup> tizjin konlloe, zjion étan tchojié.

L'en-natpaën égudéttchen, ey gwot-tset tchojié, dzjan tédhéhen, voe dét-chpantpian kokkpag tédheltpin; détpin kkpag èttié llen tédhitllé, inl'agzjey téodhindjek, kukkan joe tsen tchelltsen gwopat, chwon yaha, néyéttchillen, tpadéttsek gwopat.

L'en-tpaën kkénellkpek yu, pa tchpô zjit chwon kétik, akpontté kédhétik lloe. 'Sheg voe dhôw ñittuïnttchig tédheltschiw, nédhititli yu nittag. Zjé-konllen kkénantpié, tṭṣiñen tchittschiet nekpag vizjit ttset-tétiyin kuñahi.

— Soe ñen-dhôw! kuño zjanezel' pàh. Akponlloe sheg-dhôw nédhititli yu kadjoekelkpen. Nidjendè dindjié ttset nénizjié yu:

— Nupun lloe è dindjié dhipey, khiyaño, nupwàh kwinttchin. Chwon dindjié tétillik gwopat nidjen kwéttchin Dindjié.

Ey dindjié<sup>kpet</sup> tpendjidheyttset l'en, tpendjidheyttset dindjié konlloe.

Tséttchin kon kit dhidié, ttset tchojié. Voe klet l'enklet yèllen, voe k<sup>pe</sup> tchpan.

— ñité-inhey, p<sup>et</sup> poen! kiyaño.

Dindjié llen yoe ttset t<sup>pe</sup>k<sup>h</sup>édhétal.

— Si lloe siàh ñité-tpa-ha! kuño dindjié<sup>kpet</sup>, ñiténidhéjié, klô-adhoedh voeñatsintchit, tṣénidhatchié, kukkan L'en-akpey èlloe kidhotchié. Eïakpon

il en vint à bout. La martre arriva aussi. Ses cordes elle rongea, puis ne plus l'homme pour d'entraves il y eut, obstacle sans il s'en alla.

Un chiens-chemin apparaissait, là par il s'en alla, un tréteau s'élevait, son cercueil dessus il plaça; le tréteau sur de gras beaucoup il y avait; un seul il en prit, mais donc la fiente il puait vu que, difficilement il le mangea, il le rejeta, il était mauvais vu que.

Le chiens-chemin sur cheminant, une obscurité grande dans difficilement il marcha, c'est ainsi que il voyagea donc. Un aigle blanc, sa peau écorchée était sur (le tréteau), il s'en revêtit et vola. Un village ayant aperçu, des enfants dehors la paume avec jouaient il vit.

— Mon oiseau-peau! dirent-ils en criant. Alors voilà: l'aigle-peau qu'il avait revêtue ils la lui percèrent. Là les hommes vers étant arrivé:

— Nous autres ne pas quelqu'un nous tuons, lui dirent-ils, nous avec demeure. Difficilement de ces gens il vint à bout vue que, là il demeura, le Dindjié.

Ces gens-là à moitié chiens, à moitié hommes étaient.

Une fille nubile au camp il y avait, il alla la voir. Son derrière un chien-derrière était, ses pieds aussi.

— Entre, étranger, lui dirent-ils.

D'hommes beaucoup lui vers accoururent.

— Moi donc, moi avec il entrera, disaient ces gens-là. Il entra, des souris-gigots on lui donna à manger, on se coucha; mais les Pieds-de-chiens ne pas

édétan dzjin nakpen dhotchié gwopat,  
dindjiékpet zjanatsethek:

— Atšina! xey! xey! Atšina!  
xey! xey! Ninidhet khénijit ttogopall,  
zjanatsé. panttset édétan napudenday  
kkétagunttcho.

— Nupwet kkirégwilhen kuño.  
Khè-ndé tchitpelndjia zjit, éñédhago  
tsoe-kinidhajié tinégutizjik.

Akponlloe veydzé athen khétiyin,  
khitpè nitsidhizjit; veydzé nakpén  
détchpan kkpag, tédhôtié, l'en in'eg  
khittset pazjié.

Khitpènidhazjit tégutizjik yu:

— Via kupwet téteyklla, tiño.  
Athen-kpet nakpen èlloe kokonlli  
gwopat, khitétsoetattchi. Via tédhikli,  
L'en-akpey, ttsoevi-llè voeydzé pah  
tédhikli.

— Akpon nidjen ñanhè! pétpen  
kiyaño. Athen kunkpat kwinttchin.  
pétpen tchotli yu, nidjen nellhè, via  
kadhendak. Kukkan athen nak en él-  
loekpwa, tpédjikeydhet.

— Athen nakpen kkanintpié kud-  
jin? kiyaño.

— Akpwa! kuño. Ttséttchin voehet  
enlloe:

— Athen, chwon otséindjik, tiño,  
ñiidjil. Akpon veydzé nakpen tchpan  
kkit tédhotié kkanantpié yu, pétpen  
gwottset tchojié. Kkié zjit voe tpon  
éñinthey, in'eg lloe détchpan ñéytt-  
senaschi kozjé vi tchi inhey; in'ag lloe  
voe ninthéyu, nédhétik. Voe ttindjo yé  
ttschien-ttset tpénidhazjit.

dormaient. C'est pourquoi lui-même  
jours deux ayant dormi vu que, ces  
gens-là pleurèrent en disant:

— Etranger! hélas! hélas! étran-  
ger! hélas! hélas! Il est mort,  
pensaient-ils vu que, ils le pleuraient.  
Tout à coup lui ressuscita ce fut comme  
si.

— Vous pour j'ai trouvé un remède  
(qui fait dormir) dit-il. Lièvre-yeux au  
feu il jeta vu que, aussitôt ils s'endor-  
mirent ça arriva.

Alors voilà: les hiboux blancs leurs  
rennes étaient, ils les pourchassaient;  
hiboux blancs deux un arbre sur étaient  
perchés, chien un eux vers s'en alla à la  
chasse.

Il les pourchassa, ça arriva.

— Des lacets pour eux je vais tendre,  
dit-il. Les rennes deux ne plus y étaient  
vu que, il les tendit. Les collets il tendit  
en l'air l'Homme-chien, un sapin au  
sommet de les hiboux pour il les tendit.

— Alors là demeure! à l'étranger ils  
dirent. Nos rennes pour (garder) de-  
meure. Etranger il était vu que, là il  
demeura debout, les lacets gardant.  
Mais les rennes deux n'y étaient plus, ils  
s'étaient sauvés.

— Les rennes deux les as-tu vus? lui  
dirent-ils.

— Non pas! leur dit-il. La fille  
nubile sa femme (qui) était:

— Ces rennes difficilement on les  
prend, dit-elle, ils se sont envolés. Alors  
hiboux deux un arbre sur il y avait, les  
ayant vus, l'étranger vers eux alla. Ses  
flèches avec il les transperça, l'un d'eux  
l'arbre fourchu dans par sa tête resta  
pris; l'autre il le perça et s'en revint. Sa  
femme loin de lui le fit s'envoler.



— Ah! athen étpihey, voe kllen kwottset ñankak! yaño. Kwottset tchilkiek. Inl'ag lloe tpoenaltthet alshen, ninidhet. Inl'ag lloe koënday ñité-dillnen, ttšindjô dhidié yu, veydzé néñinttagu yé étso kkeynantschit gwopat, ttšindjô ninidhet. Nétšotchil. Akpon pay kodathak<sup>o</sup> L'en-akpey pàh kwettchin hattchen.

pay nigunijit, schi kɔwa.

— Veydzé yétchi ndowdhet kiré-yontohô, athen étan tittcho, kñuño. Akponlloe tšotchil ttši ttiet, tpèkloedé ttset kétchotié yu, yahan klô tchion kkpagoë khavia. Dji klô tchpan athen khétiyin. Kwoté tšokpé, kkié zjit tšat-tag, yatag nan kkaon nétšotchil, ya-then, athen tpet kolli, khetchpankohô, kodathak<sup>o</sup> kkié zjit tšedhapè. Tpen ven patoetšelttié ttšindjokpet ttchi ketitilik, étschiégoe llen ll'ezji tpetseltschiw; akpon schi konllen.

L'en-akpey nizjié patchi-yondidjia, yu, kunatpagoettsét étschieg tchit-pénelljia tinétizjik. Ey gwopat teyzjé kékudjokkan, étschieg tidjokkin. pèt-pen chwon ttset tétihi. Ey gwopat L'en-akpey yéttset zjan-altschié.

— Djien noe nan kɔwa. Onhan tchinhey! pétpen khiño. Kkinédhézjié ttchon, shan nétchojié.

panttset ñittset-ndétittcho nazjié, voe kké-tédhéjié, athen nanéhey. Voe hey l'eyttse voe tchi konlli, voe hey ttien chsi tchpô païndjiw. Voe hey kwoté natathey yu, dhidié. Athen llen dindjié yékunilli.

— Ah! le renne s'envole! après lui cours donc! lui dit-elle. Après il courut. L'un tomba il le fit, il était mort. L'autre vivant entra dans la tente, la femme étant assise, le hibou en volant son coude il trancha du bec vu que, la femme mourut. On leva le camp. Alors l'hiver tout entier les Pieds-de-chien avec demeura l'étranger.

L'hiver venu, (de) viande point.

— Les hiboux le grand large ont gagné, rennes sans nous sommes, dirent-ils. Alors voilà: on partit, canot en, large au étant arrivés, là-bas des souris l'eau sur nagent. Ces souris aussi leurs rennes étaient. Au devant d'elles on vogua, des flèches avec on les perça; la haute-terre sur on s'en alla, dans l'intérieur les rennes parmi on tua, ils fuyaient en masse, tous les flèches avec on les tua. Sur le rivage on les dépeça, les femmes difficilement en vinrent à bout, de flancs beaucoup à la fumée on exposa; alors de la viande il y eût.

Les Pieds-de-chien pour chasser étant repartis, en leur absence les flancs tombèrent dans le feu, ça arriva. C'est pourquoi leurs maisons brûlèrent, les flancs furent consumés. L'étranger difficilement en vint à bout. C'est pourquoi les Pieds-de-chien contre lui se fâchèrent.

Ici, ta patrie ce n'est pas. Va-t'en d'ici! à l'étranger dirent-ils. Il s'en retourna donc, seul il s'en alla.

Tout à coup Celui qui voit derrière et devant chassant, il le suivit, des rennes il conduisait. Ses raquettes à chaque extrémité leur pointe avaient, ses raquettes en arrière de un couteau grand sortait. Ses raquettes de chaque côté de lui ayant planté, il s'assit. De rennes beaucoup à l'homme il promit.

— Djapadé soe kké-tchin-hey? yaño.

Voe then èlloekpwa gwopat, dindjié yoe antlôgu:

— Djapadè soe ñitla? yaño. Dindjié il'i gwottsén èlloetthey zjionhè-tpet nillzjié, tiño ñittset-ndétittcho.

Voe tñian zjé chsi païndjiw, djiño, ey show-ta-dahé yu, chsi ttiet ekkpè teypè l'èdhanttiedh; athen llen yéñainllé.

— Tankpè tpadh tlen, anzjoegoe dindjié étpilldji ll'édji, yaño, athen in'ag dhanpen, akpon tchugullu tischien ttset tchiinhey, ya ño ñittset-ndétittcho. Akponlloe nétpidik.

Kwentledh kunidha. Eygwopat kkèlloe. L'en-akpey pàh kwéttchin, dindjié. Akpon L'en-akpey noekpag zjit ttset tétiyin. Inl'ag:

— Akponlloe, dindjié tchelltsen! tiño. Akpon tñiñen l'en nillétchidhi-tindjik, ey tthey:

— Ey! teytsen tchelltsen! tiño. Akponlloe Dindjié ñittset-ndétittcho:

— Si chsi billi teytsen tchelltsen! khiyaño. È zjionhè nillzjié, tiño. pantset kodathak<sup>o</sup> L'en-akpey dhelpen.

Akpon pétpen L'en-akpey kwépen nénizjié yu, dindjié kpwa. Kodathak<sup>o</sup> ninidhet. Eïakpon Atsina L'en-akpey-tchugullu ttschiéttset tchojié yu, sheydhôw-hèk néodhendjik yoezjiazjié. ñittsetndétittcho akpontté yaño:

— Pourquoi me suis-tu? lui dit-il.

Sa chair manquait vu que, l'homme de lui se moquait:

— Pourquoi de moi ris-tu? lui dit-il. Homme je suis depuis que pas encore vainement j'ai chassé, lui dit Celui qui voit des deux côtés.

Ses liens de raquettes dans le glaive qui sortait, ai-je dit, celui-là ayant tiré du fourreau, le glaive avec du lard contre l'homme il trancha; de rennes beaucoup il lui promit.

— Quatre nuits après, ensuite personne il n'y a plus si, lui dit-il, un renne tue, et puis du sentier loin de sauve-toi, lui dit l'Homme au double visage. Alors voilà: il repartit.

Beaucoup il faisait chaud. C'est pourquoi encore les Pieds-de-chien avec il demeura, l'homme. Alors les Hommes-chiens la pelotte avec jouaient. L'un d'entre eux:

— Alors voilà: l'homme je sens, dit-il. Alors un enfant un chien qui tripotait, celui-là aussi:

— Ah! l'humaine odeur je sens! dit-il. Alors voilà: l'Homme au double visage:

— Mon glaive sans doute l'humaine odeur sent! leur dit-il. Ne pas vainement je chasse, dit-il. Aussitôt tous les Hommes-chiens il tua.

Alors l'Etranger les Hommes-chiens vers étant arrivé, personne il n'y a plus. Tous étaient morts. C'est pourquoi l'Etranger les Pieds-de-chien leur chemin loin de s'éloigna, l'aigle blanc-peau-vêtement il reprit, il s'en revêtit. Le Double-visage ainsi lui dit:

— Kanédété tchpô ndowttset nizjit ñittié ll'édji: Epatchpan painhè! djinnio tpella, yaño. Akponlloe Atsina ñendhow zjazjé yu tchion-tchpô kkpag tiñanen. Nizjit neñinttag, ey gwopat nan èlloekpwa.

— Tpeytchia ll'édji! yénijit yu, ey gwopat:

— Chey-ndjô painhè! tiño. Akpon panttset tchion kkpag chey-ndjôw konlli, voe kket dhotchié. Akpon tthey nizjit kkèlloe néñinttag yu, akpon tpeytchia! yénijit yu:

— Epatchpan painhè! tiño. Eiakpon nogwapattset épatchpan tpiontchpô kkit painhè, voe kket tédhotié yu, néanzji.

Anzjoegoe gottsen viyondè onhan yoetpachi yéllen, ey gwottset néñittié. Vi yondé ttçi zjit tsontl'ik éñoka. Akpon kanédété vi yondé l'eyttsètiñottag yu, éñidhago ñittié. Vi yondè tchiphè oëndjig:

— Ah! sitchpa, viyondé yaño, noen tininyin akponlloe! Sié het inl'ag noe ñaintchit, yéñishen! yaño.

— Akpwa! yétchpa yaño. Nan-zjié-enlén nidjendé vi yondè dhelphen. Tchion zjit yé tchi-pè tédhindjek, tchion zjit yédétillœ, yédhelphen. Viyondè tchiñanen.

Ey kwotlen, nidjendé vi yondè toehet nakpen kidhotié, gwottset tchojié yu, tchi-tag padhéjyé yu, tdha kkit zjé kwéhen, ttçindjô nakpen kidhotié.

— Ehet kpet, kiyaño, si lloe soe sheg-dhòw-hèk zjit, dji nan kkpag ne satidilloellik. Akponlloe nan kkpag dindjié akpwa, tiño.

— Le condor grand trop loin s'envole si: Souche surgis! tu diras, lui dit-il. Alors voilà: l'étranger l'aigle-peau revêtu ayant, la mer sur il s'envola. Loin il vola, c'est pourquoi la terre disparut.

— Dormir puissé-je! ayant pensé, c'est pourquoi:

— Sable-île, surgis! dit-il. Alors aussitôt l'eau sur une sable-île naquit, sur laquelle il dormit. Alors encore loin de nouveau s'étant envolé, alors je vais dormir, ayant pensé:

— Souche, surgis! dit-il. C'est ainsi que tout à coup une souche la mer sur surgit, sur laquelle s'étant assis, il reprit haleine.

Ensuite de ça son frère aîné (qui) l'avait rejeté autrefois, lui vers il arriva volant. Son aîné canot en ses filets visitait. Alors le condor son aîné autour de volant, vitelement volait. Son aîné-chevelure il saisit:

— Ah! mon cadet, son aîné lui dit, toi c'est voilà que! Mes femmes une de je vais te donner, je pense! lui dit-il.

— Non pas! son cadet lui répondit. Un gave il y a là où, son aîné il tua. L'eau dans sa chevelure il saisit, l'eau dans il le barbotta, il le tua. Son aîné coula à fond.

Après cela, là où son aîné ses femmes deux demeuraient, jusque-là étant allé, une montagne-sommet il gravit, la montagne sur une tente s'élevait, les femmes deux y étaient assises.

— Femmes, leur dit-il, moi donc mon aigle-peau-vêtement avec, cette terre sur j'ai parcouru. Alors voilà: terre sur personne il n'y a plus, dit-il.



Akponlloe kokon dhotié, khipè schi kpadanhi. Inl'égoezjé voe kkpag klô konlli; inl'agllœ voe kkè dhivi. Dindjiéjy tsèlloe hankutsilloe yèllen. Tsénidhatchié yu dindjiéjy kukon nidhatchié, kupwet dhotchié.

Inl'ag vi kii konlli. Dindjié shoegté-tchpan dakay yàh ttagu paéñinthey gwopat. Inl'ag tthey akpontétihi.

Akponlloe inl'a ñizjiétchojié dindjiéjy, elltpin tchpô tpèyoenédhanpedh yu, yoekpè-ttchadé dhèha, voe akpeyshatpall odhendjik, tchion ttset tpénidhalxiw nidjen yédhelpen, ninidhet. Ey elltpin lloe vi yondè tinttcho lanval'i.

(9: 213-224)

Un homme bigame nommé *Kpwon-étan* demeurait avec son frère cadet au bord de l'eau. Ces deux frères s'étant fâchés l'un contre l'autre, l'aîné fabriqua une auge de bois pendant le sommeil de son cadet, l'y enferma, l'y lia comme il faut, ferma l'auge et la jeta à la mer.

Le coffre flotta. En flottant, il vogua à travers les grosses lames de la mer. Une mouette l'aperçut et accourut vers cet objet à tire d'ailes. L'homme lié dans l'auge lui dit:

— Ma bru, nage pour moi devant mon cercueil.

La mauve se mit à nager et le calme se fit. Alors le cercueil vogua tranquillement et atteignit le rivage opposé, où il atterrit.

Mais il était impossible à l'homme lié de sortir de son cercueil, parce qu'il y était étroitement enlacé. Alors un loup blanc accourut vers le coffre.

— Mon beau-frère, lui dit l'homme, ronge ces liens qui me retiennent captif.

Le loup essaya bien, mais il ne put en venir à bout. Survint une martre qui rongea si bien les cordes, de ses incisives, que l'homme fut délivré de ses entraves et sortit de son cercueil.

Il s'en alla sur un sentier que des chiens seuls avaient foulé et battu. On n'y voyait que des pas de chiens. Il y avait en ce lieu un tréteau et sur ce tréteau l'Etranger plaça son auge de bois. Sur cet échafaud se trouvait aussi de la venaison, dépouille

Alors voilà: entre elles il s'assit, pour elles viande il apprêta. L'une d'elles sur des souris il y avait; l'autre sur des belettes. L'homme dans les buissons les chassa. Quand on se coucha le mari entre elles se coucha, avec elles il dormit.

L'une son fils naquit. L'homme l'aigle-plumes-tuyau blanc avec ça son sein ayant percé vu que. A l'autre aussi il en fit autant.

Alors voilà: une fois il alla à la chasse, le mari, un brochet gros dans l'eau le fit choir, son pied-tendon il mordit, son pied-talon il saisit, l'eau dans il le traîna, là il le tua et il mourut. Ce brochet donc son frère aîné c'était apparemment.



opime d'animaux tués à la chasse. Il prit la graisse d'une croupe, mais elle puait tellement la fiente de chien qu'il ne put la manger, et repoussa cette viande à cause de son odeur.

S'en allant donc sur le sentier tracé par des chiens, l'Etranger se vit entouré d'une obscurité profonde dans laquelle il n'avancait que lentement. Il avisa alors la dépouille empennée d'un grand aigle blanc qui était suspendue en cet endroit. Il la prit, s'en revêtit comme d'un vêtement, afin de s'aider dans son voyage, et vola vers un village qu'il aperçut du haut des airs. Au milieu de ce village jouaient des enfants.

— Tiens, voilà bien mon vêtement d'aigle blanc, s'écrièrent-ils en voyant l'Etranger qui descendait vers eux. Alors ils se jetèrent sur lui et percèrent en maint endroit son vêtement en peau d'aigle blanc.

Cependant l'Etranger s'en alla vers les adultes de cette nation, qui lui dirent:

— Nous autres, nous ne tuons personne. Demeure avec nous.

Il résista longtemps à leurs instances, mais à la fin, il consentit à demeurer avec eux.

Ces hommes-là étaient à moitié chiens et à moitié hommes. Dans la tente où on l'introduisit, se trouvait une belle fille nubile. L'Etranger alla vers elle et la considéra. A partir de la ceinture jusqu'au bas, elle avait le corps d'une chienne.

— Entre, étranger, lui dit-on.

Une grande foule de peuple accourut et se disputa la possession du voyageur.

— Moi, c'est moi seul qui l'aurai; c'est chez moi qu'il faut qu'il entre, s'écriaient de toutes parts ces gens hospitaliers.

L'Etranger demeura dans la maison où était la fille nubile. Celle-ci lui offrit à manger des cuissots de souris. Il en mangea, se coucha et s'endormit. Quant aux hommes-chiens, ils ne dormirent pas, car ils ignoraient ce que c'était que le sommeil.

L'Etranger étant demeuré en léthargie pendant deux jours, les hommes-chiens se prirent à se lamenter et à entonner le chant funèbre:

*"Atsina! hey! hey! atsina! hey! hey!"* parce qu'ils le croyaient morts. Mais lui, se réveillant tout à coup:

— Voilà, leur dit-il, que dans mes rêves j'ai découvert pour vous une médecine soporifique.

Il jeta au feu des yeux de lièvre blanc, et aussitôt les Pieds-de-chien, qui ne dormaient jamais, s'assoupirent et s'endormirent.

Or, le grand hibou blanc arctique était la pâture des Pieds-de-chien. Ils pourchassaient ces oiseaux à l'aide de filets. En ce moment, deux de ces harfangs venaient d'arriver et se tenaient perchés à quelque distance.

Un homme-chien alla vers eux, et, les ayant pourchassés vers ses filets, il s'en revint.

— Je vais tendre d'autres filets pour prendre ces oiseaux, dit-il.

Mais lorsqu'il revint au lieu où il avait vu les deux hiboux blancs, ces oiseaux s'étaient déjà envolés. Cependant il tendit ses filets sur les arbres pour y prendre ces gras et délicieux oiseaux.

Après cela il s'en retourna auprès du voyageur et lui dit:

— Or sus, demeure ici et surveille ces oiseaux, notre nourriture.

*Atsina* obéit parce qu'il était étranger, et il épia les hiboux. Mais ceux-ci s'étaient enfuis.

— As-tu revu les deux oiseaux blancs? lui demanda-t-on.

— Non, répondit-il.

La fille nubile, qui était devenue sa femme, ajouta à cela:

— Ils se sont envolés, il est impossible de les prendre.

Alors *Atsina*, apercevant les deux hiboux perchés sur un arbre, il alla vers eux et les perça de ses flèches. L'un des deux demeura suspendu entre deux rameaux par la tête. Le second fut blessé mais non tué. La femme-chien le vit se sauver et en avertit son mari. *Atsina* partit en courant, mais le harfang pénétra dans la tente et blessa la femme de l'Etranger à tel point qu'elle en mourut.

Néanmoins *Atsina* demeura avec les Pieds-de-chien tout l'hiver, pendant lequel la famine régna dans le pays.

Les hiboux ont pris le large, se dirent ces gens-là, allons à leur recherche.

Or, sur l'eau, ils aperçurent des souris qui nageaient. Comme la souris est un animal nocturne, elle était aussi la pâture des Pieds-de-chien, habitants de la nuit, et ils leur donnèrent la chasse en pirogue, les perçant de leurs flèches.

Puis ils remontèrent sur les terres hautes où pullulaient les souris, grâce à l'absence complète de hiboux dans ces parages élevés, et ils en tuèrent beaucoup. Ces grosses souris jaunes étaient leurs rennes. On les voyait courir de ci de là dans la plaine par grandes troupes. Les Pieds-de-chien leur donnèrent une chasse en règle. On les perça de flèches, on en prit d'autres au collet, on les éventra, les femmes en découpèrent la viande, on les traita comme des rennes ou des élans, on suspendit leur chair au-dessus du foyer pour la boucaner et la faire sécher.

Tout à coup, en l'absence de la population, cette viande, exposée sur les boucans, tomba dans le feu. Tout fut consumé, viande, tentes et ustensiles. Les hommes-chiens, attribuant ce malheur à *Atsina*, lui dirent:

— Ce pays-ci n'est pas le tien, retourne-t-en, car tu nous portes malheur.

*Atsina* s'en alla donc tout seul tristement et sans connaître son chemin.

Alors il rencontra *Ehna-ta-ettini*, Celui qui a des yeux devant et derrière, le grand chasseur au double visage, qui conduisait son troupeau de rennes. Ses raquettes se terminaient en pointe recourbée par derrière comme par devant, car il était double marcheur; et en arrière de ses raquettes on voyait surgir un glaive acéré.

A la vue d'*Atsina*, l'homme au double visage s'arrêta, il planta ses raquettes devant lui de chaque côté, et s'assit entre elles. Il fit à l'Etranger la promesse de lui donner un grand nombre de rennes. Mais comme il était extrêmement maigre et qu'il n'avait que la peau et les os, *Atsina* se prit à rire.

— Pourquoi te moques-tu, pourquoi ris-tu de moi? dit l'homme au double visage. Sais-tu bien que depuis que j'existe je n'ai jamais tiré vainement une seule flèche?

Ce disant, il prit entre ses raquettes le glaive qu'il y avait planté, et coupa du lard sur la chair de l'Etranger. Par cette magie, il lui accordait la possession d'un nombre immense de rennes. Puis il s'en alla en disant à *Atsina*:

— Si dans quatre jours tu ne trouves plus aucune créature vivante, immole-moi un renne, et sauve-toi loin du sentier des Pieds-de-chien.

Voilà ce que dit à *Atsina* Celui qui a des yeux par derrière et par devant.

Or il faisait très chaud, et *Atsina* continua à demeurer dans le pays de la nuit, à cause de l'ombre qu'il y trouvait. De leur côté, les hommes-chiens continuaient à vivre de leur ancienne façon, c'est pourquoi *Ehna-ta-ettini* se rendit vers eux pour les visiter.

Les hommes-chiens jouaient à la pelote sur la place publique. L'un d'entre eux disait:

— Je sens l'odeur humaine.

Alors un tout petit enfant, qui tripotait un chien par manière de jeu, dit:

— Ah! oui, moi aussi, je sens l'odeur humaine.

Tout à coup, l'Homme qui a des yeux par derrière comme par devant s'écria:

— C'est mon glaive, qui sent l'odeur humaine, misérable! Sachez que je ne me mets point en chasse impunément.

Aussitôt il les transperça et les massacra tous.

*Atsina* était absent. Quand il revint vers les Pieds-de-chien, il ne vit que des cadavres. Il n'y avait plus personne de vivant dans le village. C'est pourquoi il se sauva de leur sentier, reprit son vêtement en peau d'aigle blanc et s'en revêtit.

Alors l'Homme au double visage lui dit:

— Si ton aigle t'emporte trop loin, écris-toi: "Souche, surgis!" *Atsina* le lui promit.

S'étant donc revêtu de l'aigle blanc, *Atsina* s'envola sur la mer immense. Il vola au loin, et toute terre disparut à ses regards. Lorsqu'il jugea à propos de se reposer et de dormir, il s'écria:

— Banc de sable, surgis!

Aussitôt un îlot sablonneux surgit du milieu de la mer, *Atsina* y descendit à tire d'aile, y dormit et s'y reposa.

Etant encore reparti, il s'envola encore plus loin. Puis, voulant se reposer de nouveau et dormir, il s'écria:

— Souche, surgis!

Aussitôt une souche naquit de la mer, sur laquelle il se reposa et reprit haleine.

De là, il s'envola vers ce frère aîné si barbare, qui l'avait repoussé et avait attenté à sa vie. Il le trouva visitant ses filets dans son canot. Alors, emporté par son aigle, il se mit à tourner autour de lui en volant, et saisit son frère aîné par les cheveux:

— Quoi! mon frère cadet, s'écria celui-ci, est-ce bien toi? J'ai pensé que je ferais sagement de te donner l'une de mes femmes.

— Je n'en veux pas, répondit *Atsina*.

Aussitôt il se jeta sur son aîné, il le traîna dans un cours d'eau souterrain, et le tenant toujours par les cheveux, il le barbotta dans l'eau jusqu'à ce qu'il fût noyé. Alors seulement il lâcha le cadavre, qui coula à fond.

De là, *Atsina* s'en alla au lieu où demeuraient les deux femmes de son frère aîné. Ces deux femmes étaient soeurs et logeaient au sommet d'une montagne, dans une petite tente. L'Etranger gravit la montagne, pénétra dans la loge et s'y assit.

— Femmes, dit-il aux deux soeurs, voici que je viens de parcourir toute la terre à l'aide de mon blanc vêtement en peau d'aigle. Tous les habitants en sont morts.

Il s'assit entre elles comme s'il eût été leur mari, et il leur donna à manger. Sur l'une des deux il y avait des belettes, sur l'autre, des souris, qui y vivaient en parasites. *Atsina* les en débarrassa. Lorsque la nuit arriva, il dormit entre elles et avec elles.

*Atsina* perça le sein de l'une de ces femmes du tuyau de ses blanches plumes, et elle conçut un fils qu'elle mit au monde. L'autre femme en fit autant.



Mais un jour qu'*Atsina* était à la chasse, un gros brochet le fit tomber à l'eau, il lui mordit le tendon du talon, et le saisissant par là il le traîna dans le fleuve où il le noya, et *Atsina* mourut aussi. Ce brochet énorme, c'était son frère aîné qu'il y avait noyé lui-même précédemment. C'est là la fin.

Racontée par *Sylvain Vitoedh*, en 1870, au fort Good Hope.

(11: 56-66)

6°                    Sié-zjié-dhidié

Ttšiñen nitschié *kɔwa* ttšiñapan yégwillhen tɔnven. Yenidhanschien. Nitschié tinétizjik yu, yendjidhoekloedh ño, ttsiñen, voe ttset athen zjan-konlli. Tɔadh ètpilldji, akɔn ñikkaon athen llen dhelphen, klla zjit. Schian ttiet athen nénanshet, athen ellikkié khidheltsen.

Akɔn inl'a tchpan:

— Andow-kkiedh, señaô-tchit, dindjié ttset téthiño; kukkanjoe:

— Akɔwa! kiyano. Ey gwopat atsé ttšiñen, kwentledh atsé, akpontpet tsététillik. Viowhi djon tédhiño:

— Sié zjié kwottset netpinha, yano. Kukkan zjoe èlloe yoettset pagenxi.

Tsénidhatchié ttchon, voe hen, viowhi tchpan kokon nidhatchié. Tɔadh ètpilldji kuttie voe hen atsé. Kwotlen tɔadh kunté dhotchié tinégutizjik. Dzjin sié gwottset tchojié akɔn, kukkan voe kɔwon ñienttay gwopat voe hen ttset nédhizjié.

ñikkaon, tɔadh tinégutizjik voe ttsoedé odhindjék akɔn djon tédhiño:

L'habitant de la lune  
(Divinité lunaire des *Dindjié*)

Un enfant grand pas une vieille femme trouva au bord de l'eau. Elle l'éleva. Grand étant devenu, il était puissant par la pensée, dit-on, l'enfant, par lui les rennes se multipliaient. La nuit il disparaissait, alors le lendemain matin de rennes beaucoup il tuait, des lacets avec. La magie par les rennes il tuait, les rennes gras il les rendait.

Alors une fois aussi:

— Le gras des intestins (mésentère), donnez-moi, hommes aux il dit; mais:

— Non pas! lui dit-on. C'est pourquoi il pleura; l'enfant, beaucoup il pleura, à travers les tentes il jeta les hauts cris. Son parâtre ainsi lui dit:

— L'astre dans vers retournes-t'en, lui dit-il. Mais ne pas il lui répondit.

On se coucha donc, sa mère, son parâtre aussi entre eux se coucha. De nuit il disparut, à cause de cela sa mère pleura. Après quoi de nuit avec eux couché on le retrouva. Le soleil (le jour-astre) vers lui il était allé alors, mais son feu était trop fort vu que, sa mère vers il était revenu.

Le lendemain, la nuit arrivée, sa couverture il prit et ainsi il parla:

— ñahen, zjé kotéchoet ttset tetôllé. Dhivi-dhôw shoel tétihi, ñittsé anttiedh, zjétig tédhôtschiw, akpon:

— Dhivi-ta iléré-dhôw zjié tsow-kkit tédhotpien, akpon soe l'entsi-tsell tsôwkkit ñankwodh ñischitôkli, tiño. Akponlloe:

— ñahen, yendow dji, cheg kôwa, ntôta-tpella, tiño; dji nan kkpag ttchahandiedh llen gwopat, djien ntpey-sichia kôwa ttchon. Tradhsié ttset tpischia. Nidjendè eykpet soet-chékokonlloe soekka khoenatpié tpèlla. È tédhoño, otse chon! Elloe soe pè otse konlli. Akponlloe voet kpa-ôlttcho dji, athen-khin ñikkian-l'édéñottié, voe tthen kkeytpoe-tpôlshoel chon! Akpon eykpet siet yendji ninôha ll'édji, athen llen konlli tpèlla, kiyaño.

Akponlloe voe gendjié téitsihyin lloe. Tpadh nivia tsendja kutéy-tšinitpien, klla zjit, oeta tsow-kkit tétšitpien, athen-khin l'édénattiedh kovè zjey, è voe kkeytsoetpeshel yu, yendji nitsohen, akpon l'entsi t'sow kkit ñischitsoek'i yenlloe.

Akponlloe tpadh, niviatic l'at nitschié païnttay, tšiniën étpilldji, tpadh-sié ttset tchojié. Akpon sié tenakkaïn tinékutizjik. Attsey tchpô zjit akpontpet dindjié kodathak<sup>o</sup> koenidjantsey, akpontpet kutthoen zjey konlli, dindjié dathak<sup>o</sup> kikkay-gwendhet, Zhoenan kodathak<sup>o</sup> (kutpet noegwitšottchin) ttsoevi-llè ttset koenidjantsey, ttsoevi-llè ttset l'onilloendjik; kupwathen tchpan kodathak<sup>o</sup> zjanétpilitchi, ño.

Akpon édétan sié gwottset tchojié, oeta nidhitpien lloe, voe shoel' dhivi-

— Mère, la tente solide faites-la. De martre-peau des mitasses il avait, il les fendit de haut en bas, la tête au faite il les suspendit, alors:

— D'une martre-sang une vessie dans le seuil sur suspendez, et ma chienne petite le seuil sur près de attachez-la, dit-il. Alors voilà:

— Mère, à l'avenir s'il (y en a un) longtemps pas, vous mourrez, dit-il; cette terre sur de maux beaucoup vu que, ici je vais demeurer ne pas donc. La nuit-astre (la lune), dans je vais aller. Là ceux qui me haïssent me verront. Taisez-vous, pleurez ne pas! Ne pas sur moi vous pleurez il y a de quoi. Alors voilà: de la viande vous apprêtez lorsque, un renne-épaule découpez-la, ses os cassez-les ne pas! Alors ceux-ci (les os) pour moi hors la tente vous les placez si, des rennes beaucoup il y aura, leur dit-il.

Alors sa parole on agit d'après donc. La nuit la tente très-bien on la ferma des cordes avec, le sang le seuil sur on suspendit, le renne-épaule on la découpa blanche seulement ne pas on la brisa, hors la tente on l'exposa, et puis la chienne le seuil sur on attacha.

Alors voilà: la nuit, de la tente-faite une fumée grande s'éleva, l'enfant disparut, la nuit-astre (lune) vers il partit. Alors l'astre pâlit, ça arriva. Un vent grand par les tentes à travers les hommes tous furent éventés (emportés), les tentes à travers leurs cadavres seuls il y eut, les hommes tous périrent, les Femmes publiques tous (parmi lesquels on demeurerait), les sapins-cime vers furent emportés par le vent, les sapins-cime à ils furent coagulés par le froid; leurs animaux aussi tous disparurent, dit-on.

Alors lui l'astre vers partit. Le sang il avait pris, ses mitasses en martre-peau

dhow tétihi, djiño, l'étadoenakpa, tedhindjek tthey. Akpon ey gwopat sié zjié oeta oëndjik l'an voe kkiedh; akpon yendiédheyttsen voe l'entsi tsèlloe nédantchi voe kkanatpié.

Voeklen, lloe, vâhkuttchin (1) athen-khin zjin kheyha; voe then zjin ñikkion l'édékiñottié, voe tthoen èlloe voe kkey tpoet sothel. Ekhintthoen kodathak<sup>o</sup> ontschiw zjié nitšénenllé. Cheg tpet akpontté khitinttcho lloe, athen tšédhelpen kpwa, tsendja kokwenday. Ekhintthoen yendji nitšénitpien akpon ekhin-tthen napudenday, ékhin-then kudzjin atšaha, kiñattcho dhitpin; tchpantchpat atšaha, kiñattcho dhitpin; tchpantchpat atšaha, tchpantchpat voe tthen yendji nitsénitpien, tchpantchpat ixen enlloe, tinétizjik.

Akpon nizjit ttset djon kwol'shen. Ettsendow ékhin-then atšaha kuzjey kotšoenaltpengwopat, l'anpà yašaha yu voe tthen voe kkey tšoenel'nen. Ettet. pan ékhin voe négutitllet kpwa, ño.

(9: 224-228)

Jadis une vieille femme trouva un petit enfant au bord de l'eau et l'éleva. L'enfant, ayant grandi, devint très puissant et procurait à ses parents adoptifs des rennes, en les prenant au lacet pendant la nuit. Il les tuait par le pouvoir de sa magie et par elle il les engraisait.

Un jour, il dit à ses parents:

— Séparez pour moi la graisse des intestins des animaux que je vous procurerai.

Les ingrats refusèrent. Alors l'enfant pleura, il se lamenta beaucoup en parcourant les tentes. Son oncle adoptif lui dit alors:

— Retourne-t'en dans le soleil, d'où tu es venu. Nous n'avons pas besoin de toi.

L'enfant se tut, et la nuit étant arrivée, on se coucha. L'enfant puissant se coucha, comme d'ordinaire, entre sa mère adoptive et le mari de cette dernière. Cependant il disparut pendant leur sommeil, ce qui fit beaucoup pleurer sa mère. C'est que, de

dont il faisait usage, ai-je dit, partagées, il les prit aussi. Alors c'est pourquoi la lune dans, le sang il tient d'un côté; et de l'autre côté sa chienne petite il tient en laisse, on peut voir.

Lui après, donc ses compatriotes (1) des rennes-épaules seulement mangèrent; sa chair seule ils la découpaient, ses os ne pas ils les rompaient. Les épaules-os tous une sacoche dans on les mettait. Longtemps pendant ainsi ils agirent donc, de rennes on tuait ne pas, très-bien on vivait. L'épaule-os hors la tente on la plaçait et puis l'épaule-os ressuscitait, d'épaule-chair seulement on mangeait, entière elle gisait; encore on la mangeait, encore ses os dehors on les exposait, de nouveau entière elle était, ça arrivait.

Alors longtemps pendant ainsi on fit. A la fin d'épaule-chair on mangeait seulement on en fut fatigué vu que, la dernière fois qu'on en mangea ses os on les rompit. Ce fut fini. Aussitôt l'épaule repoussa ne plus, dit-on.

(1) Littéral.: avec lui ceux qui faisaient.



fait, l'enfant était remonté vers le soleil; mais comme il n'en put supporter l'extrême chaleur, il en revint encore, de sorte que, le lendemain, on le retrouva dans la tente.

Il prit sa couverture, et, avant de s'en aller de nouveau, il dit à la vieille grand'mère:

— Mère, étayez et affermissez bien votre tente, car elle sera fortement ébranlée cette nuit.

L'enfant portait des mitasses en peau de martre. Il les fendit en deux et les suspendit au faite de la tente; puis il dit à ses parents:

— Placez du sang de martre au-dessus de la porte, dans une vessie, et attachez ma petite chienne blanche près de la porte, hors de la maison, car vous allez bientôt mourir tous. Sur cette terre, les crimes pullulent, je ne puis plus les supporter, aussi m'en vais-je dans la Lune; c'est là que ceux qui me haïssent me reverront. Taisez-vous, ne pleurez pas, ajouta-t-il ensuite, il n'y a rien là qui puisse vous faire pleurer. Mais agissez de la manière suivante: Lorsque vous voudrez faire cuire de la viande, vous la découperez, vous découperez toute la chair de l'épaule droite d'un renne, mais en prenant bien garde de n'en point rompre les os. Cet os d'épaule, exposez-le ensuite hors de la tente, au clair de la lune, avec toutes ses articulations intactes. Par ce moyen, je vous procurerai beaucoup de viande.

Ainsi parla l'Enfant lunaire. On lui obéit ponctuellement. La nuit venue, on lia et on ferma la tente avec soin, on suspendit une vessie pleine de sang au-dessus de la porte, on découpa une épaule de renne sans en briser ni en disloquer les os et on la mangea rôtie. Quant à la petite chienne, on la lia à la porte, hors la maison.

Alors, durant la nuit, on vit s'élever une grande fumée du faite de cette tente, mais on n'y revit plus le jeune homme magique. Il était parti pour la Lune.

En ce moment, la lune apparut pâle et décolorée; un vent impétueux se leva, emportant les créatures humaines à travers leurs demeures; les maisons demeurèrent vides; tous les ennemis périrent et tous les *Zhoenan*, ou nation des Femmes publiques, chez lesquels on demeurait, furent emportés à la cime des sapins, et y demeurèrent congelés et suspendus; tous leurs animaux mêmes disparurent.

Quant à l'enfant magique, après avoir pris le sang de la martre, les mitasses en peau déchirée, et la petite chienne blanche, il était parti pour la Lune, où l'on peut le voir encore, tenant d'une main la vessie, et sous l'autre bras sa petite chienne.

Après son départ, ses parents ne mangèrent que l'épaule droite des rennes qu'ils tuaient. Ils en taillaient la chair sans en briser les os, et ces os, il les plaçaient dehors dans une sacoche, et les épaules repoussaient d'elles-mêmes.

Pendant longtemps, ils agirent ainsi, vivant confortablement sans être obligés de chasser ni de tuer des rennes.

En ne mangeant jamais que de l'épaule de renne, l'os en demeurait toujours entier, l'épaule renaissait d'elle-même. On la coupait encore et de nouveau elle



renaissait intacte. Mais, à la fin, les *Dindjié* se lassèrent de ne manger plus que de la chair d'épaule. Après qu'ils l'eurent mangée, ils en brisèrent les os, et ce fut fini, l'épaule ne repoussa jamais plus.

Racontée par Emma Lebeau, femme *dindjié*, en 1870, au fort Bonne-Espérance.

(11: 66-69)

7° *Kpon-tpet naxa-tsoetoetal'*

Le passage funèbre à  
travers les tentes  
(*Phasèh dindjié*).

Tpa-odellét lloe, sié ttèihen dji, akpon ρdha ttset, tpadh edjil'yu, nillen tpétseytcha, ρdha tchatsi, tpètlla-eshtlli zjié nitsoenidjia, kkinatsetsétoetal', schi nètchitsoepek, kpontpet siétsétoetal', nètšidjiw kkétagunttcho. Zjé inl'ago-ezjey fiiteytsédjia yu, zjé kwizjié tsétoetal' schi atšaha, ézjion schi dindjié kodathak<sup>0</sup> kiyaha. Ey kwotlen ρat-soehè tchpantchpat, ézjion zjé kwottset tsédoeta, katpagoetpet yendjitsoedjiw, akponpet tsédoetal' kkinétsidjiw kwozjin. Ey pàh kkié tsoexa, kétpagoe kkékpaw nakpen vizjit tšaxa, tchétpagoe kkékpaw tankpè pàh. ρandja kkékpaw tchitchitandja (1), kuño.

A la fonte (des neiges) donc, la lune de (dans) passe lorsque (éclipse) alors sur le soir, à la nuit tombante, de la viande on hache menue, des paquets on en compose, des gibecières en filet dans on la met, on se promène en procession, la viande en portant sur le dos, à travers les tentes sinueusement on marche, on rampe c'est comme si. Une maison on y entre, la maison dedans on circule, de la viande on y mange, une étrangère viande, les hommes tous y mangent. Après cela on sort rampant de nouveau, une étrangère maison vers on va, parfois dehors on chemine au petit pas, à travers les loges on se promène, on rôde en rampant sans cesse. Avec ça des flèches on heurte, parfois flèches de guerre deux avec on heurte, d'autrefois flèches de guerre quatre avec... (1) on appelle.

Ey kkékpaw tssey voe kkpag édiñ-éshoekloedh. Ey zjit tsetaxa yu atšapa elleg:

Ces flèches du vermillon sur elles on barbouille. Avec ça on sonne de la crescelle en chantant le chant des morts:

—Klag-datha! nan kkétpow ñikkè anashoekpay. Aéxuha!

—O musaraigne (souris jaune)! la terre par dessus deux fois en croix passe vite en sautant. *Alleluia!* (?)

Sié-zjit-dhidé akpontté nupwaño ttogopall joe, titiyin. Schi konllen tpella, gunijit gwopat, ey kunkpag titiyin.

L'homme-lunaire ainsi nous l'a dit attendu que, nous agissons. De viande beaucoup il y aura, pense-t-on vu que, c'est pourquoi on agit.

(9: 229-230)

(1) Vieux langage dont j'ignore le sens à l'exception du mot flèche, *kkékpaw*.

Conséquemment, à la fonte des neiges, lorsqu'il y a éclipse de lune, le soir, à la nuit tombante, on hache de la viande menu, on en fait des paquets que l'on lie, on en remplit des gibecières dont on se charge, et l'on commence à circuler en rampant parmi les tentes.

Tout à coup, on entre furtivement sous une des tentes, on la parcourt et on y mange de la viande de ceux à qui n'appartient pas la loge. Après quoi, l'on en sort furtivement à la manière des serpents, et l'on se glisse dans une autre loge pour y faire la même chose.

De temps en temps, on se divise en deux bandes qui vont à la rencontre l'une de l'autre. On circule autour des tentes, on marche comme en rampant. En même temps, on heurte deux, quelquefois quatre flèches, l'une contre l'autre, et ces flèches sont peintes en rouge.

En même temps, on chante ce qui suit:

—O souris jaune, passe vite deux fois par-dessus terre en formant la croix.  
*Aéxuha!*

Nous en agissons de la sorte à l'exemple de *Sié-zjié-dhidié*, l'habitant de la Lune, qui nous le recommanda avant de partir pour le ciel, dans le but de nous procurer beaucoup d'animaux à la chasse, et, par conséquent, une nourriture abondante.

Racontée par *Sylvain Vitoedh*, en 1870, au fort Good Hope.

(11: 70-71)

80

Etschiégé

La Bouse (de boeuf musqué)

Le sauveur et législateur  
des *Dindjié*.

Ezjion-kuttchin Dindjié *kpet dhel-pen*, *kutpet tsoegwelttchin*. Zhoenan nan kkaon noegwitšittchin. Dji kuttchin, ttcha llen ttšettétihi, intsi tchpan, nakain tthey, tiñanttcho llen kupwett-sen; kukkanjoe Dindjié kedhelpen ttogopall.

Etschiégé tchia enlloe yu, ttšina-pan yoegwilhen tpen ven, akki-tschien zjié. Akkitschien voe kkpag kkoetpètšenday vizjit schian ttiet yendjidhoekloedh tpella lanval'i gunidhen. Ey gwopat Etschiégé tédjitiño. Ttšina-pan yénidhanschien.

Un étranger-peuple les *Dindjié* tuait, parmi eux on demeurerait. Les Femmes-publiques pays sur on demeurerait. Ce peuple d'étoffes beaucoup possédait, du métal aussi, des verroteries aussi, toutes sortes de choses ils avaient; mais les *Dindjié* ils faisaient périr vu que.

Bouse enfant étant, une vieille le trouva au bord de l'eau, des boeufs la bouse dans. De la bouse de boeuf sur lui on frotta, ce par quoi la magie par il deviendra puissant en pensée probablement on pensait. C'est pourquoi Bouse on l'appela. La vieille femme l'éleva.

Zhoenan Dindjié pat kénizjin kɔwa gwopat, Etschiégé ti tchia kpet tiño:

Zhoenan-kuttchin ttset tchididjia, kiyáño. Tsétenpa, zjié ven paṣoetoe-tal'. Onhanttset neṣiégidjattcho gwopat, athen ezjiel' kwozjié zjin tɔé iditlôgu, athen ilérédhôw, kwozjié tthey, eyzjin patlôg-tseytchet, paṣatlôgu tthè ll'édji:

—Ah! nupwéketlôgu! kinidhen gwopat. Ey gowpat Dindjié kwentledh ttset nésiégidjattcho.

Zhoenan khittset naṣoetèta yu, khipatlôg-tseytchet tchied étan tétihi yu; l'en tsell tsintè, andjet, voekkè-khiyattcho, khiyaha gwopat. Ey tthey Dindjié ñazjantchit. Dindjié khiyaha, kukkan Etschiégé yaha èlloekɔwa.

Etschiégé Zhoenan inl'ég nizjin kuñinlhiyu:—Ni voezjoegoentpaṣa! yéñijit. Ey kunkpat tchojié; ll'édh natchpan énéha péinhey odhendjig, yékkè dhanchet yu yétchi dhelɔdha, yoenan l'atanen; ninidhet Zhoenan-tchia.

—Akɔontté tétinhi gwopat, Zhoenan kodathak<sup>o</sup> zjannoetpaldha lanval'i, vâkuttchin kénidhen ttogopall joe kwenday kpat kitchotchil.

Dindjié nizjin dhelɔpen tlen, yéhen akɔontté yaño:

—Djapadé ṣi kii akɔontté titinyin? yaño. Tṣiñapan tétiño, Etschiégé yint-sin kkɔpagoe kwodjanen, han-yoenantchet, dhitiɔ kkélloe.

Etschiégé ñenttay; kwentlédhoettset yéindji-tankloedh tchpan. Athen-

Les Femmes-publiques pour les *Dindjié* étaient bons ne pas vu que, Bouse ses guerriers à dit:

—Le *Zoenan*-peuple contre marchons, leur dit-il. On partit pour la guerre, le ciel autour on marcha. Beaucoup trop nous étions malheureux vu que, de renne un péricarde dedans seulement nous pouvions rire, de renne une vessie seulement aussi, là-dedans on riait. On éclatait de rire on entendait si:

—Ah! ils rient de nous! pensaient-ils vu que. C'est pourquoi les *Dindjié* beaucoup trop étaient malheureux.

Les Femmes-publiques contre on partit, on se moqua d'eux, vêtement sans ils étaient; et un petit chien mauvais, pourri, ils faisaient cuire et le mangeaient vu que. Cela aussi aux *Dindjié* ils donnaient à manger, les *Dindjié* en mangeaient, mais Bouse en mangeait ne pas.

Bouse un *Zhoenan* beau garçon ayant vu:—Je vais le tuer! pensa-t-il. Cela pour il alla, d'argile une motte tassée qui surgissait il prit, il la lui jeta, sa tête il cassa, son échine il brisa; il mourut le *Zhoenan*-jeune homme.

—Ainsi tu as fait attendu que, les *Zhoenan* tous nous tueront sans doute, ses compatriotes pensaient vu que, vivre pour ils se sauvèrent.

L'homme beau il eût tué après que, sa mère ainsi lui dit:

— Pour quelle raison mon fils ainsi lui as-tu fait? dit-elle. La vieille ayant dit, Bouse son nez sur donna du poing, il la renversa, elle gît encore.

Bouse était fort; très-puissant par la pensée aussi. Un bois de renne ce



edjivoe şiénedjettsen (1) buzji, ey ttiet toechoetinttcho dheltsen. Schian zjit yéindjidhantthet; kukkan djugu toezjien kwikkaon *kwa*. Va idenday *kwa*. Yéindjitankloedh, kukkan tiyéttset attchô *kwa* lloe, èlloe dindjié nanattan tthey. Shan kwéttchin kuzjin, viyéhet nakpen *pah*.

Akponlloe: Zhoenan kunkpat tchojié, djiño, toe heyllé, voe hey-tschi tchpan tthen ñandjow néttchagu ñittschien voepa, edji kkitinttcho. Akpon Zhoenan-zjé-kukudjotllépè ninéziéyu, nidjen voe djiédh nanhè. Vi tchi kkpag tssey tschiesh tchpan ñitpet-dhitllé, vi kii Zhoenan-kuttchin néyékhedhet gwopat, vindé-tchion konllen. Voe tchpa tthey nidjen kwéttchin. Tpadh vakuttchin tpet ninéziéyu, tsétsayin. Akpey-antschiw, kuño, kvopè Zhoenan tchitşoetpalpda kwiñidhen, ey ttséttétiyin. Etschiégé Dindjié han kédhétik, akpeyantschiw akpon-tpet koven tchidhankiek, kkañantpié yu, yettset tchojié, yékket tédhihey. Voe het kkpago tthen tittchiet pédhitllé, vizjit Zhoenan tpet koven tchidhankiek yu, kodathak<sup>o</sup> Zhoenan dhapan, kodathak<sup>o</sup> kuñen ta kwozjin. Akponlloe: Zhoenan konllen nikhénidhet. Eïakpon nakan llenkpa ttset tinétizjik.

Akponlloe: tşiñapan, yéhen yenlloe, tchugullu pédhitié yu, atşé, kwentledh atşé, pah djon tédhiño:

—Si kii koenday dji! si kii koenday dji! tiño. Etschiégé yé zjé niténizjié

avec quoi il travaille (1) appelé, cela avec des miracles il faisait. La magie par il opérait par la pensée; mais maintenant les jongleurs comme eux non pas, nous ne le savons plus. Il était puissant, cependant, les hommes contre il se fâchait ne pas, ne pas les hommes il frappait aussi. Seul il habitait toujours, ses femmes deux avec.

Alors voilà: les Zhoenan pour (combattre) il partit, ai-je dit, à ses raquettes-pointes, à ses raquettes-queues aussi des os pointus étaient fichés de chaque côté, des cornes comme. Alors les Zhoenan-villages contre étant arrivés, là sa soeur cadette demeurait. Sa tête sur du vermillon, du duvet blanc aussi étaient mêlés, son fils les Zhoenan-peuple lui avaient tué vu que, ses larmes beaucoup. Son frère cadet aussi là demeurait. La nuit ses compatriotes parmi étant arrivé, on jouait. Le jeune homme magique, ce que l'on appelle, par quoi les Zhoenan on voulait tuer pensait-on, cela on faisait. Bouse les Dindjié dépassa, le jeune homme magique les loges parmi en tournant qui courait, ayant aperçu, lui vers il alla, lui sur il monta en croupe. Ses raquettes sur les os pointus qu'il y avait, avec eux les Zhoenan parmi en rond courant, tous les Zhoenan il massacra, tous leur visage du sang rien que ça. Alors voilà: de Zhoenan beaucoup périrent. C'est ainsi que d'ennemis beaucoup-non ils se fit.

Alors voilà: la vieille sa mère qui avait été, le chemin sur assise, pleurait, beaucoup elle se lamentait, avec ça elle disait.

—Ah! mes fils vivaient si! ah! mes fils vivaient si! disait-elle. Bouse sa

(1) Portion du bois de renne recourbée en avant du front de l'animal et semblable à une main ouverte.



*tpet* zjin *kɔwa*. Kwozjié ninatpié zjin.  
Voe hen ye gunanhiw yaño:

—Tchootindè? Eh! si kii, nan titihyin? Dji *tɔadh kket*, nè *tchpa kɔakpen* antschiw! yaño.

Etschiégé djon yétino zjin:

—ñahen, tchion djidhil'i!  
Tchion yoetédjankpay, yandjia tlen tchinédhéjié yu. Dindjié han ttset ninézié, voe hen onhan djantchit. Ttšin-djo nakpen odhindjek atenhén, eykpet tthey onhankudjanlloe, voe nivia kéthidi voe hen *tɔa* tssen kpanittséri, ey *tchpan* onhan djantschiw. Voe tchia kpet Zhoenan-zjékudjotllé kwozjié négwitittchen, kodathak<sup>o</sup> kottschien ttset l'anpa koel'ékitchodjil'. Zjé kwopè zjan tadhéhen voe kkpague toevi-dhōw nizjin llen tédhitllé. Vi tchiakpet kitédhindjek kipàh *ɔdha* kédhantsen. Akpontté tinttcho lloe, nidjendé atenhén kukpet dhittllé ttchon, akpon gottset kitchodjil'. Nakkan kénidhatchiéyu, ttcha llen, édjittchi nizjin *tpet* llenpanikohi, akpon kottsendow tšotchil.

Ttšitchodjil yu, *ɔanttset* zjiuguhet tchootin tinttcho tchion kkpague *ɔéinhè?* *ɔattsey* *tchɔ* *ɔàh* *tpié*ditchik, tinégutizjik, *tpié*ditchik tagoettset tada-shoel, tchion tégoe ninklet.

—Tɔè-òdjia! Etschiégé vitchiakpet dhiño.

Tɔétsédjia. Edétan kozjin tpenven éttié, voe tpenhen *ɔàh* nan *ɔaékit*, nankkpague édidjantpien kitinttcho. Nan-kuttschié-dhéhen, kiño, kotpèklet nanttchet, nan tpenellldji. Zhoenan-kuttchin kodathak<sup>o</sup> tchinillet; kodathak<sup>o</sup> tchion khidhelpen; inl'agoe kukkan koenday *kɔwa*.

tente il y entra seulement pas. Dedans il regarda seulement. Sa mère le voyant lui dit:

—Qui est là? ah! mon fils, toi tu fais? Cette nuit pendant, ton frère cadet les a massacrés magique, lui dit-elle.

Bouse ainsi lui dit seulement:

—Mère, eau je désire! De l'eau elle lui donna à boire, il la but après il s'en alla. Les *Dindjié* au-delà de il alla, sa mère il abandonna, les femmes deux qu'il avait épousées auparavant, ces deux-là aussi il les répudia, sa tente toute neuve (que) sa mère de il tenait, celle-là aussi il la laissa. Ses jeunes gens les *Zhoenan*-villages dans qui demeuraient, tous loin de là finalement s'enfuirent. Les villages contre un tréteau s'élevait sur lequel des chèvres-peaux belles beaucoup gisaient. Ses jeunes gens les prirent, avec elles des ballots ils firent. Ainsi ayant agi donc, là où jadis leurs pieds avaient été donc, jusque là ils allèrent. Les ennemis étant endormis, de butin beaucoup, toutes sortes de choses belles beaucoup ils leur pillèrent, et puis enfin ils partirent.

Etant partis, tous à coup là-bas qu'est-ce que c'est, l'eau sur qui s'élève? Un vent-violent grand par des lames d'eau se forment, les vagues en haut s'élèvent, l'eau en haut s'épanche.

—Abordez! Bouse à ses jeunes gens dit.

On accosta à pied. Lui-même seul au bord de l'eau vogue, son aviron avec la terre sur il promène, la terre sur il balaie comme. L'étañçon-terrestre, appelé, il le fit tomber à plat, la terre s'enfonça. Les *Zhoenan*-peuple tous coulèrent à fond; tous l'eau les fit périr; un seul même survécut ne pas.

—Si tchiakpet, djion tchédheytt-sen niñodjia! Etschiégé tiño.

—Aha! kiño. Yékket tchodjil'. Kwinzjin-ttset kwotpètsoedata, kodathak<sup>o</sup> yendiédheyttsen tpékiyen-djia.

pdha tinétizjik, Etschiégé vi tchiakpet tédhiño:—Nan nizjit ttchon; ñankodh ttset tétpoll'a, tiño. Chinoe gwottsen athey tthen-ttchagu soeñaô-tchit, tiño, Ekhidatsow odhendjik, voe tthen-ttchagu niñanttay, l'épwatp-oenantcho, tchitchidhandjia kuyu nidhatchié.

—Dji ôha chon! kiyaño. Akponlloe: ñikkaon nan nizjit kpwa, ñankodh tégutizjik, kuño.

Akponlloe: ñikkaon vâkuttchin pé ninézzjié yu, djion ya kuño:

—Tṭsiñenkpet schi kpwa joe, and-jowkpet tthey athen étan kenlloe, yakiño gwopat. Akpon nidjen zjé kwentledhttset llen kwottlé. Dindjié kpékonllen tthey. Zjé inl'égoezjey athen-tchidhōw dhitschiw. Etschiégé athen-tchi néodhindjek, yaha gu dhatchi.

Akponlloe: nâhtoedhet tchpô Dindjié ttschié ttset ndjōw zjié tchojié. Nidjen noegutittchin, diyétchidhoe-pdha, ll'ugu kodathak<sup>o</sup> kkadhendak zjanéshoetpan tchi kkitinttcho. Ey gwopat schi étan tiyoepe. Etschiégoe édétiño:

—Voe tchi-tpaldhpa. Kukkan nidjendé nâhtoedhet dhitchi èlloe voetitindjik. Akpon nidhatchié yu dhatchi.

Titschien joe, akpey tsell Etschiégé pé ninézzjié. Etschiégé yaño:

—Mes jeunes gens, ici de ce côté-ci abordez! Bouse dit.

—Oui! dirent-ils. Ils le suivirent. Très-bien on traversa à pied, tous de l'autre côté abordèrent à pied.

Le soir venu, Bouse, ses guerriers il leur dit:—La terre est loin donc; rapprochée de je vais la faire, dit-il. L'été de un faon de renne-jambetendon donnez-moi, dit-il. Le faon il prit, sa jambe-tendon il en retira, il y fit une boucle, il la jeta au feu et se coucha pour dormir.

—Cela mangez ne pas! leur dit-il. Alors voilà: le lendemain matin la terre éloignée n'est pas, proche elle est devenue, dit-on.

Alors voilà: le lendemain ses compatriotes vers allant, ainsi ils lui dirent:

—Les enfants de viande n'ont point, et les adultes aussi rennes sans sont, lui dirent-ils, vu que. Alors là de tentes beaucoup beaucoup étaient. D'hommes beaucoup aussi. Tente une seule dans une renne-tête-peau gisait. Bouse la renne-tête prit, il la mangea et se coucha.

Alors voilà: un serpent grand les hommes loin de une île dans était allé. Là il demeure, il fait des cadavres, les poissons tous il conserve, ils sont gelés et des pierres semblables à. C'est pourquoi viande sans les hommes pour. Bouse se dit:

—Son cadavre je vais faire. Mais là où le serpent était couché ne pas il le savait. Alors se couchant il dormit.

Durant son sommeil, l'enfant magique Bouse vers arriva. Bouse lui dit:

—Djugwahan tchugullu ñihey ñahtoedhet ndjôw gwottset? yaño. Akpon akpeyantschiw:

—Djigundiègu ttset ñihè, yaño.

Nidjen ttset tchojié Etschiégé, adzich gwopat. Voe toevi-dhòw-ttsoedé voeykè zjié nantschiw, étchi-dhankiek. Athen-dji, vizjit ttchédoetta-pak dhantsen, ey tthey odhindjek, dji edji ñitié kukkan voepa ñitié kpwa, akpon ey dindjié intlan-yontchit, ey tchpan voepa ñitié, kpwa.

Zjugutégu ndjôw néñihètchion kkit nitschié, ñandjow, ll'ugu llen kwozjié dhitllé. Zhikki kuyaño, ll'ugu datssig, dhenday; zjanéshoetpan, akpon ittchié at̃saha. Kukkan ndjow t̃pendjid-heyttset nâhtedhet han dhéhen, ey kwozjié kégwiti.

Etschiégé yoe éhan gwottset ñankodh ninézié yu, voe ttsoedé tchpan nañhè llé nedhanhè, dindjié tinttcho dheltsen. Akpon édétan han gwottsenpan, kuttien négutittchin. Ey kwotlen joe wu! wu! teindjié. Nâhtedhet patpidjiw tthè. Etschiégé toepdha odhindjek. siété tidjidhantpien, nâhtedhet paidjiw yé tchi-tig kkédhanpdha, tègoe-nété djedhilnen, ñikkè-kkpagoé, yel'enédénellpdha lloe, yé tchi l'oetétanen, yoedhelpen, t̃pèyénidhanxiw.

Akponlloe: yé kan kwozjié dhijié yu ll'ugu zjanéshoetpan natpoetandak lloe zjan nalpdhey tinétizjik. Ll'ugu in'adhwénllé ñittschiédhanhiw, toe ttsoedé niyénilloe yu nétchitik. Zjé kwottset ninézié.

—Akponlloe: yuthen dji l'en djokkin, ttchahandiedh dhatchi, voekkè t̃pilhiw, kiyano. Akpon voetchiakpet schi llen tégutizjik.

—Où donc est le chemin qui conduit le serpent-île à? lui dit-il. Alors l'enfant magique:

—Là par, il passe, dit-il.

Là par il partit, Bouse il faisait clair de lune vu que. Sa chèvre-peaux-couverture son aisselle sous il mit, et il courut. Le renne-bois, par lequel des merveilles il opérait, lui aussi il prit, cette corne était pesante mais lui pour pesante ne pas, et l'homme auquel il la confiait, celui-là aussi pour lui elle était pesante ne pas.

Là-bas l'île s'étend, l'eau sur elle est grande, longue de poissons beaucoup dedans gisent. Zikki on les appelle, des poissons rouges, délicieux; ils sont congelés, et crus on les mange. Mais l'île au milieu de, le serpent-antre se trouve, là-dedans il y a creux.

Bouse l'antre de proche étant arrivé, sa couverture un bâton planté au bout de il déposa, un homme comme il fit. Alors lui-même l'antre de près, en arrière il se cacha. Cela après donc, *ou!* *ou!* on entendit. Le serpent sort en rampant, on entend. Bouse sa massue saisit, fort il l'en frappa, le serpent sortant en rampant sa tête-sommet il frappa de la massue, il le renversa, coup sur coup il l'en frappa donc, sa tête il fracassa, il le tua, il le tira hors (de l'antre).

Alors voilà: son antre dans pénétrant les poissons congelés il manipula donc et dégelés ils devinrent. De poissons une main (c.-à-d. cinquante) il décolla, sa couverture il les y mit et repartit. Village au arrivé,

—Alors voilà: là-bas ce chien brûlé, méchant gît, sur lui j'ai piétiné, leur dit-il. Alors ses guerriers de viande beaucoup eurent.



Akponlloe: inl'ag kuttchin dindjié ñienttaykpet kenlloe, détchpan-elowo ttsé tédihi. Ey dindjié chwon tsoepan; ékain zjantittcho, khittsè détchpan-ttsé tpow kenlloe, khittcha tsè-dhōw voekk-pag dzé tchpan tchi tthey ñitpétpitllet, ey lloe khizjionhun enlloe, Ey gwopat chwon isapan.

Ey dindjiépet Etschiégoe voet-chiakpet tthey khittset kitchodjil khizjan dhapen kunkpat. Dindjié konllen zjankitchotli, khipè nitchi-tsidjil'.

Akpon Etschiégé nontchihey yu, vi kiikpet netchikoetatchik. pan ttset Zhoenan konllen Dindjié ttset nitchodjil. Etschiégé nontchihey ttchon chwon khétik.

—Nakan han gwottset soedjol'i, tiño. Athen-izjiedidhow-voel' (2) vizjit netchitsallik. Vikiikpet yénellu. Akpon tdha-tig kwétsé-ttchin, dindjié llen joe. Yathen Anakpen llen tchpan nitsodjil. Akpon Etschiégé vâhkuttchin yakiño:

—Etschiégé, nan kwozjin djinño; akpon yézjiugu tè niguteyscha lanval'i? yakiño. Akpon édétan:

—Si zjiedi-dhōw-voel' ttiet nişôl'i, tiño. Voel'zjié nişenllia. Akpon:

Tchitan gwottset tchindié-tpè-şoe-voel'-tpolttha (3). Akponlloe: Anakpen tpet xun! xun! ttchek. Voe voel' kwindié nelttchet pâhtiño. Anakpen

Alors voilà: un peuple d'hommes forts étaient, des forcines leur bonnet étaient. Ce peuple difficilement on tuait; des boucliers ils avaient, leurs bonnets des bois-bonnets globuleux étaient, leur vêtement de castor-peau sur lequel de la résine et des cailloux aussi ensemble coagulés, cela donc leur vêtement était. C'est pourquoi difficilement on les tuait.

Ces gens-là Bouse ses jeunes gens aussi vers eux ils allèrent les combattre pour. De monde beaucoup ils étaient, d'eux ils s'approchèrent.

Alors Bouse étant âgé, ses enfants le portaient. Tout à coup, les Femmes publiques nombreux les *Dindjié* contre arrivèrent. Bouse étant vieux donc difficilement marchait.

—Les ennemis au-delà de portez-moi! dit-il. Un renne-jambes-peau-traîneau (2) avec lui on le transporta. Ses fils le traînèrent. Alors une montagne-sommet on demeurerait, de monde il y avait beaucoup. Dans la plaine les Stercoraires nombreux aussi s'étaient rassemblés. Alors Bouse ses parents lui dirent:

—Bouse, toi seulement parle; alors par en bas qu'arrivera-t-il peut-être? lui dirent-ils. Alors lui:

—Mon jambes-peaux-traîneau, dans placez-moi dit-il. Le traîneau dans on le plaça. Alors:

—Du haut en bas précipitez-moi. Alors voilà: les Stercoraires parmi, *oun! oun!* on entendit. Son traîneau d'en haut tombant faisait ce bruit. Les

(2) Exemple de génitif anglais. Tournez: un traîneau en peau de jambe de renne.

(3) Exemple de verbe formé par encapsulation ou polysynthétisme, litt.: de haut en bas-dans l'espace-moi-traîneau-jetez.



tchikitchodjil. Voe tchiakpet khikkét-chodjil', Anakpen zjandhapey; kukkan édétan èlloe dindjié dhapey.

Etschiégé voe tchpa konlli, Nédhvè-hèg-tihi vazji. Yàh Zhoenan apan. Nédhvè-hèg-tihi dhivi-dhòw tté dhidié. Edjittchi djuw tinttcho, voendé konllen, klla zjit késhoetahpo, ñil'ey tsoedhapè akpon, édétan dindjié apan kpwa, zjiontpet dhidié; kukkan zje ttédidihi kpwa. Voe djuw ñien ttsen ahek, genxi tchpan, akpon voe gendjié zjit tchpan ñienttsen ahek zjit tchpan dindjié dhèpen.

Akponlloe Anakpen llen él'adoe nikhénidjia, Etschiégé dzjin nidhajié, pdha killandjek. ñikkaon tpadh évitchi ñil'eytsoepan kwottset tchojié yu, tchidhiliek. Akpon voe tchiakpet dathak<sup>o</sup> Zhoenan ttsiégoe ttset tchikitchodjil yu Nédhvè-hèg-tihi noekotitey hè, toedjuw tinttcho ñienttsen ahek.

Etschiégé ttchon Anakpen kuñahiwi, toetchpa tpow ntanklet tthey yoe tpow tédhankle, tédhanklé. Akpontté-tihi lloe, vah! —Itsch! itsch! tiño. Ekponttétiño zjin, akpon Nédhvè-hèg-tihi édjittchi akhétillik billi (schian ttiet kpwa kukkan) vâh kuttchin èlloe Anakpen ttschié khénadjet gwopat tinétizjik. Anakpen tchikédhotchil yu, Nédhvè-hèg-tihi akpontté tiño:

—Djugu gwottset zjionétpet Anakpen vâh sié-tétihi. Soe altpen soeñaôthchia, tiño. Etschiégé yoe altpen yoeña dhantpien yu, yoéndjik yu, pan Anakpen llen apan. Anakpen tchit-sodjil. Dindjié kpet Anakpen koda-thak<sup>o</sup> tchikoedhapa.

Stercoraires s'enfuirent. Ses guerriers les poursuivirent, les Stercoraires ils tuèrent; mais lui ne pas les hommes il tua.

Bouse son cadet avait, un hermine-habit qui porte est son nom. Avec lui les Zhoenan il tuait. L'hermine-habit qui a hermine-peau de était vêtu. Quelque chose un hameçon armé semblable à, des yeux ayant, une lanière par suspendu. On se battait lorsque, lui les hommes tuait ne pas, vainement il demeurerait; cependant sans dessein ne pas. Son hameçon armé il balançait il parlait aussi, alors sa parole avec et en balançant aussi les hommes il tuait.

Alors voilà: d'Esquimaux beaucoup ensemble s'étant réunis, Bouse de jour dormit, le soir il s'éveilla. Le lendemain nuit presque on se battait, lorsqu'il s'y rendit, il accourut. Alors ses guerriers tous Zhoenan des avaient peur, l'Habillé d'hermine prosterné son hameçon semblable à balançait.

Bouse donc les Stercoraires voyant son cadet par dessus sauta et lui par dessus il ressauta, il ressauta. Ainsi faisant donc avec ça,—Itsch! itsch! il disait. Cela seul il dit. Seulement alors l'habillé d'hermine quelque chose il leur fit sans doute (la magie par non pas toutefois) ses parents ne plus Stercoraires des eurent, pour vu que ça arriva. Les Stercoraires s'enfuirent, l'Habillé d'hermine ainsi dit:

—Ici jusque vainement les Stercoraires avec j'ai pué. Mon arc donnez-moi, dit-il. Bouse son arc lui ayant donné, il le prit, aussitôt les Stercoraires il tua. Les Stercoraires s'enfuirent. Les Dindjié les Stercoraires tous massacrèrent.

Anakpen inl'ageozjey èlloe voetsapan, nédhikiek kpwa gwopat billi. Etschiégé yaño:

—Ettsendow kkèlloe djien niñodjil chon! Djien néтчôтчil chon! Etschiégé soe toño, soe katpoôndak; tthey djien niñodjil kpwa lloe, yaño. Akpon Anakpen tiñantchi enlloe tsendja tchitizjien:

—Ettet! yendow dji akpon djien şia kuttchin pakiyondjia dji, şi şiahan tpella kpwa! tiño.

Akpon voel'éтчidi, elloe tşoedhapè, nésiédjattcho gwopat. Akpon kukkan tiyétlen voe altpen-klla zjit étoezjé-dhantchpo, étoedhappen yu ninidhet.

Akpon kukkan Etschiégé èlloe tşédhapé. Schin kwozjin yédhellen. Ettet.

(9: 231-244)

*Etsiégé* est ainsi nommé parce que, étant tout petit, ceux qui l'élevèrent le frottèrent avec de la bouse de boeuf musqué, afin de lui communiquer l'esprit magique.

Il fut trouvé au bord de l'eau par une vieille femme qui l'éleva. Devenu grand, il devint un magicien renommé et puissant.

Or, à cette époque, nous demeurions au milieu d'une nation étrangère qui nous avait réduits en esclavage et nous détruisait systématiquement. On l'appelle la nation des *Zhoenan* ou Femmes publiques. Ce peuple était très riche; il possédait des métaux, des vêtements, des verroteries, des colifichets de toute sorte, mais il avait conjuré notre perte.

Pour cette raison, *Etsiégé* dit à ses frères:

—Marchons contre eux en canots.

On partit donc pour les combattre, car nous étions si malheureux au milieu d'eux, que nous ne pouvions rire que dans un péricarde de renne; encore nous maltraitaient-ils lorsqu'ils nous entendaient rire. On riait donc dans une vessie ou dans un péricarde de renne afin de n'en être pas entendus, parce qu'ils s'imaginaient qu'on se moquait d'eux.

Esquimau un seul ne pas on tua, il s'était battu ne pas attendu que sans doute. Bouse lui dit:

—A l'avenir encore ici ne venez plus! Ici ne retournez plus! Bouse vous m'appellez, vous me connaissez; encore ici ne venez plus donc, lui dit-il. Alors le Stercoraire vieillard était très-bien âgé:

—C'est assez! à l'avenir par ici mes parents ils reviennent si, moi ma faute ce sera ne pas! leur dit-il.

Alors on le laissa aller, ne pas on le tua, il était malheureux vu que. Alors mais après le départ, son arc-corde avec il s'étrangla, et se tuant il s'éteignit.

Alors mais Bouse ne pas on le tua. La vieillesse seulement le tua. C'est fini.

Les *Dindjié* partirent donc pour la guerre contre les *Zhoenan*. On se moqua beaucoup d'eux, tant parce qu'ils étaient nus, que parce qu'ils faisaient cuire la charogne d'un méchant petit chien, qu'ils mangeaient en guise de festin. Ils nous forçaient même à manger de leurs chiens cuits. Nous en mangions, mais *Etsiéé* ne voulut jamais goûter de cette chair immonde.

*Etsiéé* ayant vu un *Zhoenan* très beau garçon, eut envie de le tuer. Il marcha donc de conserve avec lui, le frappa par derrière d'une motte de terre qui lui brisa l'épine dorsale, et le tua.

—Après un tel coup, lui dirent ses compatriotes, tu peux t'attendre à ce que tous les *Zhoenan* te tuent par représailles. Mieux vaut te sauver loin d'eux.

*Etsiéé* s'éloigna donc et ses parents avec lui.

Mais la vieille *Zhoenan*, mère du jeune homme, dit à *Etsiéé*:

—Pourquoi en as-tu agi de la sorte à l'égard de mon fils?

Pour toute réponse, Bouse donna à la vieille un grand coup de poing dans le milieu du front et la renversa. Elle gît à terre sans mouvement.

Bouse était très fort et très puissant par sa magie, non de cette magie dont se vantent nos jongleurs modernes et qui ne produit rien, mais d'un pouvoir réel dont nous ignorons aujourd'hui la nature. Cependant, malgré sa puissance, il était le plus doux des hommes. Il ne se fâchait jamais contre ses compatriotes, et, lorsqu'il se fâchait, il ne les frappait jamais. Il produisait des merveilles à l'aide d'un bois de renne ou d'une baguette de saule rouge, et il appelait tous les hommes ses frères.

*Etsiéé* étant donc parti pour la guerre, il trouva les *Zhoenan*, sans méfiance, et ses frères demeurant parmi leurs ennemis. Arrivé dans le village où demeuraient son frère et sa soeur, il trouva cette dernière en deuil de son fils que les *Zhoenan* venaient de lui tuer. Elle avait donc la chevelure saupoudrée de vermillon et parsemée de duvet blanc de cygne, comme les personnes qui sont en deuil.

Bouse pénétra chez ses frères pendant la nuit, et se livra à la magie maléfactive contre les *Zhoenan*. Il avait fixé des os aigus à la pointe de ses raquettes, comme deux cornes. Au milieu du village, un jeune homme, lié par *Ettsun*, le génie de la mort, bondissait de ci de là à travers les tentes. C'est là le maléfice ou l'*Akpey antschiw* (Jeune homme magique).

Bouse fendit donc la foule des spectateurs, ayant les pieds chaussés de raquettes armées des susdites cornes par devant et par derrière, et il s'élança après le jeune homme magique qui parcourait le camp en tournoyant. Il sauta sur lui en croupe avec ses raquettes armées de glaives; il courut avec le jeune homme au milieu des *Zhoenan* et les massacra tous. Alors nos ennemis devinrent en plus petit nombre que les *Dindjié* et se séparèrent de nous.



Mais la vieille femme qui avait élevé Bouse, assise sur le sentier, gémissait et se désolait en disant :

—Ah! si mes fils vivaient encore! Bouse n'entra pas seulement chez cette vieille *Zhoenan*, bien qu'elle l'eût élevé. Il se contenta de jeter un regard de compassion dans sa tente.

—Qui est là? dit la vieille grand'mère. Ah! c'est toi, mon fils, qui reviens! Oh! mon fils, cette nuit, ton cadet les a tous massacrés en faisant le Jeune homme magique.

Bouse ne dit à la vieille que ces mots :

—Mère, j'ai soif!

Elle lui donna à boire, et il continua son chemin pour aller rejoindre ses frères les *Dindjié*. Il avait pris deux épouses parmi les *Zhoenan*, qu'il répudia. Il avait reçu de la vieille grand'mère une tente toute neuve. Il l'abandonna. Il quitta tout pour s'enfuir avec ses frères, et tous ensemble laissèrent le pays des Femmes publiques.

En fuyant, ils virent sur un tréteau, à côté des demeures de leurs ennemis, de belles peaux de chèvres étendues. Bouse les prit, en fit un paquet, et poursuivit sa route. Tous s'en allèrent au lieu où fut jadis leur patrie première. Pendant le sommeil des *Zhoenan*, ils leur enlevèrent un très beau butin. Malheureusement, on partit un peu tard.

Or, comme ils étaient en marche :

—Qu'est-ce donc qui arrive là-bas sur la mer? se dit-on.

C'est un grand vent qui s'élève; ce sont des vagues, semblables à des sapins par leur élévation, qui s'amoncellent. L'eau enfle et monte toujours, s'élevant de chaque côté comme des rochers remparts.

—Prenez terre, vite, prenez terre! cria Bouse à ses frères.

Ceux-ci se hâtèrent de débarquer. Alors lui, seul au bord de l'eau, promena son aviron sur la terre et l'en balaya. Au même instant l'étai qui soutient l'univers tomba, le disque terrestre s'enfonça, l'eau montant inonda et recouvrit la terre, et tout le reste des *Zhoenan* fut englouti dans la mer. Il n'en échappa pas un seul.

—Venez, accourez par ici, mes frères! s'écrie encore *Etsiéyé*.

—Oui, oui! répondent-ils.

Ils le suivirent tous, et lui leur fit traverser la mer à pieds secs. Ils parvinrent tous sains et saufs sur l'autre rive.



Le soir venu, Bouse dit à ses frères:

—Notre pays est encore bien éloigné; mais tranquillisez-vous, je vais le faire se rapprocher.

Ce disant, il prit un faon de renne d'un an, il le tua, lui arracha le nerf de la jambe, en disant à ses frères:

—Vous ne mangerez pas ceci.

Par cette magie du nerf arraché, la terre de ses ancêtres se rapprocha d'eux. Quand la nuit arriva, elle n'était pas très loin. Mais au crépuscule Bouse était retourné vers ses frères qui lui dirent:

—Hélas! nos enfants n'ont point de viande à manger, et les hommes faits sont sans provisions.

Or, il y avait là un nombre infini de tentes, une foule innombrable, et cependant elle n'avait rien à manger. Dans une seule tente, il ne se trouvait qu'un reste de tête de renne. Bouse le mangea et alla se coucher pour faire la magie inquisitive.

C'était un monstre, un serpent, qui privait ainsi les *Dindjié* de viande. Ce serpent gardait tous les poissons, qui étaient congelés et durs comme la pierre.

—Je le détruirai, se dit *Etsiéé*.

Mais il ne savait pas en quel lieu se retirait le serpent. Cependant il se coucha, comme je viens de le dire, pour faire la magie inquisitive.

Durant le sommeil des *Dindjié*, l'Enfant magique apparut à Bouse qui lui dit:

—Où donc est le chemin qui conduit à l'île des serpents?

Alors l'Enfant magique lui répondit:

—Il passe par là.

*Etsiéé* se leva donc au milieu de la nuit, en profitant du clair de lune. Il arma son bras du bois de renne à l'aide duquel il opérait des prodiges, ce bois si lourd par lui-même, et cependant si léger pour Bouse et pour ceux auxquels il le confiait. Il prit aussi sa couverture en peaux de chèvre, et il se rendit dans l'île (1) des Serpents.

Cette île s'étend au loin sur la mer. Elle est longue, immense, pleine de poissons rouges et exquis nommés *Zhikki*, que l'on mange crus et qui ont un goût délicieux. Mais au milieu de cette île s'ouvre l'antre du grand Serpent de la Mort, qui garde ces poissons excellents et les a convertis en dures pierres.

(1) Il est bon de remarquer ici que tout continent, toute terre est une île aux yeux des *Dènè-dindjié*. Mais ce n'est qu'une tournure d'expression qui leur est propre.

Bouse, arrivé à la grotte, plante sa couverture au bout d'un poteau à l'entrée de la caverne, afin d'attirer le serpent dehors. Quant à lui, il se tient sur ses gardes, placé par derrière en vedette. Alors il entend gronder le monstre, il le voit sortir de la caverne. Aussitôt il brandit son bois de renne, et, le frappant, il lui casse la tête et le laisse sans vie à ses pieds. Alors il pénètre dans la caverne qu'il trouve pleine de poissons et immense. Il en remplit sa couverture et s'en retourne au camp. En y arrivant, il dit à ses frères:

—Là-bas, je viens de tuer ce chien maudit. Je l'ai foulé aux pieds et il est gisant à terre.

Dès ce moment, les *Dindjié* ne manquèrent plus de provisions.

Or, il existait un autre peuple très-puissant dont les guerriers portaient pour coiffures des bonnets en bois globuleux comme les forcines de nos sapins. Sur la poitrine, ils revêtaient un vêtement composé de petits cailloux coagulés avec de la résine de pin. Ils étaient aussi armés de grands boucliers suspendus à leur épaule gauche, et de dards de pierre emmanchés d'une gaule. Il n'était donc point aisé de les vaincre. C'était un peuple nombreux qui vivait dans le désert aride et sans arbres, où il habitait sous des tentes de mousse.

*Etsiéagé* partit pour les combattre avec ses jeunes gens. Lui ne pouvait plus se battre, car il était devenu très vieux. Mais il avait dit à ceux-ci:

—Portez-moi vers l'ennemi et placez-moi dans mon traîneau.

On le plaça dans son traîneau de parchemin, et ses deux fils le hissèrent au sommet d'une montagne au pied de laquelle on se battait en foule. Il y avait en ce lieu un grand tumulte et une grande cohue. L'ennemi y était venu en grand nombre, et il avait le dessus sur les *Dindjié*.

A la vue de cette multitude, les compatriotes de Bouse lui dirent:

—Toi seul, parle, prononce, *Etsiéagé*, et nous jugerons de ce qu'il adviendra par là-bas.

Alors il leur répondit:

—Remplacez-moi dans mon traîneau.

On l'y replaça:

—Maintenant, précipitez-moi sur l'ennemi du haut en bas de la montagne.

Ses deux fils poussèrent le traîneau sur la pente du précipice et l'y laissèrent rouler. Alors, tout à coup parmi ces Esquimaux, on entendit comme le bruit du tonnerre. C'était le traîneau de Bouse qui produisait ce bruit en roulant sur les pentes de la montagne. Il en sortait des éclairs de foudre et un bruit égal à celui de cent tonnerres. A ce bruit, les ennemis aux casques de bois prirent la fuite. Les frères

d'*Etsié* les poursuivirent et les tuèrent en grand nombre. Mais Bouse ne tua personne.

*Etsié* avait un frère cadet appelé *Nedhvè-hèg-tihi* (celui qui est revêtu de l'habit d'hermine). Revêtu d'un long vêtement blanc magique, il tenait suspendu par une corde un instrument semblable à un poisson pris à l'hameçon. Cet objet singulier et qui avait des yeux, il le balançait, il le balançait sans cesse, comme les prêtres font de l'encensoir. La première fois que nous avons vu les prêtres balancer leurs pots-à-feu fumant, nous avons pensé à notre histoire: C'est assurément la même chose qu'ils font là, nous sommes-nous dit. Cela nous a convaincus.

Or, *Nedhvè-hèg-tihi* massacrait nos ennemis de concert avec *Etsié*, son frère aîné, mais ce n'était point en combattant. Quand on se battait, *Nedhvè-hèg-tihi* ne tuait personne, il ne versait pas le sang humain. Prosterné à terre, quoique non sans dessein, il parlait, il marmottait sans cesse, en balançant cet instrument dont je viens de parler. Et par sa parole et ce balancement, il nous délivrait de nos ennemis. Ce n'était pourtant pas une magie semblable à celle de nos jongleurs. Nous ignorons maintenant ce que c'était.

Une fois, un très grand nombre de ces Stercoraires (*Anakpen*), peuple du désert stérile, se rassemblèrent contre les *Dindjié*, et cependant *Etsié* dormait. Il dormit tout un jour et ne se réveilla que le soir (2). Bien que la nuit tombât, on était sur le point de combattre, quand il arriva. Or les *Dindjié* eurent le dessous, ils fuirent devant l'ennemi. Mais l'homme à l'habit blanc, prosterné et parlant tout bas, se mit à balancer son instrument suspendu au bout d'une lanière.

Bouse, voyant donc que les Stercoraires avaient le dessus, passait et repassait par-dessus son frère, en sautant en forme de croix d'une épaule à l'autre. Et à chaque saut qu'il faisait, il prononçait le mot *Itsch!* et un ennemi tombait. Les deux frères ne firent pas autre chose toute la soirée, l'un balancer son instrument en marmottant des paroles mystérieuses, l'autre de sauter par-dessus les bras de son frère en formant la croix.

Cependant, tout à coup le courage revint au cœur des *Dindjié*, qui se battaient dans la plaine stérile. Ils n'eurent plus peur des Stercoraires et les défirent.

On n'en épargna qu'un seul, un vieillard, parce que Bouse lui avait fait grâce de la vie.

—Va-t'en, lui dit-il; et à l'avenir, toi et les tiens, ne revenez jamais plus par ici. Ici, ne retournez plus.

Ce vieillard était très âgé.

—C'est bon, répondit-il; si, à l'avenir, mes compatriotes y reviennent, ce ne sera pas ma faute.

---

(2) Les Peaux-Rouges ne réveillent jamais une personne endormie, fussent-ils très pressés; ils attendent qu'elle se réveille pour lui parler.



On le laissa donc partir, on ne le tua pas par pitié pour sa tête blanche. Il avait l'air si misérable! Mais quand tous ses parents furent partis, le vieillard, honteux de leur défaite, s'étrangla avec la corde de son arc, et, se tuant, il mourut.

Quant à *Etsiéyé*, nul ne put jamais le vaincre. La vieillesse seule en vint à bout. C'est la fin.

Racontée par *Sylvain Vitoedh*, en 1870, au fort Good Hope.

(11: 71-83)

90

Tchia.

Le jeune homme

Yendjit tiñanttchi, voe ttšindjô tchpan, vi kii in-l'agoezjey tchpan, tpiég kokwenday. Vi kii lloe Tchia buzji. Tiñanttchi tsendja ñontchihey yu, voendè kpwa. Voe ttsiñapan ttthey ñontchihey yu viñen konlli, nizjigo attchô, ttchahandiedh; nédétan nénin-hek tsékujin.

Akpon tiñanttchi lloe voendè kpwa, kukkan nazjié. Djigundiégu athen ovilhew kwottset tchidhéjié lloe, nidjen dhidié, athen kwantchen, voe al'tpen voekkié tchpan odhendjik yu, voe ttšindjô:

—Yendji athen ahal', yaño dji, kwottset yàh al'tpen odhendjek, tiñanttchi étchidhanttchien akpon konllen ñen yikkè, yédhapey.

Akponlloe in'ag ttsiñapan voe dindjié tiño:

—Nidjen ñendjig voet ahin (1).

—Soe al'tpen, soekkié tchpan šintlainllé, bunkpat tpotia, yaño dindjiéju. Ttsindjo al'tpen anttagu ñendjig ttset, édétan kkié étchidhanttchien, ñendjig eñanttsit, yédhèlpen.

—Akponlloe: voeyidjiñinhyiw, yaño ttšindjo.

Jadis un vieillard, sa femme aussi, son fils un seul aussi, trois vivaient. Son fils Garçon était son nom. Le vieillard bien âgé étant, d'yeux n'avait plus. Sa vieille femme aussi étant âgée, elle était acariâtre, toujours se fâchait, méchante; l'aveugle elle trompait sans cesse.

Alors le vieillard donc aveugle était, mais il chassait. Là ou des rennes passaient là il allait donc, là il s'asseyait, les rennes il épiait, son arc ses flèches aussi il prenait, sa femme:

—Là-bas des rennes vont, elle lui disait si là vers pour lui l'arc elle tenait, le vieux décochait la flèche et souvent l'animal il perçait, il tuait.

Alors voilà: une fois la vieille à son homme dit:

—Là-bas un orignal ventre fait (1).

—Mon arc, mes flèches aussi donne-moi pour lui je vais aller, dit le mari. La femme l'arc banda l'orignal vers, lui-même la flèche il décocha, l'orignal il perça, il le tua.

—Alors voilà: tu l'as manqué, lui dit la femme.

(1) i.e. paît.



—Ey! koyendowttset schin soedhapey! ño tiñanttchi.

Akpontté kukan ñendjig panttschit odhoedhanttchi ttheek, dattchpi ñendjig.

—Tchootin ñen yendji tenanjek? yaño. Ttşınapan kwottset tchojié, tpenven tchitchiennañtoezjek, ñendjik. Voe dindjié ttschien ttset nétoeñanhi, ñen tschien ñittiedh, patoeyénanttiedh, schi nétchidhinllik, voe ttsoedé zjié néyoetéñanhi.

Kwotlen joe schi attcho. Akpon schi tchiñe tittcho gwopat, tiñanttchi:

—Kiedji! nilli dhittcho ttheek odhoedhilttchi, yaño. nilli-ttcho voetpeyzjij al'tsen tthey, ttşindjo yaño.

—Ah! tsugu elttcho adjoech, yaño ttşınapan. Ey tlen tchitchodjié, schi ttchahandiedh voe dindjiéyu éñadhantchit; édoetan akpon ñendjig voet ttcho, dhenday aha. Ey tlen nivia ttschiéttset tchojié yu, étpilltchi.

Ey gwopat tiñanttchi nétédini-zjié. Chwon yenday. Ey gwopat tpitchojié yu, kkiné ñandju. Chwon kukkan natpoetandak vizjit shan tchojié, van tchpô ttset niñedjiw. Tetşellvoet van kkpagoe atşé ttheek.

—Dji ttşellvoettchidipadé atşé lanval'i? Athen kuñahi billi, ey gwopat nadjet, yénijit tiñanttchi. Yé ttset ñendjidhojié.

—Kuédji! ndéétan niñşizjit, éiakpon soe ttşindjo ttchahandiedh han soe khetpatchit. Soe ttschié ttset kwohedh şi kii vâh, yaño.

—Hélas! trop la vieillese me tue! dit le vieillard.

C'est ainsi cependant l'original qui se débattait il entendit le bruit, il brâmait, l'original.

—Quel animal là-bas râle? lui dit-il. La vieille y alla, sur le rivage il était tombé sur le nez, l'original. Son mari de elle se cacha, la bête elle éventra, elle la démembra, la viande elle transporta, sa couverture sous elle la cacha.

Après cela de la viande elle fit rôtir. Alors la viande geignait vu que, le vieux:

—Mais quoi! de la viande rôtit le bruit j'entends, dit-il, la viande rôtie son fumet je sens aussi, à la vieille il dit.

—Ah! une martre je fais rôtir, elle s'est prise au trébuchet, lui dit la vieille. Cela après elle partit, de la viande méchante à son mari elle servit, elle-même cependant de l'original viande rôtie, délicieuse mangea. Après cela la tente loin de elle alla, et disparut.

C'est pourquoi le vieillard n'en pouvait plus. Difficilement il vivait. C'est pourquoi il sortit, il marcha en tâtonnant. Difficilement mais en tâtonnant par cela seul il alla, un lac grand vers il arriva. Le plongeur blanc le lac sur pleurait on entendit.

—Ce plongeur blanc pourquoi pleure-t-il je suppose? des rennes il voit sans doute, c'est pourquoi il a peur, il pensa le vieillard. Lui vers il alla au petit pas.

—Mais quoi! aveugle je suis devenu, c'est ainsi que ma femme méchante m'abandonne. Moi loin de ils sont partis, mon fils avec, dit-il.

Puis, il ajouta :

—Tiens, je sens même le fumet de la viande rôtie. Qu'est-ce donc que tu fais rôtir?

—Oh! c'est une martre que j'ai prise au trébuchet, répondit la méchante vieille, et je la fais rôtir pour toi.

Effectivement, elle servit au vieil aveugle de la mauvaise viande de martre, tandis qu'elle se régalaît de la grasse croupe de l'orignal que le vieillard avait tué. Son repas fini, la vieille sortit de la tente et s'en alla.

L'aveugle n'en pouvait plus. La vie lui était à charge. Il se mit donc à marcher à tâtons. C'était difficile, et cependant, en tâtonnant, il put sortir tout seul et se diriger vers le grand lac. Un plongeon à tête blanche y criait et huait. Le vieillard s'en alla dans cette direction, au petit pas, pour essayer de le tuer. Il arriva ainsi au bord de l'eau en tâtonnant.

—Hélas! j'ai perdu mes yeux, se prit-il à dire d'un ton dolent, et voilà que ma méchante femme et mon jeune fils m'ont quitté pour aller je ne sais où.

Alors, le plongeon blanc eut pitié de l'aveugle et se dirigea vers lui en nageant :

—Viens avec moi, lui dit-il.

Le vieillard monta en croupe sur le dos de l'oiseau arctique gigantesque et plongea avec lui. Ils s'en allèrent tous deux sous l'eau fort loin. Quand ils revinrent au-dessus, le plongeon blanc dit à l'aveugle :

—Cette terre sèche qui paraît d'ici, la distingues-tu un peu?

—Hélas! non, répondit l'aveugle.

Alors l'oiseau blanc ramena le veillard au large. De nouveau, il le fit plonger avec lui, et de nouveau le ramena à la surface.

—Eh bien! maintenant la terre paraît très bien. La vois-tu? dit le plongeon.

—Pas encore très bien, répondit l'aveugle; cependant, je l'aperçois un peu.

De nouveau, le plongeon blanc entra sous l'eau avec l'aveugle, et fit si bien que le vieillard aveugle redevint un jeune garçon (*Tchia*), jouissant d'une vue parfaite.

Mais le vieillard, redevenu jeune, fort et bien voyant, dissimula et continua à contrefaire l'aveugle. Il alla retrouver sa femme en suivant ses traces; il se dirigea vers l'échafaud sur lequel elle avait déposé la viande de l'orignal qu'il avait tué; puis, parfaitement édifié sur la fausseté et l'égoïsme de cette mégère, il continua à dissimuler.

Marchant donc comme un aveugle et tendant sa gibecière à sa femme, il lui demanda l'aumône d'un morceau de viande fraîche.

—Il n'y a point de viande à la maison, telle fut la dure réponse.

Son mari demanda alors à boire:

—Va me chercher de l'eau, dit-il à son fils; j'ai grand'soif.

Sa femme lui répondit:

—Je vais y aller moi-même.

Elle sortit et rentra avec de l'eau sāumâtre, puante et pleine de vers et de nauteoctes qui y nageaient. Ce fut ce qu'elle lui donna à boire en pensant que cela l'empoisonnerait.

Elle en agissait ainsi parce qu'elle le pensait aveugle. Mais lui:

—Assurément, c'est ma mort que tu désires, puisque tu agis de la sorte à mon égard. Eh bien! meurs donc toi-même.

Ce disant, il saisit sa femme, la jeta hors de la tente, et, lui ayant cassé la tête, elle mourut. Voilà la fin.

Racontée par *Sylvain Vitoedh*, en 1870, au fort Good Hope.

(11: 84-88)

10°            nitchpa-kpet

Tpotchédi-ten    ñipakwétittchin  
ñitchpakpet. Tpétchédheyhedh, ño, ak-  
pon:

—Si tchpa, nunan kkpago kkitint-  
tcho kpwa.

—Ey siyondé nésiégidjattcho tat-  
pèdja! Tchidi zjit nunan kwottset kki-  
natpédékpay, lanval'i?

Ey gwottsen ñitchpa kétchédhék-  
pen yu, panttset dindjié-llen ttši zjit  
nikitchodjil, ño. Khipè tšitchodjil yu:

—Akpon, nupun nupwet tóttcho!  
zjankiyaño.

Les Deux Frères  
(Souvenir d'immigration).

Autrefois longtemps deux ensem-  
ble demeuraient deux frères. Ils s'éga-  
rèrent sur l'eau, dit-on, alors:

—Mon cadet, notre terre sur c'est  
comme ne pas.

—Ah! mon aîné, nous sommes in-  
fortunés évidemment! De quelle ma-  
nière notre terre dans retournerons-  
nous, probablement.

De là les deux frères étant partis,  
tout à coup une foule canot en arrivent,  
dit-on. D'eux ils s'approchent:

—Alors, vous, avec nous venez!  
leur dirent-ils.

— Aha! kukkan! kuño ñitchpa kpet. Tanétchinitsidjiw, atśaha, ttši zjit nētšodjil tṗèkloedé tšotchil.

Akpon cheg gwottset nētšidhekpè billi. Nizjit gwelhen, akpon non ttset dindjiékpet zjantithow pēnitsodjil. Dindjié zjandéthow vāh ñittétchitsatchiuk; anzjoe gwottsen tthey nettšizjittšotchil. Cheg néguṭsittchin kpwa, gwopat.

Inl'eg nan kkpāgoe kwottset tšotchil yu, ezjion kuttchin pè nitsotchil. Enédji! dindjiékpet kwajen. Kutpet tšoegwettchin kpwa. Ttcho kkitinttcho, éllœ kwinizjin kpwa gwopat.

Tégé gottsen, tien ttset peteytšotchil yu, dindjié dakay kkatśénatpīé. Teyttset naṭsanday tchpan. Dindjié zjankay édjittchillen teyñakenllœ, ño, tatpédja. Kukkanjoe cheg kkelloe, tchpan nillen inl'eg sié ttsen ñilen, nidjen tthey tey pè nikitchodjil. Tṗénitsodjil yu, teyzjit cheg tsékwiittchin kwentsell. Akpon dindjié zjanditssig kenllœ tatpédja, ey kpet.

Nētšizjittšotchil yu, akpon:

—Nupwet tittcho éllœ kpwa! zjankiño ñitchpakpet Djien kwitattchin akpon, ñupun, kiño.

—Nupun lloé! kiyaño.

Akpon ñitchpakpet ñipakwitétchin tatpédja nidjen, Dindjiékpet pāh tsékunjin. Cheg ñitchpa, Dindjiétpet tittcho, anzjoe gottsen inl'ag tiñanttchi, tsiñapan tthey inl'agzjey kwentlèdh ñontchihey, vitchipè dakay, nitchpakpet tédjékitchohèdh.

—Akpon nupun, tchootiyin kuttchin ôl'i, billi? yakiño.

—Oui! c'est égal! dirent les deux frères. On débarqua, on mangea, canot on en repartit, le large on gagna.

Alors longtemps pendant on navigua sans doute. Un long temps s'écoula, alors l'est à des hommes jaunes vers on arriva. Les hommes jaunes avec on trouqua; ensuite de là encore on repartit en canot. Longtemps on demeura ne pas, vu que.

Un autre pays dans vers s'étant dirigés, un étranger peuple chez on arriva. Mais quoi! des hommes noirs. Parmi eux on demeura ne pas, le charbon ils étaient comme, ne pas ils étaient bons pas vu que.

Sud du, l'ouest vers s'étant dirigés, des hommes blancs l'on visita. Avec eux on trafiqua aussi. Les hommes blancs beaucoup de choses leur donnèrent, dit-on, assurément. Mais cependant longtemps écoulé encore, et rivière une soleil du qui coule, là aussi des hommes chez on arriva par eau. On débarqua avec ces hommes. Longtemps on demeura un peu. Alors des hommes rouges ils étaient assurément, ceux-là.

On se rembarqua donc, alors:

—Avec vous nous faisons ne plus! dirent les deux frères. Ici nous demeurons voilà que, nous, dirent-ils.

—Vous là! (comme vous voudrez), leur dit-on.

Alors les deux frères ensemble demeurèrent assurément là, les *Dindjié* avec toujours. Longtemps les deux frères les *Dindjié* parmi agirent, ensuite de cela un vieillard, une vieille aussi très âgée, leurs cheveux blancs, les deux frères rencontrèrent.

—Alors vous, quelles gens êtes-vous, peut-être? leur dirent-ils.



—Akpon nupun lloe, ñil'oeondék-pet idilli, ñupun. Ttpotchédi nitschié kpwa dhidilli, akpon nunan ttschién ttset ttši zjit yéhènidhihèdh. Azjoe-gwottsen kodathak<sup>o</sup> nan kkaon kkénaïtpié ttchon, kuño ñil'eondé kpet.

—Nupun kudjin ñitchpakpet yéhè kitchohèdh yéñonten? ñio.

—Aha! tatpédja! kiyaño.

Ettet. Voetpié, voe hèn tchpan· kégwelhen ttchon, kipwàh kékwéttchin.

Yéhédhkpét billi nupwétazjiékpét kenlloe, ñio, tatpédja. Akpon eygwottsen Dindjié édilli, nupun. Ey villen.

(9: 250-253)

Tout au commencement, vivaient ensemble deux frères, dans la terre occidentale. Un jour ils se dirent:

—Allons à la recherche des petits canards, de l'autre côté de la Grande-Eau.

Ils montèrent dans leur canot, vinrent de ce côté-ci, et s'égarèrent sur la mer.

—Mon frère cadet, dit l'aîné, cette terre-ci, hélas! ne ressemble point à la nôtre. Ces sapins ne sont pas semblables à nos sapins.

—Hélas! mon frère aîné, nous sommes bien malheureux. De quelle manière pourrons-nous retourner dans notre patrie?

Les deux frères, étant partis de là, virent tout à coup arriver beaucoup de gens en pirogue, dit-on. Ces étrangers s'approchèrent des deux égarés.

—Dites-donc, vous autres, voulez-vous venir avec nous?

—Oui, c'est bon, répondirent les deux frères. Ils abordèrent avec les étrangers, on prit de la nourriture, on se rembarqua et l'on quitta le rivage pour gagner le large.

On vogua longtemps sans doute; pendant longtemps on tint la mer. A la fin on arriva chez des hommes jaunes avec lesquels se firent des échanges; mais on ne demeura pas longtemps avec eux.

—Alors, nous donc, deux frères nous sommes, nous. D'abord grands ne pas nous étions, alors notre terre loin de canot en nous nous égarâmes. Depuis lors toute la terre sur nous avons vu donc, dirent les deux frères.

—Vous c'est donc ces deux frères qui s'égarèrent sur l'eau jadis? dit-on.

—Eh! oui assurément, répondirent-ils.

C'est assez. Leur père et leur mère ils retrouvèrent donc, avec eux ils demeurèrent.

Ceux-là sans doute nos parents sont, dit-on, assurément. Or depuis lors des hommes nous sommes, nous autres. C'est la fin.

Etant partis de là, on se dirigea vers le Midi, et l'on accosta à une autre île, chez un peuple d'hommes noirs comme le charbon. Cependant, on ne demeura pas longtemps parmi eux, parce qu'ils étaient méchants.

Du Sud, s'étant dirigés vers l'Ouest (*Tahan*), ces étrangers arrivèrent chez des hommes blancs. On les vit, on fit des échanges avec eux. Les hommes blancs donnèrent beaucoup de choses aux navigateurs. Mais là encore, on ne séjourna pas: ayant repris la mer, on se dirigea vers un fleuve qui vient du soleil.

Là aussi, on trouva un peuple de la terre, chez lequel on atterrit et l'on débarqua. On y séjourna assez longtemps. C'étaient des hommes à peau rouge.

Sur le point de se rembarquer, les deux frères dirent aux mariniers:

—Nous n'irons pas plus loin avec vous, car il nous plaît de demeurer ici.

—Faites comme il vous semble bon, leur répondirent les navigateurs.

Les deux frères s'établirent donc en ce lieu, à l'embouchure de ce grand cours d'eau qui vient du soleil (c'est-à-dire de l'Est), et ils y demeurèrent avec le peuple de la terre.

Pendant longtemps, ils y vécurent heureux, lorsque, un jour, ils firent la rencontre d'un vieillard et d'une vieille femme, tous deux très âgés, et dont la tête était toute blanche.

—Or sus, vous deux, dirent les vieillards aux jeunes gens, quelle sorte de gens êtes-vous, je suppose?

—Ah! nous deux, nous sommes deux frères qui nous sommes perdus et égarés sur mer, loin de notre patrie, répondirent-ils. Nous nous sommes perdus en canot et, depuis, nous avons parcouru toute la terre.

—Ne seriez-vous pas ces deux frères que l'on disait s'être égarés vers le commencement du monde, après que la terre fut faite?

—Justement! répondirent-ils, ces deux frères, c'est nous-mêmes,

C'en fut assez. Leur père et leur mère les reconnurent et demeurèrent avec eux.

Ce sont ces deux frères-là, dit-on, qui furent sans aucun doute nos ancêtres. De ces deux-là, nous sommes, dit-on, sortis. Or, nous sommes évidemment des hommes (*Dindjié*), nous autres. C'est la fin.

Racontée par le *dindjié Touldhoulé-azé*, esclave des Couteaux-Jaunes, en juin 1863, au Grand-Lac des Esclaves.

11°

Ballade des *Atoena*  
du Fort Nnu-Ila-ttôp (Alaska)

Le vent souffle sur le fleuve Youkpon, et mon époux poursuit le renne sur les monts Koyoukon.

*Xami, Xami*, dors mon petit!

Il n'y a point de bois pour alimenter le foyer. Ma hache de silex est brisée, et mon mari a emporté l'autre. Où donc est la chaleur du soleil? Ah! elle est cachée dans la loge du grand Castor, en attendant le printemps.

*Xami, Xami*, dors, mon petit; ne t'éveille pas!

Ne cherche pas de poisson, vieille femme; depuis longtemps la cêche est vide, et le corbeau ne vient plus se percher sur l'échafaud aux poissons. Depuis longtemps mon mari est parti. Que fait-il donc dans la montagne?

*Xami, Xami*, dors paisiblement, mon enfant!

Où est donc celui que j'aime? Gît-il, affamé, sur les pentes de la montagne? Pourquoi tarde-t-il ainsi? S'il ne vient bientôt, j'irai moi-même; j'irai le chercher dans la montagne.

*Xami, Xami*, dors doucement, mon enfant!

Le corbeau est arrivé, riant et ricanant. Ses mandibules sont rouges de sang et ses yeux brillent de haine, le menteur!

—Merci, pour le morceau succulent que m'a fourni *Kouskokpala*, le Jongleur! Sur la montagne, femme, sur la montagne à pic, paisiblement gît ton époux!

*Xami, Xami*, oh! dors, mon enfant; ne t'éveille pas.

—Vingt langues de rennes sont liées en botte sur son épaule; mais il n'a plus de langue dans la bouche pour appeler sa femme! Loups, corbeaux et renards se disputent sa dépouille et se battent pour une bouchée. Coriaces et durs sont ses nerfs. Ah! il n'en est point ainsi, femme, de l'enfant qui dort sur ton sein!

*Xami, Xami*, dors, mon enfant; ne t'éveille pas.

Mais sur la montagne, lentement chemine *Kouskokpala* le Chasseur. Il porte deux boucs liés en travers sur ses fortes épaules, avec des vessies de lard fondu, entre les deux. Vingt langues de renne pendent à sa ceinture. Va donc, ramasse du bois, vieille femme; car voilà que, au loin, s'envole le corbeau menteur, le traître, le trompeur!

*Xami, Xami*, éveille-toi, petit dormeur; éveille-toi, et appelle ton père!

Voilà qu'il t'apporte de la dépouille de renne, de la graisse de moëlle fondue, de la venaison fraîche et grasse, de la montagne.

Fatigué et harrassé, il a sculpté un jouet pour toi, enfant, dans le bois d'un renne, alors qu'il guettait et attendait, impatient, le caribou sur le penchant des montagnes.

Eveille-toi et vois le corbeau qui se cache lui-même de ses flèches! Eveille-toi, petit, éveille-toi, car voici ton père!

Traduit de l'anglais de W.H. Dall, esq., par Emile Petitot, en 1876.

(11: 92-94)

## 16.1.2 Esprits et dieux.

### Héros et divinités des Dindjié

*Anakpen* (les Stercoraires).

*Atsina* (l'Étranger).

*Akpey añtschiw* (le jeune homme magique).

*Dindjié* (l'homme).

*Ehna ta-ettini* (celui qui a des yeux par derrière comme par devant).

*Dindjié nàh-taethet* (les hommes-serpents).

*Ehta oduhini* ou *Ennahi* (celui qui voit en arrière et en avant).

*Etpoetchokpen* (le navigateur parmi les obstacles).

*Etschiégé* (la bouse de boeuf musqué).

*Ettsun* (la loutre).

*Klag datha* (la souris jaune).

*Kian* (le serpent).

*Kpwon-étan* (l'homme sans feu).

*Kpwon-tpet naxatsétaetpal'* (le passage funèbre à travers le camp).

*Ttsell-voet* (le plongeur blanc).

*L'atpa-tsandia* (celle que l'on ravit de part et d'autre).

*L'en-akpey* (les Pieds-de-Chiens).

*Nakkan-tsell* (le Pygmée).

*Nédhvè-hèg tihi* (celui qui est revêtu de l'habit d'hermine).

*Nitchpa kpet* (les deux frères).

*Nopodhittchi* (le fort violent).

*Ratpan* (le voyageur).

*Rdha-ttsèg* (la femme du soir).

*Siè-zjié dhidié* (l'habitant de la Lune).

*Tchia* (le jeune homme).

*Tchia-tsell* (le petit garçon magicien).

*Yékkpay-ttsèg* (la femme du matin).

*Zhoenan* (les femmes publiques).

(11: 101-102)



“*Atsina* (l’Etranger), principal héros des *Dindjié*, lequel revêt la peau du grand aigle blanc “*ové*”, après avoir vu surgir deux terres ou îles dans sa traversée de la mer.”

(29: 696)

“...le mauvais esprit est. . . *Dindjyêta-in*.”

(59: 503)

“...nom de l’Esprit malin: *dji-dzjin*. . . ou l’esprit fort: *djen-tloedh*. Voici d’autres noms du même esprit: *handjétoetlaedh*, *hantpoetè toet laedh*, le fort rejeté, repoussé au loin.”

(15: 82-83)

“...les *Dindjié* nomment aussi le démon. . . *Dindjiè-zjéin*, l’homme noir. . . *Tiñantchi tchidi-djeltpien* ou le *Petit-vieux noir* jeté au feu.”

(15: 98-99)

“...homme célèbre, bienfaiteur de leur nation, qui, après avoir passé en faisant le bien sur la terre, s’éleva au ciel en corps et en âme. Cet homme. . . les Loucheux le nomment. . . *Etsiéagé*. . . Son existence est. . . liée à celle des astres.”

(13: XXXI)

“Les traditions groënlandaises parlent d’une déesse qui habiterait le ciel. . . nous la retrouvons chez les Loucheux. . .”

(13: XXXII)

“...ils font la seconde personne de leur triade divine du sexe féminin. . . Ils la nomment *yakkpay-ttsiég* (femme lumière-boréale), et ils la placent au nord-est. Ce mot *yakkpay*. . . désigne la lumière polaire, l’aurore-boréale, et veut dire. . . blancheur céleste (de *ya*, ciel et *dekka*, blanc)”

(14: XXXII)

“J’aurai peu de chose à dire de la mère divine des Danites arctiques. . . la Femme invisible. On retrouve cette seconde personne féminine de la divine triade dans plusieurs légendes. . . loucheuses. C’est une femme parfaitement belle, blanche, vêtue magnifiquement, mais invisible des yeux mortels, excepté au petit nombre des élus qu’elle aime. Encore ne se montre-t-elle à eux que furtivement et par derrière. Cette femme céleste, qui produit le jour et la lumière quand elle sort, habite au loin, sur une île de la mer occidentale que peu de mortels ont pu trouver. Elle prend volontiers la forme d’oiseaux. . . se métamorphose en cygne ou en gelinotte des neiges. . .”

(15: 71-72)

“Selon mon narrateur. . . lorsque les *Dindjié* apprirent, il y a près d’un siècle, qu’une Compagnie de marchands venait d’arriver dans leur pays, dans leur ignorance de ce qu’était une compagnie, et la prenant pour

une femme, ils s'imaginèrent longtemps que c'était la femme de ténèbres qui revenait les visiter pour leur malheur."

(14: XXXVIII)

"Les *Dindjié*. . . adorent dans l'astre des nuits *Sié-zjié-dhidié*, génie bienfaisant descendu jadis du ciel pour les éclairer, les instruire, les délivrer du joug de leurs ennemis, et qui, remonté au ciel et résidant dans la lune, est devenu le dieu de l'abondance et de la chasse, leur protecteur contre leurs ennemis. Cependant, cette divinité masculine revêt aussi à leurs yeux le caractère de génie de la mort et de la guerre."

(11: 15)

". . .les *Dindjié* adorent aussi *Titpié* (père des hommes)"

(11: 15)

"Ils reconnaissent pour épouse du premier homme la femme du jour ou du matin, fille du dieu Lune, dont les fils, nés avant l'homme, furent des gelinottes métamorphosées plus tard en *Dindjié*."

(2: 154)

". . .ces Indiens me déclinaient le nom du Dieu suprême. . . *Yéindji-dhidié*. . . c'est-à-dire Celui qui est assis au zénith, le Très-Haut."

(15: 52)

". . .les *Dindjié* invoquaient souvent le feu, même en ma présence, et prétendaient qu'il les entendait et leur parlait. Le feu parle quand il pétillie, Il contredit les personnes qui discourent en sa présence et leur donne le démenti, lorsque le sapin embrasé fait entendre tout à coup un sifflement aigu. . . Le feu se met les doigts dans la bouche pour calmer son onglée, quand il ralentit son ardeur par suite d'un froid intense, *kpon fwa noédédézi*. Il reçoit le froid dans son sein pour le réchauffer, *kokkpawé kfwiré déyiha*, lorsque la flamme pâlit et que la braise prend l'aspect du fer rougi à blanc."

(15: 76-77)

### 16.1.3 Objets sacrés.

". . .ils fabriquaient. . . de petits moulinets d'écorce qu'ils exposaient au vent pour les faire tourner. C'était. . . leur médecine pour conjurer le vent et en pallier la violence."

(4: 295)

## 16.2 Pratiques religieuses

### 16.2.1 Tabous.

". . .ils prétendent qu'il leur ait défendu de manger du tendon de la jambe des animaux, parce qu'un de leurs héros trancha ce nerf à la

jambe du génie du mal... mais il est peu de sauvages qui respectent cette défense comme toutes les autres prescriptions relatives au sang et à la graisse. Les mets taboués et les animaux réputés impurs sont seuls rejetés absolument.”

(14: XXXX-XXXI)

“...ils ont des manitous qu'ils nomment *ata*, viande comestible, et *ata toettchandhen*. . . viande défendue. . .”

(15: 5)

## 16.2.2 Magie.

“Chez les *Dindjié*, la science du conjureur porte le nom de magie, *schian* . . .”

(15: 27)

“...au camp du lac du Milieu... il y avait trois Voyants: *Chapo*, *Dindjiéttaw*, l'Homme machuré et *Nité*, le Marais-mouvant et... la femme *Kundataksi*.

La prière de *Chapo* était ainsi conçue:—*Tpiéhén, tpinttcha, ñidjen kwizjin dzienté schanño!* Père, pendant mon sommeil, tout ce qui est bon ici accorde-le moi. *Chapo* admettait que le bien vient en dormant; mais le bien, pour cet homme... c'était de la viande, du poisson, de chaudes fourrures, et une femme rondelette.

Autre prière: *Walé, walé, iya! (bis). Dzijen kwizjin ll'édji néputa!* Que tout ce qui est bon vienne me trouver ici, tout, pendant mon sommeil!

Il désirait faire époque et transmettre son sacerdoce à la postérité. Dans l'espoir de créer un pontificat *dindjié* héréditaire... il avait nommé son fils *Ti tpié kki tinttchô*, semblable à son père.”

(5: 187)

“Voici un spécimen des chants... du Voyant *Chapo*:—*Djiva yatpi kkirétpétinttcho (bis), Voe kéninxi kkèpa tschiétè! Tschietè tpétant-tchô kkirétpétinttcho, Kwè vann zjié kkaon tpèinha!* C'est-à-dire: —Celui-ci est semblable au prêtre. Que tout le monde prie avec lui! Puissiez-vous prendre dans votre sein (sa parole), afin d'aller au ciel avec et comme lui! ”

(5: 187)

“*Ñité*. . . visait au rôle de Christ. Il était avant qu'Abraham fût. C'était Adam ou Noé tout au moins.

— *S'enda ll'édh-naen atsiya!* chantait-il. *Yatéghoe nuputié taéha!*

—Mes yeux ont vu créer cette terre de boue! Mes yeux ont contemplé notre Père des cieux! ”

(5: 188)

“La femme *Kundataksi*. . . avait inventé une mélodie qu'elle disait angélique:—*Tpiéhén, schiépe ninisizjié nidè, merci oyi! Tpiéhén, schiet*

*kéninxi ll'édji, ttséhyin tpéill'a zji.*—O Père céleste, si tu t'approchais de moi, je t'en serais reconnaissante! O Père, si tu daignais converser avec moi, je serais bien heureuse! ”  
(5: 189)

“—Tu ne sais donc pas que. . . *Zjen* (Rat Musqué) est un voyant, me dit *Schoekoutahyiw*. . . Voilà deux ou trois ans qu'il a reçu, dit-il, des révélations. Il se dit prêtre, il prie et chante pour nous, chaque printemps.”  
(4: 302)

“. . .au printemps dernier (1877). . . chez les Loucheux de Peel River. . . un sauvage qui s'était offert à moi pour me servir d'interprète auprès de ses compatriotes. . . leur dit: Je prie pour vous tous les printemps, quand je viens ici, leur disait-il, qu'avez-vous besoin de prêtre? Est-ce que je ne vous suffis pas? ”  
(230: 7)

### 16.2.3 Fêtes.

“. . .les Loucheux. . . célèbrent la solennité suivante, à la nouvelle lune du mois que l'on appelle le rut des rennes (mars-avril), et à la nuit tombante, on hache dans chaque tente de la viande menu et on la met rôtir dans la terre à l'étuvée; puis on fait des paquets en l'entassant dans des gibecières, que chaque homme charge sur son dos. Ces préparatifs achevés. . . les *Dindjié* sortent de leurs loges comme en se cachant, ils rôdent de tente en tente furtivement, à la hâte et d'un air ahuri, heurtant en même temps deux ou quatre flèches teintes en rouge. C'est ce qu'ils nomment *pandjakkék aw ttsitchitandja*. Ce faisant, ils chantent: *Klag-datha, nan kkèt'ow nikkié anashoekpay! aéxuha!* —Souris-jaune, passe promptement sur terre en forme de croix! *aéxuha!* Ils ne célèbrent cette fête qu'à l'équinoxe du printemps. . . ils disent. . . tenir cette bizarre coutume. . . de leurs ancêtres; qu'ils obéissent en cela aux recommandations de l'Homme puissant et bon qui fut leur protecteur sur terre, et qui maintenant habite la lune; enfin que cette cérémonie a pour but d'obtenir ses bénédictions, une grande abondance de rennes et la mort de leurs ennemis.  
La fête lunaire. . . se nomme. . . *Kpont'a naxa tsètaetat*. . . c'est-à-dire, procession nocturne et funèbre autour des tentes.”  
(14: XLI-XLII)

### 16.2.4 Les défunts.

“. . .coutume pieuse. . . qui consiste à venir pleurer sur les morts au lever et au coucher du soleil, en pilant des rassades ou verroteries entre deux pierres. . . le sacrifice qu'ils en font est considéré comme une offrande pieuse aux mânes des défunts, autant qu'un symbole de deuil. Ils y brisent aussi des perles d'ambre. Les débris de ces *wampungs*



(colliers) sont jetés dans le sépulcre. Mais les hommes de marque reçoivent seuls cet honneur, qui n'est jamais départi ni aux femmes ni aux enfants.”

(58: 590)

“Les *Dindjiés*. . . célèbrent une fête des morts. . . Celui ou ceux qui donnent la fête amassent quantité d'objets destinés à être distribués aux invités. Puis, au milieu d'une danse finale et générale, l'amphytrion fait la répartition de ses présents en les jetant à la tête de celui qu'il veut honorer. Si le don ne convient pas à l'invité, celui-ci est en droit de le renvoyer à la tête du donataire, qui le colloque à un tiers de la même façon qu'il l'a donné et reçu.”

(14: XXXIII)

## 17. VISION DU MONDE

### 17.1 Image de soi

“Dans l'extrême ouest de l'Alaska, leur patrie, ce peuple porte le nom de *Doena* ou *Atoena* (hommes). Dans le Haut-Youkon et dans le bas-Mackenzie, il prend celui de *Dindjié*, qui a la même signification.”

(11: 13-14)

### 17.2 La nature

#### 17.2.1 Vents.

“*Attcey*. . . est le nom du vent en *dindjié*.”

(15: 75)

### 17.3 Mesures

#### 17.3.1 Le temps.

“Leur mesure de temps ne dépasse pas le laps d'une année. Ils connaissent un grand nombre de saisons, qu'ils caractérisent par les différents états de la neige ou de la terre, et ils divisent l'année en douze mois ou lunes, qui ont chacun leur nom. Ils font commencer l'année au mois de mars avec l'équinoxe du printemps.

Mois (se rend par soleil ou plutôt  
par lune, le nom de ces 2  
astres étant le même).

*Sié* = *sié-nan*: (durée de lune). = au possess.:  
*voenan*.

1er. Mars

*Chiê-zétché sié*: (lune de l'aigle).

2e. Avril

*Voenan l'èn yitchi*: (mois où le chien aboie).

3e. Mai

*Voenan ll'u-tidjié*: (mois de la débâcle).  
= *voenan atopwo*: (mois de la ponte).

4e. Juin

*Voenan yédétchpadh*: (mois de la mue).

5e. Juillet

*Voenan nan éné itchité ey*: (mois du jour  
continu).

6e. Août

*Voenan ti-it Chill*: (mois du rût).

7e. Septembre

*Voenan nill'utiya*: (mois de la chasse).

8e. Octobre

*Nikuticha sié*: (lune de la chaleur) ou (été  
indien).

9e. Novembre

*Toevi sié*: (mois des chèvres des montagnes).

10e. Décembre

*Voenan sié nakudhoet*: (mois où le soleil est  
mort).

11e. Janvier

*Voenan l'én tchitchpô*: (mois où le chien a  
froid). = *voedét'o kudji* = *dhek*.

12e. Février

*T'adha sié*: (lune de la glace).

(14: XXII, 246)

**RELATIONS INTER-ETHNIQUES**

## 18. RELATIONS INTER-ETHNIQUES

### 18.1 Indiens Loucheux—Esquimaux

#### 18.1.1 Social.

“—Il y a douze ou treize ans, me dit... *Alphonse Sida-jen* (guide Loucheux)... cet endroit (le cours d'eau *Chié-intsik nillen*)... fut le théâtre d'un drame de sang. Des Esquimaux nous y surprirent pendant la nuit et assassinèrent cinq de mes compatriotes.

—Est-ce que tous les *Dindjié* de ce camp furent tués?

—Oh! non. Seulement cinq hommes qui ne se réveillèrent pas à temps... A cette époque... nous étions encore bêtes. Il nous arrivait de chasser et de demeurer avec ces têtes pelées d'Esquimaux; nous espérions pouvoir les adoucir.

—Tu considères donc les Esquimaux comme bien féroces?

—Ah! chef... ce sont de vrais loups que nous n'apprivoiserons jamais. Ils sont trop sauvages pour vivre jamais en hommes!

—N'y a-t-il jamais eu d'unions matrimoniales entre vous et les Esquimaux?

—Jamais de mariage proprement dit. Quant à des relations sexuelles, il y en a eu plusieurs fois... parmi les *Dindjié*, il n'y a pas un seul métis esquimau, et chez les sambos issus du croisement des femmes *Dindjié* avec des hommes *Dènè*, je ne connais qu'un seul enfant qui soit réputé né d'un Esquimau...”

(4: 30-31)

#### 18.1.2 Economique.

“Les *Dindjié* des fleuves Mackenzie et Anderson se réunissent deux fois par an à l'embouchure du... Mackenzie... pour y traiter... avec les Esquimaux...”

(4: 123)

### 18.2 Indiens Loucheux—Indiens Dènè

“Les *Dènè*, leurs cousins, les désignent sous le nom de *Dékkéwi*, *Dékkédhé*, Louches; en canadien Loucheux.”

(11: 13-14)

#### 18.2.1 Indiens Loucheux—Indiens Peaux-de-lièvre.



### 18.2.1.1 Culturel.

“Les Loucheux ou *Dindjié* donnent... aux Peaux-de-lièvre... le qualificatif injurieux de *Hatchen*, c’est-à-dire ennemis. Les Peaux-de-lièvre, qui ne se soucient pas d’une guerre à mort, persistent à entendre *Itchun*, Boutons-de-Rose, et grâce à cette subtile dissimulation, Loucheux et Peaux-de-lièvre sont les meilleurs amis du monde.”  
(Gravier 1889: 10)

### 18.2.1.2 Linguistique.

“...tous les *Dindjié*... des steppes du littoral de la mer Glaciale... parlent et comprennent le dialecte... des Peaux-des-lièvre...”  
(5: 178)

## 18.3 Indiens Loucheux–Kolloches (Tlingit)

### 18.3.1 Culturel.

“...tribus Kolloches, connues par les Loucheux sous le nom de *Tchackrae*...”  
(170-174)

## 18.4 Indiens Loucheux–Blancs

### 18.4.1 Social.

“Les *Dindjié* n’ont jamais trempé leurs mains dans le sang des Européens.”  
(11: 14)

“...ils sont éloignés des forts de traite... très peu de rapports avec les Blancs, sinon ceux d’Anderson...”  
(15: 183)

“...nos Loucheux catholiques ont été... éconduits du fort MacPherson l’automne dernier (1869), et qu’on leur a refusé tout secours pendant l’hiver. Ils ne peuvent même obtenir, en échange de leurs fournitures, les vêtements et autres articles de traite auquel les sauvages ont droit.”  
(166: 160)

#### 18.4.2 Economique.

“...les Américains leur troquaient leurs fourrures contre des vêtements, des étoffes, du tabac... des denrées coloniales: sucre, café, cacao, poivre, chocolat, thé; de la farine, du riz, du biscuit de mer, du jambon fumé ou sucré, du porc salé ou fumé, des conserves. . .”  
(15: 303)

“...les Américains leur payaient 4 pelus (10 francs) une martre que la Compagnie d'Hudson avait jusque-là (1870) tarifée à un demi-pelu (1 fr. 25)”  
(15: 303)

#### 18.4.3 Religion.

“...le ministre protestant Mac-Donald... voulut empêcher les Loucheux de jouer au ballon un jour de dimanche, prétendant qu'ils violaient le Sabbat. Ceux-ci ne s'empressant pas de lui obéir, il est sorti tout courroucé et est allé souffleter un des joueurs. Les sauvages continuant leur jeu, le ministre sort de nouveau en colère et leur déclare que, s'ils ne cessent de jouer aussitôt, il va faire usage de ses revolvers. . . nos Loucheux perdant patience, l'un d'eux vous saisit le ministre par la barbe et le jette à terre. . .”  
(166: 159)

“...ces *Dindjié* (du fort Lapierre's House), avouaient comme ceux de la rivière Plumée, qu'ils considèrent les prêtres catholiques comme bien supérieurs aux clergymen protestants; qu'ils ne prient avec ceux-ci que parce qu'on les y a contraints et que nous ne demeurons point parmi eux.”  
(15: 274)

## CONCLUSION

Cet essai de reconstruction culturelle appelle quelques remarques et conclusions sur la méthode suivie et les résultats obtenus.

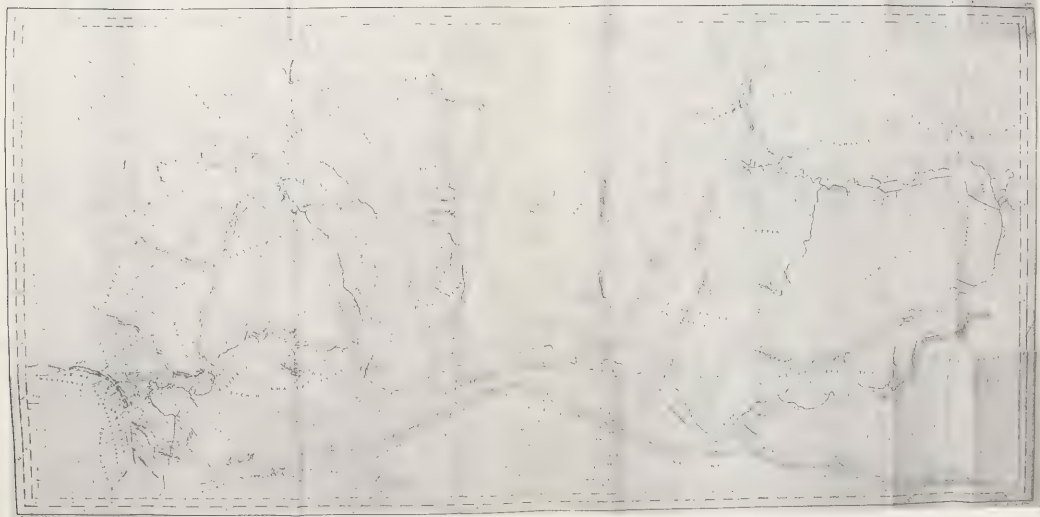
A travers la disparité des données fournies par le missionnaire, nous avons tenté de dégager et de présenter une image dynamique de deux groupes culturels: les Esquimaux Tchiglit et les Indiens Loucheux. Cette image est loin d'être complète, l'auteur ayant privilégié à bon escient certains aspects (ex. la culture matérielle). Par contre, les observations rigoureuses et méthodiques nous fournissent un matériel riche et précis, enrichi de cartes et de gravures.

Il s'agissait pour nous, tout d'abord de localiser l'oeuvre d'Emile Petitot (journal de voyage, lettres personnelles etc.), d'en extraire le fait ethnographique, de catégoriser un tel matériel de façon à présenter le plus adéquatement possible une reconstruction dynamique de la culture.



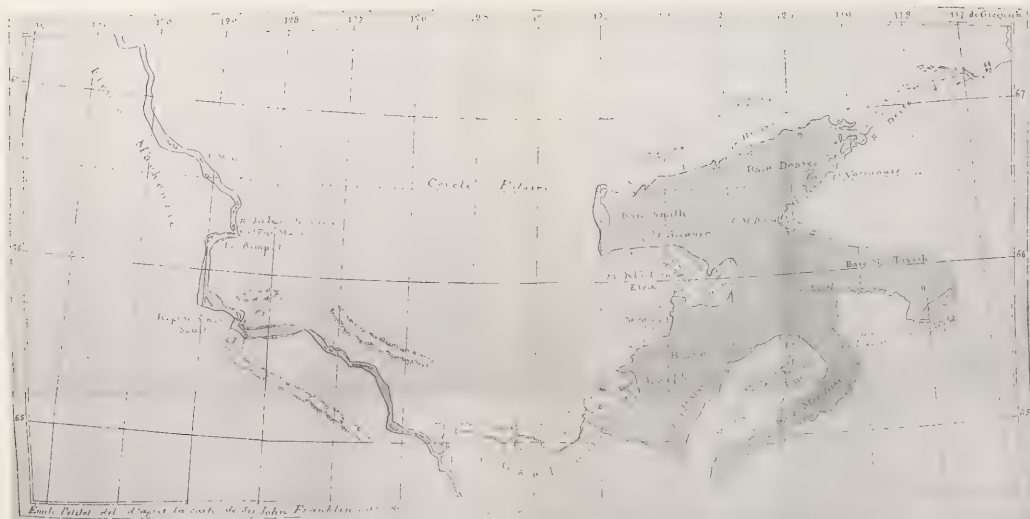












CARTE du Grand Lac du Ours del. par Emile PETTOT



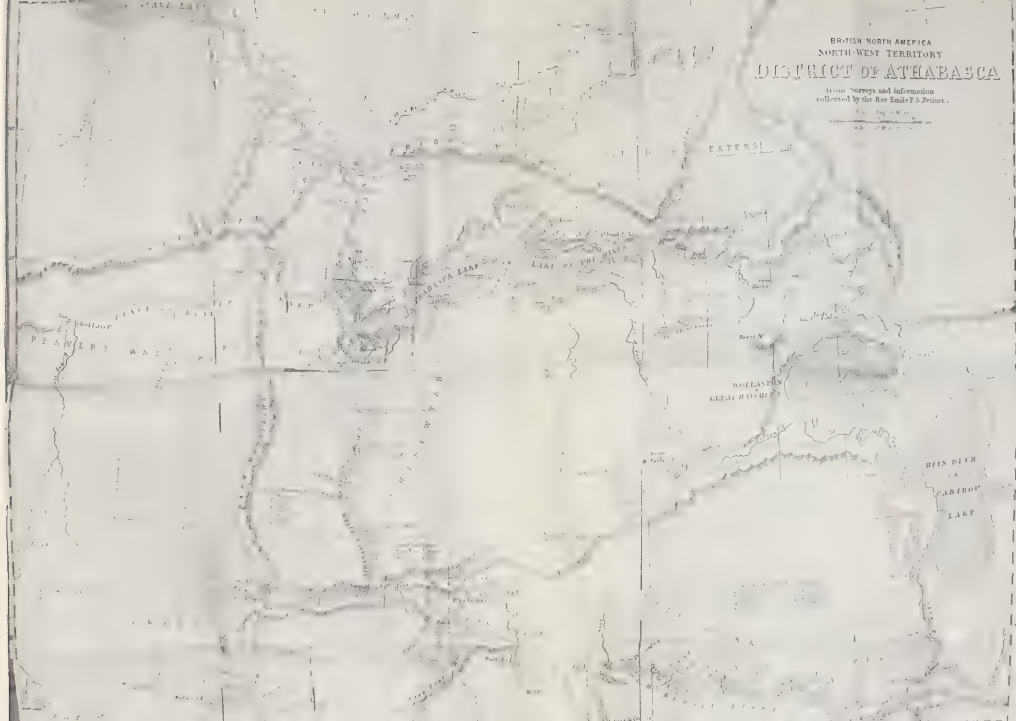
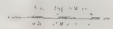
CARTE DES ITINÉRAIRES  
de l'abbé Émile PETITOT, Missionnaire,  
autour du Grand Lac des Esclaves.





BRITISH NORTH AMERICA  
NORTH-WEST TERRITORY  
**DISTRICT OF ATHABASCA**

From surveys and information  
collected by the Rev Emile F. DuRoi.





CARTE DES EXPLORATIONS  
de l'abbé Émile Petitot, dans les déserts du  
GRAND LAC DES OURS.

